

*La condition ouvrière féminine dans la
seconde moitié du 19^{ème} siècle
et particulièrement sous le Second Empire
d'après les romanciers naturalistes
Edmond et Jules de Goncourt et Émile Zola*

P. SCHNEIDER-BOURGOIS

PLAN

pag 11

INTRODUCTION

- I/ Le mouvement naturaliste
- 2/ Le choix des sujets naturalistes
- 3/ Les méthodes de travail naturalistes

PREMIERE PARTIE - Généralités sur le travail de la femme de 1850 à 1885

oooooooooooo

Chapitre I - Les oeuvres des naturalistes

- I/ Choix du cadre historique
- 2/ Les femmes dans les romans naturalistes
- 3/ L'évolution politique d'Emile Zola

Chapitre II - L'économie française sous le Second Empire

- I/ Le contexte économique : les débuts de la grande industrie
- 2/ La naissance d'un prolétariat féminin
- 3/ L'essor urbain - Paris

Chapitre III - La législation ouvrière sous le Second Empire

- I/ La législation ouvrière
- 2/ Les conditions du travail des femmes

Chapitre IV - L'influence du travail des femmes sur la vie familiale de l'ouvrier

- I/ La moralité des ouvrières sous le Second Empire d'après des documents contemporains
- 2/ Le travail des femmes et le mouvement ouvrier

... / ...

DEUXIEME PARTIE - Analyse historique et critique
des romans d'Emile Zola et des Goncourt

oooooooooooo

Germinal et les femmes dans les mines

Chapitre I - La documentation d'Emile Zola et celle des
historiens modernes

Chapitre II - La mine et le travail des femmes

- I/ La mine
 - A. Contexte économique
 - B. Cadre géographique
 - C. L'organisation du travail
- 2/ Le travail des femmes
 - A Le travail au fond
 - B Le travail en surface
 - C Ses conséquences sur la santé des ouvrières
et sur leur moralité

Chapitre III - Les conditions d'existence des ouvrières

- I/ Le logement des ouvrières et de leur
famille
- 2/ Le rôle des femmes dans la vie de famille
- 3/ La nourriture
- 4/ Les ressources de l'ouvrière
- 5/ La prise de conscience des conditions d'
existence. Les femmes dans la grève

L'Assommoir et le travail des femmes dans la petite industrie
parisienne

Chapitre IV - La documentation d'Emile Zola

Chapitre V - Les conditions matérielles du travail des
femmes

- I/ Paris sous le Second Empire - Le quartier
de La Goutte d'Or
- 2/ L'emploi féminin à Paris - Les métiers
exercés par les ouvrières de L'Assommoir

Chapitre VI - Les conditions d'existence des ouvrières
parisiennes

- I/ Le logement des ouvrières
- 2/ L'alimentation des ouvrières

... / ...

- 3/ Les distractions des femmes du peuple
- 4/ Les ressources des ouvrières
- 5/ La formation intellectuelle et spirituelle des ouvrières

Au Bonheur des Dames et les employées des Grands Magasins

Chapitre VII - Les sources documentaires d'Emile Zola. Le contexte économique et social

Chapitre VIII -

- I/ La place des femmes dans les Grands Magasins
- 2/ L'organisation du travail
- 3/ La durée du travail, les loisirs
- 4/ Les logements et l'alimentation
- 5/ Les ressources des employées
- 6/ La vie de famille leur était-elle possible?
- 7/ Les améliorations apportées à la condition des employées après le Second Empire

Germinie Lacerteux, Pot-Bouille et La Terre et les servantes citadines et de ferme

Chapitre IX - La documentation des Goncourt et d'Emile Zola

Chapitre X - La condition des servantes

- I/ Les servantes à Paris
 - A. Les différentes catégories de servantes
 - B. L'origine des servantes (géographique et sociale)
 - C. L'importance sociale des domestiques
 - D. Le travail des servantes
 - E. Les conditions d'existence, gages, logement, nourriture
 - F. La moralité, la corruption des mœurs : vols domestiques, infanticides
- 2/ Les servantes de ferme
 - A. Le travail
 - B. Les mœurs

TROISIEME PARTIE & CONCLUSION

oooooooooooo

- I/ Le tableau du travail des femmes dans Emile Zola est-il complet ?
- 2/ Les grands thèmes traités par Les Goncourt et Emile Zola. Leur intérêt historique
 - A. Les faiblesses dans l'oeuvre

. . / . .

- B. Les Conditions du travail, les salaires
 - C. Les ouvrières face à la maladie et à la vieillesse
 - D. L'ivrognerie et la prostitution, fléaux sociaux
- 3/ La vision épique du romancier a-t-elle profondément influencé les tableaux du travail féminin de Zola ?
- 4/ Permanence de certains problèmes étudiés par Emile Zola.
-

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits :

I. - Documents d'Archives

A. Paris

1/ Archives Nationales

a/ série BB 30, Rapports politiques adressés au Garde des Sceaux tous les trimestres par les procureurs généraux de Cour d'appel. De 1851 au 3ème trimestre de l'année 1868. Ces rapports sont groupés par Cour d'appel.

BB 30 - 383 Paris jusqu'au 12 septembre 1861.

BB 30 - 344 Paris à partir du 12 septembre 1861

Les séries F 12. Dossiers 4476 A et suivants. Sur la situation industrielle des départements classés par ordre chronologique

Dossiers 5651 et suivants: grèves et coalitions (1853-1899)

2/ Archives de la Seine

Série O Bis. Les communes annexées : La Chapelle 12

Série V. Tribunal de commerce. Dossiers de faillites

B. Archives départementales

1/ Lille - série M. Police 141

Les dossiers contiennent les rapports adressés au Préfet du Nord soit par les sous-Préfets du département, soit par les Commissaires de police

Dossier M 6054 - contient les matériaux rassemblés dans le Nord pour répondre à l'enquête menée sur les conditions du travail en France en 1872.

2/ Saint-Etienne - série M. Police

2 groupes de dossiers : 10 M 37, 38... ont trait aux événements politiques de 1850 à 1870

90 M 5, M 6, M 7 ont trait aux grèves

3/ Orléans - Archives de l'archevêché d'Orléans. Réponse à la grande enquête diocésaine de 1850. Classées par doyennés

Imprimés :

II. - Enquêtes et statistiques officielles

A. Enquêtes menées par la Chambre de Commerce de Paris

- statistique de l'industrie à Paris, pour l'année 1860. Paris - Chambre de Commerce - Gd in 4°

- enquête sur les conditions du travail en France pendant l'année 1872
Paris - Chambre de Commerce - 1875 in 4° 323 p.

B. Statistique Générale de la France

Pour la population : résultats généraux du dénombrement de la population en 1866 - Paris 1869 - in 4

Pour l'industrie : Résultats généraux de l'enquête effectuée dans les années

.../...

1861-1865 - Nancy 1873 - in folio
- enquête sur les Conseils de Prudhommes et les livrets d'ouvriers. Paris - 1869 - in folio
- Prix et salaires à diverses époques. Strasbourg in folio.

Pour l'agriculture : statistiques agricoles décennales de 1862 - Paris - 1868 - in folio

C. Annuaire de l'économie politique et de la statistique - Paris - 1852 à 1872

Journal de la Société de Statistique de Paris - Paris - Berger-Levrault - in 4^o - 1860 à 1874;

D. Travaux :

P. TUROT: résumé de l'enquête agricole de 1866 - Paris - 1877 - 504 p - in 8^o

R. HUSSET : les statistiques agricoles officielles françaises - Annales d'Histoires économiques et sociale - 1933 - t V

M. AUGÉ-LARIBE : les statistiques agricoles dans les Annales de Géographie - avril/juin 1945

((B. GILLE : les sources statistiques de l'Histoire de France - Genève 1964 - 24,5cm - 291 p.

□ Emile ZOLA - Les GONCOURT et les femmes au travail

A. - E. ZOLA

Les oeuvres complètes

a/ Les ROUGON-MACQUART : Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire - Paris Gallimard - 1960 - 1967 - Collection Bibliothèque de la Pléiade avec illustrations notes et variantes - 17,5cm .5volumes
dans le tome 2 : L'Assommoir - 1961
dans le tome 3 : Pot-Bouille - 1964

Au Bonheur des Dames

Germinal

dans le tome 4 : La Terre - 1966

b/Correspondance - Paris Fasquelle, 1907-1908, 2 vol. in 12.

B. - Edmond et Jules de GONCOURT

a/ GERMINIE LACERTEUX - Paris - Charpentier - 1864

b/ LE JOURNAL - Mémoires de la vie littéraire - ed. de l'Imprimerie Nationale de Monaco - 1956-1958 - 22volumes

□ Manuels généraux - L'histoire du Second Empire

A. - L'Histoire du Second Empire

E. OLLIVIER : l'Empire libéral - Etudes, récits, souvenirs - Paris, Garnier.

. . . / . . .

A.THOMAS : Histoire socialiste - le Second Empire - Paris Rouff 1907 in 8°- 393 p tX

C. SEIGNOBOS : Histoire politique de l'Europe contemporaine. Evolution des partis et des formes politiques de 1814 à 1896- A.Colin 1921-in8°-814 p

M.BLANCHARD : Le Second Empire.Paris Colin- 1950-in 12-220 p

J.DUPAQUIER -A.ARMENGAUD -M.REINHARD : Histoire générale de la population mondiale -Paris Montchrestien 1968- 709 p

B.-Histoire du travail

P.SIBILLOT: légendes et curiosités des métiers. Paris Flammarion s.d. in4° 607 p

J.BARBERET: le travail en France. Monographies professionnelles Paris Berger-Levrault- 1886 in 8°- 488 p,tI

P.BRISSON: Histoire du travail et des travailleurs-Paris Delagrave 1906- 538 p

G.PETIT: Nouveau manuel complet du blanchiment et du dégraissage -Paris,Malo- 1908,in 12 ,t,II,376 p

C.FOULEN et F. BEDARIDA :L'ère des Révolutions- Paris- nouvelle Librairie de France-1960-405 p-T.III de l'Histoire Générale du travail.

G.LEFRANC : Histoire du travail et des travailleurs -Paris Flammarion, 1957, in8°, 491 p.

C. Histoire du Commerce

LACOUR-GAYET : Histoire du commerce-le commerce depuis le milieu du 19ème siècle-Paris Spid-1953, in 8°,tome V,441 p.

D.- La vie agricole

L.LAVERGNE: Economie rurale de la France depuis 1789- Paris Guillaumin 1877, in 18

E.BONNEMEREE : Histoire des paysans ;Paris 1856- in8° tome II

Dr. A.LAYET :Hygiène et maladies des paysans -1882,in 8°

Abbé ROUX: Pensées- 1886.

E.- Histoire du mouvement social

G.WEILL : Histoire du mouvement social en France de 1852 à 1924 -Paris Alcan 1924-in 8° -3ème ed. 512 p.

S.MARITCH: Histoire du mouvement social sous le Second Empire à Lyon.Paris Rousseau-1930- in 8° -276 p.

F.SIMIAND : le salaire ,l'évolution sociale et la monnaie. Paris,Alcan 1932-3 vol.in 8° -

M.LEROY : Histoire des idées sociales en France d'Auguste Comte à P.J. Proudhon-PARIS,Gallimard-1954,3 vol. in 8°, 398 p. t.III

E.LABROUSSE : Aspects de l'évolution économique et sociale de la France et du Royaume-Uni -C.D.U. 1954.

P. COMBE : niveau de vie et progrès techniques en France depuis 1860 -PARIS,Presses Universitaires de France-1955- in 8°- 618 p.

G. DUPEUX : La société française - Paris , P.U.F. 1964, in 8°
296 p.

I.- Les ouvriers dans la seconde moitié du 19e siècle

A. La question ouvrière vue par les contemporains d'E.ZOLA

a/ Les doctrines

C.FOURIER : Le mouvement industriel et sociétaire - Paris,
Duverger, 1841-1846, in 8°, tome VI des Oeuvres complètes.

L.BLANC : Histoire de la Révolution dec. 1848 - Paris ,
Lacroix, 1870, 2vol. in 18, t.I, 321 p., t.II, 360 p.

P.J.PROUDHON : De la capacité politique des classes ouvrière
oeuvres complètes, Paris Riviere, 1929, in 8°, t.IV

K.MARX : Le Capital - traduction J.Molitor- Paris Costes,
in 16, 1946 ,

b/ Les historiens

A.AUDIGANNE : Les populations ouvrières et les industries de
de la France dans le mouvement social du 19ème siècle. Paris
Capelle - 1854, 2vol. in 12, t.I-104 p., t.III, 360 p.

Dr.A.RIEMBAULT : Hygiène des ouvriers mineurs dans les
exploitations houillères. Paris, Baillière, 1861, in 8°, 316 p.

Dr.P. FAVRE : De l'élévation de la température dans les
houillères. Paris, 1878, in 8°, 15 p.

L.L.SIMONIN : La vie souterraine ou la mine et les mineurs.
Paris, Hachette, 1867, in 8°, 607 p. 2ème éd.

F.LEPLAY : Les ouvriers européens-études sur les travaux,
la vie domestiques et les conditions morales des population
ouvrières de l'Europe. Tours-Mâme, Paris, 1878, 6 vol. in 8°;
2ème éd. t.V, (1ère éd. 1855)

Les ouvriers des Deux Mondes. Paris Firmin-Didot,
1857-1864, in 8° , 4 vol. t.II, t. III.

P.LEROY-BEAULIEU : DE l'état moral et intellectuel des
populations ouvrières et de son influence sur le taux des
salaires. Paris 1868, in 12,

Dr.H.KUBORN : Le travail des femmes et des enfants dans les
mines de houille de Belgique -Bruxelles, 1870;

D.POULOT : Le Sublime ou le travailleur tel qu'il est et
tel qu'il devrait être. Paris, Librairie internationale,
1872, in 18, 420 p. 2ème éd.

P.LEROY-BEAULIEU : La question ouvrière au 19ème siècle, Paris
Charpentier, 1872, in 12, 339 p.

Le travail des femmes au 19ème siècle,
Paris, Charpentier, 1873, in 12, 464 p.

L.REYBAUD : Le fer et la Houille. Paris, Lévy 1874, in 8°, 384 p.

... / ...

*affection de
Hubert Waller*

sur

J.TURGAN : Les grandes usines .Etudes industrielles en France et à l'étranger. Paris Lévy, 16 vol. in 4°, 1860 à 1884; t.6-Les usines Schneider au Creusot ; t. 15 -Les houillères d'Anzin.

J.SIMON : l'ouvrière. Paris,1876 in 18,444 p. 8ème éd.

E.LEVASSEUR :Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France depuis 1889 à 1870. Paris Rousseau,1904,in 8° t.2, 912 p. 2ème éd.

B.- La question ouvrière vue par les historiens modernes

H.FOUGERE : Les délégations ouvrières aux Expositions Universelles sous le Second Empire .Paris ,1905,in 8°, 218 p. (Thèse Droit)

F.SIMIAND : Le salaire des ouvriers des mines de charbon en France. Paris ,1907 ,in8°,520 p.

E.DOLLEANS :Histoire du travail et mouvement ouvrier. Paris, A.Colin, 1957, tome I, 399 p. 6ème éd.

G.DUVEAU : La vie ouvrière en France sous le Second Empire. Paris ,Gallimard?,1946, in 8°, 605 p.(Thèse Lettres)

E.DOLLEANS et G.DEHOVE : Histoire du travail en France . Mouvement ouvrier et législation sociale.Paris,Montchrestien, 1953, in 8°,419 p. t.I : des origines à1919.

F.L'HUILLIER: La lutte ouvrière à la fin du Second Empire. Paris,A.Colin, 1957,83 p. Cahiers des Annales n°12.

PERRAULT et J.MAITRON : Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. De 1864 à 1871. Paris,les éditions ouvrières, 1964-1969, 6 vol. 24cm.

P.PIERRARD :La vie ouvrière à Lille sous le Second Empire. Paris,Blond et Gay, 1965, 24cm,5 ; 532 p.(Thèse.Lettres)

C.- Socialisme et féminisme au 19ème siècle

M.MITRE : Des domestiques en France dans leur rapports avec l'économie sociale, le bonheur domestique, les lois civiles, criminelles et de police.Paris,Delaunay&Dentu, 1838, in 8°, 256 p.

BOUCHER de PERTHES : De la femme dans l'état social, de son travail, de sa rémunération .Abbeville,1860,in 8°,90 p.

A.BEBEL :La femme dans le passé ,le présent et l'avenir - trad.H.RAVE, Paris 1891, in 8°, 373 p.

R. de RYCKERE :La servante criminelle.Etude de criminologie professionnelle. Paris, Maloine, 1908, in 8°, 459 p.

E.DESSIGNOLLE : Le féminisme d'après la doctrine socialiste de C.Fourier. Lyon, 1903, in 8°,148 p. (Thèse.Lettres)

J.L.PUECH: La vie et l'oeuvre de Flora Tristan.Paris,Rivière,1925 in 8°,514 p. (Thèse Lettres)

M.THIBERT :Le féminisme dans le socialisme français. Paris, 1926, in 8°, 377 p.(Thèse Lettres)

E.THOMAS :Les femmes de 1848. Paris.P.U.F. 1948,in 16,78 p.

P.ROLAND:Socialisme et féminisme au 19e siècle.Paris,Rivière, 1956,in8°, 224 p.

M.GUILBERT : Les fonctions des femmes dans l'industrie .Paris Mouton;24cm, 395 p.(Thèse Lettres)

date

. . . / . . .

M. GULBERT : Les femmes et le syndicalisme féminin de 1871 à 1914. Présentation et commentaire de documents pour une étude du syndicalisme féminin 509 p. - Paris 1966 - C.N.R.S.

D. - Journaux et revues

M. CHEVALIER : La situation économique du prolétariat en France. - dans Rive Gauche - 25 juillet 1865

E. SAVENEY : Les délégations ouvrières à l'exposition Universelle de 1867. dans la Revue des Deux-Mondes - 1er octobre 1868 p.600

P. HUBERT-WALLEROUX : Le travail des femmes dans les mines de Belgique. La Tribune - 9 janv. 1870 = utilisé par Lolo ??

La Gazette des Tribunaux :

janvier à mai 1870 : grèves du Creusot et de Fourchambault
septembre-octobre 1882 : grèves de Montceau-les-Mines

L'Evènement : Les

1er mars 1884 - les grèves d'Amzin

Le Matin :

février - mars - avril 1884 : les grèves d'Amzin

L'Illustration :

8 mars 1884 ; les grèves d'Amzin
19 avril 1884

A. DESJARDINS : les mines et les mineurs dans la Revue des Deux-Mondes du 15 avril 1885 p. 840

C. RIST : La journée de travail de l'ouvrier adulte et sa limitation par la loi. dans la Revue d'Economie Politique t.XI - 1897

P. LOUIS : la femme dans l'industrie et le commerce. dans la Revue Blanche t. VIII 1907

G. BOURGIN : La législation ouvrière sous le Second Empire dans la Revue des Etudes Napoléoniennes - 1913. p. 220

P. LEON : Les grèves de 1867 dans la Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine. 1965 t. 1 - p. 273

Paris sous le Second Empire

A. Ouvrages particuliers

A. CORBON : Le secret du peuple de Paris. Paris Pagnère 1863 in 12 - 412 p.

M. LE HAGUEZ : Le nouveau Paris - Guide de l'étranger - Bernardin Bechet Paris 1866

E.E. FRIBOURG : Du paupérisme parisien - 1872 Paris Germet Baillière 1872 in 18

M. DU CAMP : Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la deuxième moitié du 19ème siècle - Hachette 1875

.../...

G. D'AVENEL / Les mécanismes de la vie moderne -Paris ,A. Colin, 1896, in 12, t.I, 366 p.

Dr.P.DUBUISSON : Les voleuses des grands magasins -Lyon, Strock, 1902, in 8°, 227 p.

A. ARTAUD : Protection légale de l'employé et réglementation du travail des magasins- Paris,Alcan,1904, in 12, 36 p.

H.GARRIGUES : Les grands magasins de nouveauté et le petit commerce de détail.Paris -1898. in 8°, 143 p. (Thèse.Droit)

J.VALMY-BAISSE : Histoire des grands magasins. Paris Gallimard 1927, in 12, 224 p. 3eme éd.

L.CHEVALIER : La formation de la population parisienne au 19eme siècle. Paris, P.U.F.,1950 ,INED cahier n°10, in8°,312 p
Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris dans la première moitié du19eme siècle. Paris, 1958 ,Plon, 567 p.

J.SINGER-KEREL : Le coût de la vie à Paris de 1840 à 1854. Recherches sur l'économie française. 1961, 24cm,560 p.

B.- Journaux et revues :

LAVOLLEE : statistique de l'industrie à Paris -dans la Revue des Deux Mondes , mai 15 fevrier 1865.

P.LEROY-BEAULIEU : Le travail des femmes dans la petite industrie -dans la Revue des Deux Mondes, mai 1872, p.332

IGNOTUS : Les Grands Bazars -Le Figaro, 23 mars 1881

COLOMBINE (H. Fouquier): Les demoiselles de magasins - dans le Gil Blas , 16 janvier 1882

H.CEARD : Rouffionne, dans le Beaumarchais du 12 SEPT. 1882.

L.HAUTECOEUR : De l'échoppe aux grands magasins - dans la Revue de Paris , 15 août 1933, p.811

J.THOMAS: Les grands magasins sont centenaires dans Etudes - juillet 1952, P.8 12 à 22

A.DUPUY : Les grands magasins,dans L'Infoermentation historique, mai/juin 1958

LES GRANDS MAGASINS DE 1852 à 1962 dans la Revue des Deux Mondes -Les documents de la Revue des Deux Mondes- n°22, août/ septembre, 1962 - 52 p.

-Emile ZOLA , écrivain naturaliste

A.- Ouvrages généraux

L. DEFFOUX : Le naturalisme -Paris 1929

. . . / . . .

P. MARTINO : Le naturalisme français de 1870 à 1895 - Paris, ed. A. Colin 1965 - 224 p.

B. - Etudes sur l'Homme

I. LEMAITRE : Les Contemporains - 1886 t. 1. Paris- Boivin. in I2.343p
Présence de Zola - oeuvre collective - Paris Fasquelle - 1953 in 8° 247 p.

A. LANOUX : Bonjour monsieur Zola - Paris, Amiot-Dumont 1954 in 8° 399 p.

H. GUILLEMIN : Zola légende et vérité - Paris Julliard 1960 - 191 p.

R. TERNOIS : Zola et son temps - Lourdes ; Rome ; Paris. Paris les Belles Lettres - 1961 in 8° - 695 p.

H. MITTERAND : Album Zola - Paris Gallimard - 1961 - 17 cm, 339 p.
Bibliothèque de la Héliade

F.W.I. HEMMINGS : Emile Zola - Oxford 1966 - in 8° 220 p. - 2ème ed.

M. EUVRARD : Emile Zola. Paris - Editions Universitaires 1967 - 17 cm - 127 p. - Coll. les Classiques du 20ème siècle

C. - Vues d'ensemble sur l'oeuvre

I.C. RAMOND : Les personnages des Rougon-Macquart - Paris, Fasquelle 1901

B/BOUVIER : L'oeuvre d'Emile Zola - Genève - 1903

H. MASSIS : Comment Emile Zola composait ses romans - Paris ; Charpentier 1906 - in 18 346 p.

E. DESSIGNOLLE : La question sociale dans Emile Zola .

P. LOUIS : Les types sociaux chez Balzac et Zola - Paris - 1925

S.B. BROWN : La peinture des métiers et des moeurs professionnelles dans les romans de Zola - Montpellier 1928 in 8° - 219 p. (thèse de Lettres)

I. Y. DANZELGER : Description du milieu dans le roman français de Balzac à Zola - Paris, Les Presses Modernes - 1938 - in 8° - 274 p. (thèse de Lettres)

G. ROBERT : Emile Zola : Principes et caractères généraux de son oeuvre. Paris - Les Belles Lettres - 1952 - in 8° - 208 p.

P. HAMBLY : La pensée sociale dans les Rougon-Macquart - Paris 1960
(thèse-Lettres) in 4° - 615p

A.S. KRAKOWSKI : La femme dans l'oeuvre d'Emile Zola - thèse dactylographiée - Paris 1962 - in 4° - 411 p.

H. MITTERAND : Emile Zola journaliste. De l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus - Paris ; A. Colin - 1962 in 16 - 311 p.

.../...

L'Atelier de Zola. Textes de journaux recueillis et présentés par M. KANES
Genève Droz 1963 in 8° - 258 p.

P. DUNCAN et V. ERDELY : Lettres de Paris - Paris-Minard - 1963 - 105 p.

N. KRANOWSKI : Paris dans les romans de Emile Zola - Paris ; Presses Universitaires de France - 1968 - 159 p.

II. - Edmond et Jules de Goncourt

M. IMMERGLUCK : La question sociale dans l'oeuvre des Goncourt. Strasbourg - éditions Universitaires 1930 - Grand in 8° - 155 p. Thèse Lettres

III. - Etudes portant sur des oeuvres particulières

A. - Emile Zola

1 / Les ouvriers d'Emile Zola : l'Assommoir
Germinal

E. ROD : A propos de l'Assommoir - Paris 1879

P. ALEXAKIS : Germinal de Zola et la question sociale - 1886

G. DEFFOUX : La publication de l'Assommoir - Paris - 1930

P. MOREAU : Germinal d'Emile Zola - épopée et roman. Paris C.D.U. - 1954
in 4° - 52 p.

P. VANTHIEGHEM : Germinal. Introduction à l'étude d'Emile Zola - Paris
C.D.U. - 1954 - in 4° - 116 p.

I. D. FRANDON : Germinal. Autour de Germinal la mine et les mineurs. Genève, Droz - 1955 in 8° - 129 p.

H. PSICHARI : Anatomie d'un chef d'oeuvre : Germinal - 1964

B. - Emile Zola et les paysans - la Terre

F. BOISSIN : Le paysan dans la littérature contemporaine - 1888

H. PAJOT : Le paysan dans la littérature française - Paris - 1896

E. DORDAN : Le paysan français d'après les romans du 19ème siècle - Toulouse - Thèse Lettres in 8°; 175 p.

G. ROBERT : "La Terre" d'Emile Zola - étude historique et critique - Paris
Les Belles Lettres - 1952 in 8° - 492 p.

C. MARCILHACY : Emile Zola - historien des paysans beaucerons. Paris
A. Colin - 1957 - 14 p. Extrait des Annales - 12ème année n°4 - oct/déc.

C. - Emile Zola et les employés des grands magasins : Au Bonheur des Dames

L. DESPREZ : L'évolution naturaliste - Notes préparatoires - 1884

M. LEBLOND : Au Bonheur des Dames - 1928

D. RONDEAU : Au Bonheur des Dames - Paris D.E.S. - 1958

A.D. ROBERTS : Zola and Fourier - Pensylvanie - Thèse 1959

.../...

D. - Les journaux et revues

F. BRUNETIERE : Le roman expérimental dans la Revue des Deux Mondes du 1er février 1880 . p 935 à 947.

L. GUESDE : Articles du 20-23 avril dans le Cri du Peuple
11 juillet 1884
28 février 1885

F. de WITT-GUIZOT : Le paysan français dans le roman contemporain dans le Correspondant du 10 août 1909

G. LOTE : Zola historien du Second Empire dans la Revue des Etudes Napoléoniennes de 1918 . Juillet - Décembre. T XIV.p 39 à 87.

F. L. SCHOELL : Etude sur le roman paysan naturaliste d'Emile Zola à N. REYMONT dans la Revue de Littérature Comparée d'avril/juin 1927 p.254

G. DEFFOUX : La publication de l'Assommoir dans le Mercure de France du 15 mai 1931 p. 51

G. GRUAU : Notes et documents littéraires à propos de la Terre de Zola dans le Mercure de France du 1er nov. 1936 p. 640

A. ZEVAES : Zola et Jules Guesde dans la Commune de février 1937
Construire - Etudes et croquis - Paris Dumoulin 1941 in 8° t. 2 p.305-315

M. LEROY : Le prolétariat vu par Emile Zola dans l'Assommoir dans Preuves octobre 1952

L. VARLOOT : Emile Zola vivant dans La Pensée de sept/oct. 1952

L. CHAMBON : Réalisme et épopée chez Zola de l'Assommoir à Germinal dans la Pensée sept./oct. 1952

M. CANDILLE : De la réalité au roman dans la Revue de l'Assistante Publique à Paris janv/fév. 1953

A. DUPUY : Le Second Empire vu et jugé par Zola dans l'Information Historique mars/avril 1953

L. CAIN : La genèse de Germinal dans le Figaro Littéraire du 3 oct. 1953

F. LOCQUET : La documentation géographique dans Germinal dans la Revue des Sciences Humaines - Juillet -sept. 1955. p377 à 385.

M.F. GUYARD : Peut-on connaître la France à travers sa littérature dans Les Etudes - 1956 . Juillet - Décembre. p 3 à 15.

A. LANOUX : L'Assommoir dans les Nouvelles Littéraires du 12 sept. 1957

L.M. FRANDON : La pensée politique d'Emile Zola dans les Cahiers Naturalistes 1957 - n°8 . p 372 à 377.

H. PSICHARI : le rôle social d'E. Zola dans les Cahiers Naturalistes 1959 p. 485

.../...

C. ROY : Emile Zola homme de vérité dans les Cahiers Naturalistes - 1959
p. 485

E. GRANT : La source historique d'une scène de Germinal - dans la Revue d'Histoire Littéraire de la France - 1960

H. MITTERAND : Quelques aspects de la création littéraire dans l'oeuvre d'Emile Zola. - dans les Cahiers Naturalistes 1963 - n°24-25 - p. 9

C. BURNS : Documentation et imagination chez Emile Zola dans les Cahiers Naturalistes - 1963 p. 69

BETHKE : Réalisme in Zola - dans les Cahiers Naturalistes - 1965 - n°29

H. MITTERAND : Zola ou le socialisme dans l'oeuvre de Zola - dans les Cahiers Naturalistes n°29 p. 80-81 compte rendu de Genuzio

F. W.J. HEMMINGS : Emile Zola romancier innovateur - dans les Cahiers Naturalistes - 1967 - n°33 . p I à II.

H. CEARD : Emile Zola et Germinal - dans les Cahiers Naturalistes - 1968 - n°35 p. 42 - 60

M. BOUVIER-AIAM : Zola et les magasins de nouveautés dans la revue Europe mars/avril 1968 p. 47

H. PSICHARI : La limite entre le réel et l'imaginaire dans Germinal - dans la revue Europe de mars/avril 1968

H. MITTERAND : Le regard d'Emile Zola - dans la revue Europe mars/avril 1968 p. 182

S. CITRON : La Curée dans une classe de première - dans la revue Europe de mars/avril 1968, p. 235

INTRODUCTION

P L A N

- I - Le mouvement naturaliste
 - ses origines
 - sa doctrine
 - les naturalistes et l'histoire
- II - Le choix des sujets naturalistes
- III - Les méthodes de travail des naturalistes

"L'Histoire est un roman qui a été; le roman est de l'histoire qui aurait pu être".

E. et J. de GONCOURT - Journal 24 novembre 1861

"La femme et le travailleur ont tous deux de commun ceci que de temps immémorial ils sont des opprimés".

A. BEBEL "La femme dans le passé, le présent et l'avenir". p. 9

-O-O-O-O-O-

Une question toujours posée, toujours actuelle, est celle de la valeur historique de l'oeuvre des romanciers, du moins d'un certain nombre d'entre eux, de la contribution qu'ils peuvent apporter à l'histoire sociale de leur époque. Peut-on connaître la France à travers sa littérature demande Marius-François GUYARD ? (1)

Un second problème toujours aussi actuel également est celui du travail de la femme dans la société moderne, problème qui sans doute ne se pose plus sur le plan juridique, mais encore sur le plan moral. De grands hebdomadaires féminins qui pénètrent dans toutes les classes sociales et dans les pages desquels se reflètent les grands mouvements de l'opinion publique, n'inscrivent-ils pas encore ce problème régulièrement au premier rang de leurs préoccupations ?

? ?

(1) M.F. GUYARD - Peut-on connaître la France à travers sa Littérature ? dans les Etudes. 1956

Tenter de rapprocher ces deux problèmes sous l'angle du travail de la femme, vu par les écrivains naturalistes, en particulier Edmond et Jules de GONCOURT et Emile ZOLA, tel est le "propos de cet essai".

La question de savoir s'il n'était pas contraire à l'existence d'une famille que la femme travaille à l'extérieur, qu'elle ne soit plus uniquement une ménagère occupée à des travaux domestiques incessamment renouvelés, cette question fut posée tout au long du dix neuvième siècle et tout particulièrement à la suite de conditions économiques nouvelles dans la seconde moitié de ce siècle. Tous ceux qui se penchèrent sur le grave problème du travail en général, et leur nombre même ~~en~~ atteste la réalité angoissante, nous dirions "brûlante" de ces problèmes, qu'il s'agisse de théoriciens socialistes, d'hommes politiques influents comme Jules SIMON, ou même de simples bourgeois libéraux comme le Docteur VILLERME, consacrèrent à ce problème particulier de la femme au travail, de nombreuses brochures et articles de journaux.

LE MOUVEMENT NATURALISTE

avant dit (I - Le monde des lettres ne pouvait rester étranger à de telles préoccupations sociales. Comment ne pas lier à ce phénomène, l'apparition sous le Second Empire et les débuts de la Troisième République, d'une nouvelle école littéraire, tardivement baptisée école "naturaliste" et dont les chefs furent Edmond et Jules de GONCOURT puis Emile ZOLA ? Tardivement car le mot lui-même n'apparut qu'en 1868 sous la plume d'Emile ZOLA alors journaliste

. . .

à l'"Evènement Illustré", dans un article sur le "Salon" de 1868, où il qualifiait de "naturaliste" le peintre MANET pour la première fois. Le mot passa ensuite de l'école picturale à l'école littéraire en se chargeant de plus de sens : "On me demande pourquoi, dit ZOLA en 1876, je ne me suis pas contenté du mot réalisme, qui avait cours il y a trente ans ; uniquement parce que le réalisme d'alors était une chapelle et rétrécissait l'horizon littéraire et artistique. Il m'a semblé que le mot naturalisme élargissait au contraire le domaine de l'observation." (1)

Le premier roman "naturaliste" avait paru en janvier 1865 (2) ; il s'agissait de Germinie Lacerteux des frères Edmond et Jules de GONCOURT, et seul de la presse française Emile ZOLA dans un article enthousiaste avait salué une oeuvre "neuve" :

"Je dois déclarer dès le début, que tout mon être mes sens et mon intelligence me portent à admirer l'oeuvre excessive et fiévreuse que je vais analyser" (3)

Article accueilli avec quelle joie par les GONCOURT qui se voient des précurseurs ! Et déjà, par l'accent mis par Emile ZOLA sur certaines qualités de ce roman, on

. . .

-
- (1) Article d'Emile ZOLA dans le Bien Public - 30/10/1876
(2) Jules de GONCOURT écrivait dans son Journal, le 17 janvier 1865 : "Notre Germinie Lacerteux a paru hier. Nous sommes honteux d'un certain état nerveux d'émotion" Journal des GONCOURT - Tome VII - p. 42
(3) Article d'Emile ZOLA dans le "Salut Public" de LYON du 24 février 1865

peut tirer l'ébauche d'une doctrine littéraire qu'il affirma de plus en plus sous le couvert de la critique d'art, pour aboutir enfin au "Roman Experimental". Il trouvait en effet dans ce roman : "Une indomptable énergie, une mépris souverain des sots et des timides, une audace large et superbe, une vigueur extrême de coloris et de pensée." C'était bien une littérature nouvelle, débarrassée de tous modèles et de tous poncifs et qui ne s'attachait qu'à décrire exactement, sans voiles hypocrites, les réalités de la vie moderne, si grossières fussent-elles. GERMINIE LACERTEUX, certainement fut une lecture déterminante pour l'orientation du futur romancier.

Néanmoins ce serait une erreur que de croire à l'originalité absolue de cette doctrine. Ses liens avec les mouvements littéraires précédents étaient indéniables. Du romantisme venait la revendication de la pleine et entière liberté laissée à l'artiste. "L'art est la libre expression d'un coeur et d'une intelligence et il est d'autant plus grand qu'il est plus personnel" (1). Des réalistes comme Flaubert, le souci de l'observation patiente de la réalité et des détails, le droit pour l'artiste de peindre tous les aspects du monde extérieur. L'innovation portait sur la façon de concevoir l'oeuvre elle-même, les romantiques, et Victor HUGO en est le meilleur exemple, cherchaient à détacher dans l'individu, l'esprit noble de la matière et affirmaient l'existence au-dessus de cet esprit, d'un esprit infiniment supérieur, Dieu.

(1) Article d'Emile ZOLA dans le Salut Public de LYON
du 26 juillet 1865

On ne trouve pas cette religiosité chez les naturalistes qui s'attachèrent à peindre l'individu dans ce qu'il avait de plus matériel et qui essayèrent, non plus de le dissocier du milieu dont il était le produit mais au contraire de l'y faire rentrer et d'expliquer l'individu par le milieu. Il suffit de comparer Jean VALJEAN le forçat humanitaire à LAUTIER, ou FANTINE à GERVAISE (1). En parlant du peintre COURBET, Emile ZOLA s'écriait :

"Il se sentait entraîné par toute sa chair, - par toute sa chair entendez-vous, vers le monde matériel qui l'entourait, les femmes grasses et les hommes puissants, les campagnes plantureuses et largement fécondes..." (2).

Et parlant ainsi de COURBET, Emile ZOLA laissait apparaître ses propres aspirations. Si les naturalistes se séparaient par là des romantiques, ils s'écartaient aussi des réalistes par l'importance qu'ils accordaient au tempérament personnel de l'artiste : "Ce que je demande à l'artiste, ce n'est pas de me donner de tendres visions ou des cauchemars effroyables, c'est de se livrer lui-même coeur et chair, c'est d'affirmer hautement un esprit puissant et particulier, une nature âpre et forte qui saisisse largement la nature en sa main, et la plante debout devant nous telle qu'il la voit". (3).

...

-
- x (1) Victor HUGO : Les Misérables paru ^{en} en 1862
(2) Article d'Emile ZOLA dans le Salut Public de LYON du 31 août 1865 intitulé Proudhon et Courbet
(3) Article d'Emile Zola dans l'Evènement du 4 mai 1866

Enfin le caractère expérimental du naturaliste fut ce qui contribua le plus à donner au mouvement son aspect original, en ouvrant aux romanciers tout le monde de la science. En effet dès 1861, TAINÉ devenu ainsi le théoricien du naturalisme essayait de définir les rapports entre littérature et science : la critique et le roman écrivait-il par leur sérieux, leur méthode, leur exactitude rigoureuse, se rapprochent de la science. "Je pense affirmait-il que tout homme cultivé et intelligent en ramassant son expérience peut faire un ou deux bons romans parce qu'en somme, un roman n'est qu'un amas d'expériences" (1). De là une indifférence parfaite à l'égard de la morale. Pas plus qu'avec la science, la morale n'avait rien à faire avec la littérature. L'importance prise d'emblée par les nouvelles théories "darwinistes" sur l'origine des espèces dans le monde littéraire, la place que tint dans le naturalisme l'"Introduction à la médecine expérimentale" de Claude BERNARD, parue en 1865, les découvertes rapidement vulgarisées de savants tels que BERTHELOT, ami de ZOLA et des GONCOURT et compagnon souvent de leurs débats littéraires, amenèrent en effet une profonde transformation du monde des lettres. Le romancier s'assimilait alors au savant, se voulait scientifique dans son oeuvre et l'observation exacte de la nature prenait une importance d'autant plus grande que la rigueur scientifique était plus appréciée. Le roman fut désormais considéré certes comme une oeuvre d'art, mais aussi comme une construction logique d'où

. . .

(1) P. MARTINO. Le naturalisme français. p. 22 L'introduction à l'Histoire de la Littérature anglaise fut publiée en 1864.

il était possible de tirer des conclusions comme d'un fait réel : "Le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur. L'observateur donne les faits tels qu'il les a observés... Puis l'expérimentateur parait et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude". (1)

Enfin le roman fut considéré par les naturalistes comme un document d'histoire. Dans leur préface à GERMINIE LACERTEUX, les frères de GONCOURT insistèrent sur cet aspect de l'oeuvre littéraire; ils mirent en relief le rôle du romancier moderne en tant qu'historien des sociétés présentes :

"Aujourd'hui que le roman s'élargit et grandit, qu'il commence à être la grande forme sérieuse et passionnée, vivante de l'étude littéraire et de l'enquête sociale, qu'il devient par l'analyse et par la recherche psychologique, l'histoire morale contemporaine, aujourd'hui que le roman s'est imposé les études et les devoirs de la science, il peut en revendiquer les libertés et les franchises".

et dans leur Journal à la date du 24 novembre 1861, ils notaient :

"L'histoire est un roman qui a été, le roman est de l'histoire qui aurait pu être".

. . .

(1) Emile ZOLA : Etude sur le Roman Expérimental, dans le Voltaire du 16 octobre 1876

Il s'agissait là non seulement de revivre spirituellement et moralement l'époque, mais aussi d'en recueillir le maximum de renseignements, afin de pouvoir lui rendre son aspect authentique dans son cadre et son milieu.

"Nous avons passé par l'histoire pour arriver au roman, écrivaient Edmond et Jules de GONCOURT dans leur JOURNAL en mai 1860. Cela n'est guère l'usage. Et pourtant nous avons agi très logiquement. Sur quoi écrit-on l'histoire ? Sur les documents. Et les documents du roman qu'est-ce sinon la vie ?". BALZAC déjà avait été le grand peintre de la société de la Restauration et la puissance de ses évocations en faisait un maître inégalé. Plus d'un historien, Marc BLANCHARD par exemple, a renvoyé ses lecteurs aux "Scènes de la vie provinciale" ou parisienne, à la description des moeurs de la bourgeoisie comme de l'aristocratie de l'époque.

"Je relis... cette étrange Comédie Humaine, ce drame vivant, ce procès-verbal à la fois si exact et si colossal qui n'a son pareil dans aucune littérature...." (1)

LE CHOIX DES SUJETS NATURALISTES

L'ambition des naturalistes fut de faire pour le Second Empire ce que BALZAC avait fait pour la Restauration. Ils prétendirent en effet donner un tableau, écrire une histoire de la société contemporaine et montrer tantôt les différents compartiments de cette société, tantôt toute une classe. Le dessein général d'Emile ZOLA était d'étudier "les principaux aspects de la société

. . .

(1) article d'Emile ZOLA dans Le RAPPEL du 13 mai 1870

française du Second Empire, les grandes questions économiques et sociales, les habitudes de vie dans la plupart des professions" (1).

Et ils se penchèrent surtout sur les classes populaires. En effet BALZAC n'avait étudié que la bourgeoisie et l'aristocratie, l'étude du peuple restait un sujet neuf, surtout de la manière dont l'entendaient les naturalistes. Sujet brûlant également dont l'actualité même devait plaire aux "historiens du présent" (2). A propos de "La Comédie Humaine" ZOLA écrivait en 1870 :

"Au fond, dans une gloire, il me semble apercevoir la République. La République est fatale, elle découle de l'oeuvre entière, elle est le produit des hontes de l'aristocratie et des impuissances de la bourgeoisie. Quand on a cherché dans quelles classes BALZAC a mis les forces vives de la nation, on découvre qu'il les a placées dans le grand absent, dans le Peuple. Et il n'a pu les mettre que là". (3)

Mais le peuple du dix-neuvième siècle n'est plus le peuple du Moyen-Age ou de Molière, ni même celui que Victor HUGO décrit dans "Les Misérables", c'est maintenant le prolétariat industriel, ce sont les nouveaux "barbares" à qui l'avenir doit appartenir, les futurs maîtres du monde nouveau, l'effroi des bourgeois.

. . .

-
- (1) P. MARTINO. Le naturalisme français p. 59
(2) E. et J. de GONCOURT cités par P. MARTINO dans le Naturalisme français p. 18
(3) Article de ZOLA sur BALZAC dans Le RAPPEL du 13/5/1870

"Les barbares qui menaient la société ne sont point au Caucase ou dans les Steppes de la Tartarie. Ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières" (1). Des facteurs plus personnels jouèrent pour le choix de ce milieu populaire. Les GONCOURT, amateurs de peinture, peintres et aquafortistes aux-mêmes, amis et admirateurs de GAVARNI, devaient être séduits par la couleur et le pittoresque de ce milieu aux brutales oppositions de ton. Emile ZOLA, au tempérament plus passionné, plus idéaliste aussi abandonna vite l'observation froidement détachée au contact de la misère ouvrière. Il prit la défense des misérables : "La défense des faibles est pour lui un but. Il s'indigne du sort fait par les plus forts aux plus faibles, par l'homme à la femme" (2). Pour des écrivains épris de vérité le monde du travail en France présentait une réalité plus aisément pénétrable que les autres classes de la société et, de fait, les romans sur le peuple sont aussi les plus intéressants pour un historien sociologue moderne. L'élément purement romanesque y est relativement peu important, l'intrigue n'y tient qu'une place mineure par la volonté même de l'écrivain. Le sociologue qu'Emile ZOLA voulait être dans l'ASSOMMOIR par exemple, s'attachait à reproduire les phases de la vie ouvrière à PARIS dans leur banalité même, aucun personnage ne sortait de sa médiocrité, et il ne s'y trouvait point de "héros" au sens romantique du terme. "D'ailleurs

. . .

9. X

(1) BERTIN l'aîné dans Le Journal des Débats.
(2) A.S. KRAKOWSKI - La femme dans l'Œuvre d'E.Zola p.18

il n'y a pas de roman dans le sens habituel du mot, il y a simplement une série de tableaux montrant la vie ouvrière réelle, telle qu'elle est à Paris. L'élément romanesque manque absolument.

"Je me suis efforcé de montrer le peuple dans tous ses actes, travaillant, se mariant, mourant, prospérant, roulant à la misère. C'est si l'on veut une vaste étude sur un monde peu connu, et dont les romanciers jusqu'à ce jour ont parlé avec une violence ou une sensiblerie complètement fausse" (1).

Et c'est bien là la définition même du sociologue qui analyse le comportement des masses et non de l'individu d'exception.

LES METHODES DE TRAVAIL

III - Pour réaliser ces romans documentaires, ce vrai à la fois historique et scientifique que leur doctrine imposait, la nécessité d'une méthode rigoureuse de documentation se présenta vite aux romanciers naturalistes. Tout le travail de recherche de documents, les enquêtes préalables au roman, prirent une importance extrême en rapport avec les exigences d'une doctrine pseudo-scientifique.

"Dès qu'ils ont un projet de livre en tête, les deux frères de GONCOURT deviennent des enquêteurs... désireux de contrôler par eux-mêmes la réalité des propos, des attitudes, des intérieurs, des paysages urbains et ruraux" (2).

. . .

(1) Article d'E.ZOLA dans le Vestnik Evropy (Messager de l'Europe) de mai 1876. "Sensiblerie" s'adresse à V.HUGO que ZOLA finira par traiter de "gâteux humanitaire" dans un article du Figaro du 13 juin 1881

(2) P. MARTINO - Le naturalisme français p. 20

La formation journalistique commune aux frères GONCOURT et à Emile ZOLA les aida beaucoup pour la conduite de leurs enquêtes. Du journalisme en effet ils retirèrent l'habitude du reportage sur place, de l'enquête rapide sur des sujets d'actualité dont tout bon journaliste se devait de souligner les côtés spectaculaires, et d'où leurs oeuvres tièrent une certaine tendance au "fait divers". Comme ils le précisent dans leurs mémoires, les GONCOURT transposèrent dans leurs oeuvres des histoires vraies : c'est l'histoire de leur servante Rose qui leur fournit les principaux éléments du roman "GERMINIE LACERTEUX". En vérité, qui sont les "raconteurs du présent" sinon les journalistes aussi bien que les romanciers ? (1) Les frères de GONCOURT ont noté dans leur Journal toutes les démarches que nécessitait pour eux la préparation d'un roman :

"Flaubert, à qui nous avons demandé de nous aboucher pour notre roman de SOEUR PHILOMENE avec des hôpitaux, nous mène chez le Docteur Follin, un grand chirurgien de ses amis... Il nous fait entrer "in medias res", en suivant la clinique et en dînant avec les internes, dans la salle de garde" (1).

Plus tard ils racontent la visite qu'ils firent à la suite de cette démarche à l'hôpital de la Charité :

"Car il nous faut faire... des études à l'hôpital sur le vrai, le vif... La visite commence. Nous nous raidissons, nous suivons M. VELPEAU avec ses internes" (2).

. . .

(1) Journal des Goncourt 30 août 1860 p.65 t.IV 1860-1861

(2) Journal des Goncourt 18 décembre 1860 t.V p. 127

Ils en sortirent bouleversés, mais deux mois plus tard ils firent une nouvelle visite, cette fois à l'Hôpital Saint-Antoine : "Nous allons pour notre roman, dîner à la salle de garde/l'hôpital Saint-Antoine" (1)

Et ces observations allaient plus loin que le simple reportage (2), l'aspect scientifique du naturalisme nécessitent une explication des phénomènes observés, un approfondissement des sujets, qui ne relevaient plus du Journalisme. Et dans les études d'hôpitaux faites par les GONCOURT l'analyse approfondie de la mentalité des internes et des malades prenaient beaucoup de place.

Pour Emile ZOLA, cette recherche de la vérité se traduisit par une accumulation particulièrement volumineuse de documents ; par la constitution d'un "dossier", ces travaux suivis d'une construction rationnelle et logique décrite dans "l'ébauche". Emile ZOLA ne faisait pas mystère de sa méthode de travail qu'il présentait comme son principal mérite. Lui aussi fit de nombreuses enquêtes tant à Paris qu'en Province. Interrogé sur sa méthode lui-même écrivit :

"J'ai suivi mon éternelle méthode : des promenades sur les lieux que j'aurai à décrire ; la lecture de tous les documents écrits qui sont extraordinairement nombreux" (3)

Il l'appliqua systématiquement à chaque nouveau roman.

. . .

(1) Journal des Goncourt - Mercredi 27/2/1861 t. IV p. 160

(2) Notre observation ne dort pas. Elle est si enragée, si enfiévrée, qu'elle prend des notes jusque dans le rêve, écrivaient les GONCOURT dans le Journal de 1864

date ? (3) Lettre d'E.ZOLA à J.VAN SANTENKOLFF. t.VII

C'est ainsi que de la province à Paris on le trouve sur les lieux où il voulait situer l'action de ses romans. Il se servit d'un séjour sur la côte normande et de sa connaissance d'un petit village de pêcheur pour la "JOIE DE VIVRE" parue en 1884. Avant la rédaction de "GERMINAL" il partit à LILLE le 26 février 1884, visita les fosses et les corons et fit parler les mineurs de la compagnie d'Anzin -alors en pleine grève- et son enquête est restée un modèle de reportage. "GERMINAL devrait être étudié dans les écoles de journalistes comme modèle d'enquête" écrit Armand LANOUX (1). Pour se documenter sur la Beauce qu'il choisit comme cadre de son futur roman sur les paysans "LA TERRE", il parcourut cette région en mai 1886 pendant une dizaine de jours, à Cloyes le 5 mai, à Châteaudun le 6 (2). Le même souci, qu'il tenait certainement de sa formation journalistique de la chose vue, le poussa pour la "BETE HUMAINE" où il mettait en scène le rail, à faire un voyage aller-retour Paris-Mantes sur la locomotive avec les mécaniciens le 15 avril 1889 (3). Enfin en Avril 1891 il visita les champs de bataille de Sedan pour le dernier roman de la série des Rougon-Macquart, la "DEBACLE". On a reproché à Emile ZOLA la brièveté de ses séjours sur place, et comme en général ses déplacements ne le tenaient guère éloigné de Paris plus d'une dizaine de jours, on a pu dire, avec une apparence de raison, que ses enquêtes étaient un peu superficielles. Mais, outre

...

(1) A. LANOUX - Bonjour M. ZOLA - p. 201

(2) G. ROBERT - La Terre, étude historique et critique p. 136

(3) H. MITTERAND - L'album ZOLA fac. sim. de la 1re page de l'ILLUSTRATION du 8 mars 1890 - p. 248.

qu'il était peu courant de voir un romancier se déplacer pour donner le maximum d'authenticité au cadre de ses intrigues romanesques, l'intuition même d'Emile ZOLA, les notes précises et abondantes qu'il prenait, et qui ont toutes été conservées, ainsi que les plans et croquis qu'il dessinait auraient pu suffire à assurer une base solide, un fond de vérité à son oeuvre. Avec plus de rigueur encore il employa cette méthode pour ses romans parisiens; étant sur place, il lui était certainement plus facile de se documenter, après des jours et même des nuits passées aux Halles de Paris, elles n'eurent plus de secrets pour lui et "LE VENTRE DE PARIS" put paraître en 1873. Une expérience personnelle, jeune homme pauvre à Paris, il avait habité pendant l'année 1861 une mansarde glaciale de la Montagne Sainte-Geneviève, des promenades sur les Boulevards et des stations dans un "Assommoir" lui permirent de faire de "L'ASSOMMOIR" une tranche de vie ouvrière, en 1876; et la même méthode, des après-midi entiers passés au Bon Marché et au Louvre, fit du "BONHEUR DES DAMES" un véritable document sur les Grands Magasins. Que ce soit donc pour la détermination nette du cadre géographique ou pour l'étude des mentalités particulières à chaque collectivité, rien ne pouvait remplacer l'enquête sur place, les contacts personnels, et Emile ZOLA l'avait bien compris.

Mais cela n'excluait pas l'étude théorique des milieux choisis au moyen de documents purement livresques et techniques. Il se plongea dans des traités de médecine, d'horticulture même, se documenta aussi par

. . .

le truchement de ses amis surtout Henri CEARD et ~~EU~~ KHUYSMANS il interrogea les personnalités spécialisées dans l'étude de certaines questions, des ingénieurs pour la mine, jusqu'à des architectes pour "Pot-Bouille" ; ainsi il réunissait harmonieusement les deux facettes de son tempérament, d'un côté le journaliste assoiffé de choses vues, de l'autre le romancier se voulant savant et dégageant de la réalité des aspects plus secrets de la société. L'oeuvre qu'il voulait accomplir était une oeuvre de longue haleine :

"Nécessités par son dessein, c'étaient une vingtaine d'enquêtes qui devaient être longues et minutieuses. Il fallait apprendre à connaître la vie française tout entière" (1).

Ces enquêtes malgré leur minutie peuvent paraître incomplètes à l'historien moderne qui utilise surtout les sources d'archives et les statistiques officielles pour tracer un tableau aussi exact que possible de la société d'une époque donnée. Mais il ne faut pas oublier qu'Emile ZOLA n'avait pas accès aux archives concernant le Second Empire, passé encore trop récent, et que l'utilisation des statistiques de l'époque ne peut être immédiate et nécessite tout un travail de critique de la part du chercheur, qu'Emile ZOLA n'était pas en mesure de faire.

Dans quelle mesure, malgré cette lacune, les romanciers naturalistes arrivèrent-ils à atteindre leur but si souvent et hautement proclamé, la vérité humaine et vivante [?] la vision qu'ils nous offrent du peuple en

. . .

(1) P. MARTINO - Le naturalisme français p. 59

général et de la femme laborieuse en particulier démontre-t-elle la réussite de la mise en application de leurs principes ; cette vision est-elle conforme à la vérité historique ? Une étude plus détaillée et critique de certains de leurs ouvrages pourra peut-être nous le préciser.

PREMIERE PARTIE

GENERALITES

PREMIER CHAPITRE

PLAN : Les Oeuvres des naturalistes

- a) choix du cadre historique
- b) les femmes dans les romans naturalistes
- c) l'évolution politique d'Emile ZOLA

En décembre 1868 Edmond et Jules de GONCOURT recevaient pour la première fois à Paris Emile ZOLA, grand admirateur de leurs oeuvres, et qui venait de se lancer dans la carrière littéraire avec "Thérèse RAQUIN". L'entrevue rapportée par Jules de GONCOURT dans son Journal est, à côté de notations sans grand intérêt sur le physique d'Emile ZOLA, attachante à plus d'un titre pour qui s'intéresse à la genèse des Rougon-Macquart :

date ?

"Nous avons eu à déjeuner notre admirateur et notre élève, ZOLA... Il nous parle de la difficulté de sa vie, du désir et du besoin qu'il aurait d'un éditeur l'achetant pour six ans, trente mille francs, lui assurant chaque année six mille francs : le pain pour lui et sa mère, et la faculté de faire l'Histoire d'une famille, roman en dix volumes". (1)

C'est en effet au cours de l'hiver 1868-1869 qu'Emile ZOLA composa le premier Plan remis à l'Editeur Lacroix en 1869 qui prévoyait dix romans. En réalité LES ROUGON-MACQUART, HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE comportèrent vingt volumes dont la parution s'échelonna de 1871 pour le premier roman de cette série : LA FORTUNE DES ROUGON, à 1893 pour le DOCTEUR PASCAL dernier roman et aboutissement de la lignée des Rougon-Macquart.

LE CHOIX DU CADRE HISTORIQUE

Tout naturellement le romancier avait choisi comme cadre temporel de ces études le Second Empire. La date même où il avait conçu cet ambitieux projet imposait

. . .

(1) J.de GONCOURT, Journal Tome VIII p. 154

au romancier la période contemporaine, sa doctrine le poussait aussi à étudier un passé très proche, révolu et vivant encore sur lequel il pouvait consulter sa mémoire et facilement vérifier la véracité des documents qu'il compulsait. Enfin il ne pouvait guère trouver une période plus intéressante pour son étude sociale. Tout s'y prêtait ; d'une part la place de plus en plus grande prise par les phénomènes économiques dans la vie du pays d'autre part une société dynamique en pleine évolution à l'intérieur de laquelle se passaient des phénomènes de mutations et de variations sociales importantes pour le sociologue. Que d'éléments d'intérêt !

Des anachronismes risquaient certes d'en résulter. Moins graves que l'on a pensé n'entachant pas forcément l'oeuvre de vices redhibitoires : ce n'étaient pas les quelques années écoulées entre 1866 et 1888 qui avaient pu modifier bien profondément les moeurs des différentes classes sociales. Les problèmes sociaux étaient tous posés sous le Second Empire ; mais ils étaient loin d'être résolus à la chute de l'Empire et ne le furent en partie que bien après les débuts de la Troisième République.

LES FEMMES DANS LES ROMANS NATURALISTES

Pénétrés de l'idée que "la vérité de la vie était la vie bestiale" (1) les romanciers naturalistes n'hésitèrent pas à la peindre sous des couleurs fort sombres. Leurs romans en général, et en particulier les romans sur le peuple n'incitent pas à la confiance dans la nature humaine !...

(1) J. de GONCOURT - Journal tome IV - p. 222

Ils avaient trouvé dans le peuple un thème nouveau, favorable à leur doctrine puisque "c'est parmi le peuple que le vrai et la nature se rencontrent sans altération" (1) Tous les romans de GONCOURT et d'Emile ZOLA n'étaient pas des oeuvres ayant pour thème le peuple, mais les romans les mieux documentés et les plus convaincants étaient leurs romans sur le peuple, dégrossi par les villes ou rustique, artisan ou ouvrier de la grande industrie. Et dans chacun de ces romans les héroïnes bien plus que les héros "rendaient" le mouvement de l'oeuvre. Comment ne pas ajouter sous chaque titre un nom de femme ? Sans parler bien sûr de GERMINIE LACERTEUX, L'ASSOMMOIR premier roman sur les ouvriers parisiens, tels qu'ils étaient, pouvait aussi bien être intitulé l'Histoire de GERVAISE la blanchisseuse et comme dans les romans suivants d'Emile ZOLA, il semblait qu'il y eut un couple symbolique, de forces opposées, GERVAISE et L'ASSOMMOIR. Dans LE BONHEUR DES DAMES sans conteste l'héroïne bien plus que le beau MOURET, un peu ridicule aujourd'hui, est DENISE BAUDU liée, comme GERVAISE, au Grand Magasin. De la même façon CATHERINE dans GERMINAL s'associait à la mine et dans LA TERRE le même curieux lien symbolique existait entre FRANCOISE MOUCHE et LA TERRE. Or, autant l'élément naturel, terre ou mine était représenté par une force brutale et puissante, autant les femmes et les filles opposées à cet élément présentaient au contraire un caractère de douceur et de résignation honnête et suivaient la voie de leur destin. De la lutte entre les forces les femmes sortirent vaincues en

(1) J. DANZELGER - La description du milieu dans le roman français de Balzac à Zola p. 220 - citation de C. BERRIAT et A. HEIMANN : "Petit traité de littérature naturaliste d'après les maîtres"

général, GERVAISE finalement dévorée par l'ASSOMMOIR, CATHERINE morte au fond de la mine et FRANCOISE assassinée d'un coup de faux sur sa terre...

L'oeuvre d'Emile ZOLA était remplie ainsi de "prolétaires ployant sous le joug" (1). De la même façon que le peuple était vu sous un angle neuf, totalement différent de celui qu'éclairait la vision de Victor HUGO, la manière de considérer la femme avait changé. HUGO ne pardonnait pas à ZOLA ses audaces et le taxait de véritable impudicité lui qui n'avait guère parlé de la femme, selon les normes romantiques, qu'en l'appelant ange ou démon. Depuis GERMINIE LACERTEUX elle n'était plus la compagne mystérieuse chère à BALZAC "l'étrange compagne toujours à la veille de devenir ou l'incomparable amie ou l'ennemie invincible". Les héroïnes préférées d'Emile ZOLA étaient des femmes du peuple trop occupées par le problème de la subsistance immédiate pour s'élever au-dessus du monde matériel et dont les désirs et les rêves comme ceux de GERVAISE, avec des nuances pour chaque type de femme, se concrétisaient en un toit sur la tête du pain et un homme pas trop brutal. Emile ZOLA en peignant les femmes comme les hommes, et bien qu'il se défendit d'être un pessimiste, fit beaucoup pour le relèvement de la condition féminine : "Je ne connais pas d'étude plus attachante que l'étude de la femme dans les annales de l'humanité" (2) écrivait-il, dans Mes haines, en constatant combien l'homme se montrait encore peu civilisé en maintenant la femme dans un état de sujétion

(1) A. KRAKOWSKI - La femme dans l'oeuvre d'E. ZOLA p. 69
(1) E. ZOLA : Mes Haines p. 109

accablant : "L'homme et la femme créés de la même argile ont certainement une mission égale et commune dans l'oeuvre" (1). En s'attachant à l'étude "clinique" et sociale de la femme du peuple, Emile ZOLA avait vite compris que le problème féminin n'était pas un problème à part mais relevait de la sociologie générale et ne pouvait être dissocié de la question sociale qui se posait alors.

Dans l'oeuvre d'Emile ZOLA abondent les types de femmes du peuple très divers. Avec L'ASSOMMOIR il nous initiait non seulement à la vie de Gervaise la blanchisseuse mais aussi nous donnait un tableau très détaillé de la vie de tout un quartier populaire. GERVAISE, type particulier d'ouvrière parisienne, devenait pratiquement petite bourgeoise par son installation dans sa boutique, achetée à force de travail et d'économie, ruinée enfin par un mari ivrogne et un amant cauteleux qui l'entraînèrent dans le ruisseau jusqu'à la prostitution par misère. Le ménage ouvrier ne résistait pas à l'ivrognerie conjuguée du mari et de la femme. Le milieu social était nettement en cause, l'alcoolisme de Coupeau entraînant celui de GERVAISE ; à l'origine pourtant bien qu'amorale GERVAISE était présentée d'une façon très sympathique par Emile ZOLA qui dans l'analyse de son caractère l'avait montrée dure à la tâche, pondérée : son idéal après tout il aurait été possible qu'elle le réalisât : "Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre

. . .

(1) E. ZOLA : Mes Haines p. 111

pour dormir... je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets si c'était possible... Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage" (1). Par la suite, chaque étape de la déchéance de GERVAISE nous montrait l'anéantissement progressif de tous ces espoirs, jusqu'au dernier. En fait l'idéal de GERVAISE MACQUART représentait bien les aspirations de la majorité des temps, siècle où par où les théories de Malthus et les lois énoncées par Ricardo sur le salaire ne donnaient pas grand espoir aux ouvriers d'atteindre à un certain niveau de vie (2). Le but d'Emile ZOLA était d'expliquer par le milieu populaire même, les moeurs du peuple : "Comme quoi à Paris la soulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères viennent des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc..." (3). On a voulu rapprocher GERVAISE de MADAME BOVARY mais le dessein des écrivains était très différent, la méthode n'était pas la même non plus ; le thème central, la déchéance d'une femme, n'avait rien d'original bien sûr et presque tous les romans populaires naturalistes traitèrent le même sujet, mais les ressemblances s'arrêtaient là. Fondamentalement différentes

. . .

(1) E. ZOLA - L'Assommoir - p. 410-411

(2) La loi d'airain de Ricardo s'énonce ainsi : Toute hausse de salaire ne peut être que nominale et se trouve absorbée par la hausse du coût de la vie. Le salaire correspond à la valeur minimum de subsistances nécessaires à maintenir en vie le travailleur et sa famille.

(3) P. MARTINO - Le naturalisme français - citation d'Henri Massis - p. 60

étaient aussi GERVAISE et l'héroïne des MISERABLES, FANTINE. FANTINE pourtant était ouvrière comme GERVAISE, finissait comme elle par la prostitution. Mais le point de départ de cette déchéance n'est pas le même : pour FANTINE c'est la naissance d'un enfant, considéré comme une tare indélébile, pour GERVAISE c'est l'entraînement à l'ivrognerie, les deux enfants de LANTIER étaient acceptés sans considérations morales comme chose toute naturelle. C'est cette absence de moralité chez l'une, cette conscience de la faute chez l'autre qui font une grande partie de la différence entre les deux femmes. Il est certain que la mort de FANTINE sanctifiée par son amour maternel n'est pas du tout "naturaliste" alors que celle de GERVAISE dans son trou est infiniment plus convaincante et plus logique préparée par l'analyse et la description de tout le quartier dans lequel elle vit. GERVAISE n'est pas la seule femme du peuple à apparaître dans l'Assommoir. Dans le peuple qui gravitait autour d'elle, les travailleuses étaient nombreuses : la couturière VIRGINIE, sa soeur ADELE brunisseuse, la fleuriste Mme LERAT et combien d'autres... Tout un monde coloré et misérable sur lequel Emile ZOLA ne porta pas de jugement, n'essayant pas de moraliser se bornant à décrire des faits dont le lecteur devait lui-même tirer la signification.

Cela aussi était nouveau cette façon détachée d'observer le peuple, façon dont on ne retrouve plus trace dans les romans postérieurs à L'ASSOMMOIR car le romancier s'engageait de plus en plus, perdait son sang-froid.

. . .

Comme GERVAISE dans l'Assommoir, DENISE BAUDU au début du "BONHEUR DES DAMES" arriva à Paris venant de la province. Vendeuse dans un grand magasin elle fit preuve d'un exemplaire courage dans une vie fort malheureuse ; comme GERVAISE encore elle avait deux petits enfants à sa charge. Mais, différence fondamentale, en elle pas de mollesse : elle était profondément morale ; "par santé" écrivait ZOLA. Le milieu dans lequel elle vivait n'était pas plus exemplaire que le milieu de l'Assommoir mais le roman devait "bien" se terminer. Mais l'essentiel du roman n'est pas dans l'intrigue un peu sommaire. L'important c'est le tableau de la vie des petites vendeuses, cas social décrit par ZOLA le premier, type qui se situait à la limite de la petite bourgeoisie et de la femme du peuple. C'était une classe nouvelle mal définie : "le pis était leur situation neutre, mal déterminée, entre la boutiquière et la dame" (1). Les grands magasins, phénomène nouveau sous le Second Empire, avaient conquis la Capitale et s'étaient multipliés pendant la Troisième République. Ils attiraient tout un monde d'employés et de vendeuses luttant les uns contre les autres pour se faire une place au soleil, avec une mentalité particulière, une envie féroce d'arriver à tout prix. C'est le roman d'Emile ZOLA où cette lutte pour l'existence entre gens du même monde se manifeste le mieux :

"A partir de ce moment ces demoiselles s'entendirent de manière à ne jamais lui laisser une cliente sérieuse. Marguerite et Clara la poursuivaient

. . .

(1) E. ZOLA - AU BONHEUR DES DAMES p. 686

d'une haine instinctive, serraient les rangs pour ne pas être mangées par cette nouvelle venue, qu'elles redoutaient... (1)

Emile ZOLA nous promène dans les Galeries du Grand Magasin à la suite des vendeuses, le décrivant comme un monstre tentaculaire, absorbant peu à peu le quartier entier.

Avec POT-BOUILLE Emile ZOLA pénètre dans une maison bourgeoise, dans un quartier de commerçants cossus du centre. Dans la maison même, l'immeuble de M. VABRE, symbole de la respectabilité, le luxe apparent des appartements, le raffinement hypocrite des locataires trouvaient leur contrepartie dans la misère des mansardes réservées aux domestiques, dans la grossièreté des propos tenus par les servantes sur leurs maîtresses. Les servantes tenaient beaucoup de place dans le roman, séduites, contaminées même, ou maltraitées par leurs patrons dont la moralité pontifiante en famille se relâchait prodigieusement hors du cercle familial. Comment ne pas rapprocher Julie et ses frasques au dehors, de GERMINIE LACERTEUX et de sa double vie ? C'était une classe nombreuse à Paris que celle des domestiques et encore une profession féminine importante.

Une branche tout à fait spéciale de l'activité féminine apparut avec GERMINAL. Jusqu'alors l'ouvrière de la grande usine n'avait pas été étudiée particulièrement. Très différente psychologiquement de l'artisane ou

. . .

(1) E. ZOLA - Au bonheur des dames p. 505

de la servante, l'ouvrière des mines campée par CATHERINE, LA MOUQUETTE, herscheuses, était aussi amoral que les précédentes mais la passivité et la résignation faisaient bien plus que pour les autres le fond de son caractère. Proche de la paysanne par beaucoup de côtés, La MAHEUDE par exemple avait comme elle des soulèvements très violents, des réactions brutales et une volonté obstinée. Ce qui explique l'importance prise par les femmes dans le déroulement violent de la grève des mineurs de GERMINAL. CATHERINE et La MAHEUDE étaient des "types", entourées par le décor fantastique de la mine au fond, et par celui, banal, du coron avec ses petites maisons ouvrières et les commérages des femmes.

Ainsi, Emile ZOLA l'un des premiers se pencha sur le prolétaire, produit de la grande industrie et du grand commerce nouvellement établi. Elle prenait part aux grèves, souffrait du chômage et dans GERMINAL, qui peut-être considéré comme l'aboutissement de la transformation économique du Second Empire et son action sur la femme, sur l'ouvrière, se dessinait déjà la militante ouvrière, type qui devait s'épanouir plus tard pendant la Commune.

Les paysannes après au gain de LA TERRE faisaient partie d'un type plus classique. Le cas de la servante-maîtresse en particulier avait déjà été étudié par BALZAC dans LA RABOUILLEUSE et dans LES PAYSANS. L'ascension dans l'échelle sociale d'une simple fille des champs avait été décrite par BALZAC. FLORE BRAZIER,

* * *

La Rabouilleuse, était protégée et élevée par un médecin d'Issoudun, célibataire qu'elle espérait épouser ; tout comme Jacqueline COGNET, ramassée par HOURDEQUIN le fermier riche qu'elle subjuguait par les mêmes moyens qu'employait FLORE BRAZIER pour le médecin, espérait aussi prendre la place de l'épouse disparue. Ce nom de la COGNETTE se retrouvait aussi chez BALZAC. Mais si la Rabouilleuse avait été sage avant de devenir la maîtresse de Jean-Jacques ROUGET, La COGNETTE, elle, plus conformément aux moeurs paysannes n'avait rien d'innocent. C'était un type outré par rapport à celui de BALZAC mais conforme à ce que l'on pouvait observer sous le Second Empire où la "démoralisation" des centres urbains n'était pas pire que celle des campagnes. De toute façon la Rabouilleuse avait été éduquée par son maître moins proche de la terre que JACQUELINE sans aucune sorte d'éducation, plus bestiale. "De la cour elle était sautée à la cuisine, servante en titre ; puis elle engagea une gamine pour l'aider, puis tout à fait dame, elle eut une bonne qui la servit" (1).

L'EVOLUTION POLITIQUE D'EMILE ZOLA

L'attitude politique si différente entre l'ASSOMMOIR et GERMINAL, le chemin parcouru, l'engagement de l'auteur l'expliquait en partie. Actuellement considéré comme trop bourgeois par les marxistes, Emile ZOLA au moment où parut GERMINAL, fit figure de socialiste avancé. Sous le Second Empire il n'avait pas plus que les frères ~~de~~ GONCOURT, caché sa méfiance envers

. . .

(1) E. ZOLA - La Terre p. 442

le régime, vite transformée en hostilité comme le montraient ses articles de journaux.

La loi du 11 mai 1868 sur la presse, tout en maintenant le cautionnement et le droit du timbre, supprimait l'autorisation préalable et le système des avertissements, et beaucoup de journaux d'opposition parurent à ce moment-là. Emile ZOLA publiait dans La Tribune (1) plus d'une vingtaine d'articles politiques, en particulier il s'en prenait aux travaux d'Haussmann :

"M. HAUSSMANN qui est plein de sollicitude pour les riches, a fait du Bois de Boulogne et de Vincennes des promenades princières où les heureux de ce monde peuvent aller bercer leur rêverie, au trot régulier de leurs chevaux de luxe... Les ouvriers étouffent dans les quartiers étroits et fangeux où ils sont obligés de s'entasser. Ils habitent les ruelles noires... Chaque nouveau boulevard qu'on perce les jette en plus grand nombre dans les vieilles maisons des faubourgs" (2).

Le 6 décembre 1869 il établissait un parallèle entre les mœurs de la Régence et le Second Empire :

"Ce serait à désespérer de la génération qui vient si la grande voix du peuple ne montait grave et sévère, prononçant des paroles de justice et de vérité"(3)

. . .

(1) La Tribune fondée en 1868 était un journal d'opposition fondé par la fusion du Globe et de l'Intérêt Public avait à sa tête E. Pelletan, le député Glais-Bizoin et Th. Duret.

(2) H. MITTERAND - Zola Journaliste p. 93, article dans La Tribune du 18 octobre 1869

(3) H. MITTERAND - Zola Journaliste p. 95, article dans la Tribune du 6 décembre 1869

Plus tard, il entra dans l'équipe du RAPPEL (1) et de LA CLOCHE (2) plus intransigeants que LA TRIBUNE et patronnés par Victor HUGO. Jusque là républicain modéré, Emile ZOLA à partir de la fin de l'année 1869 évolua vers les opinions d'extrême-gauche et le socialisme. Mais toujours son caractère combatif le mit à l'avant-garde des républicains ; républicain convaincu il n'était rien moins que démocrate : "Je ne vois qu'un salut : supprimer les médiocres afin de supprimer leur tapage"(3) écrivait-il dans le FIGARO en 1880.

Cette violence dans l'opinion lui valut d'être appelé "Communard de la plume", rouge en littérature. Or en écrivain épris de la vérité Emile ZOLA ne fit pas trop sentir le poids de ses opinions personnelles dans ses romans, si sa façon d'envisager le problème ouvrier se transforma c'est que le problème ouvrier sous la Troisième République avait évolué, en même temps que se définissait sous la pression des forces économiques une véritable doctrine à l'usage du parti ouvrier.

Problème de l'ouvrier

La condition de la femme cependant n'avait pas suivi cette évolution, elle restait dure pour les ouvrières que les ouvriers essayaient d'écarter des nouvelles professions, craignant le chômage à la suite de l'embauchage de tout une main-d'oeuvre féminine. Quelle fut cette condition en général, d'abord sous le Second Empire, puis sous la Troisième République, liée aux faits

...

- (1) Le Rappel fut fondé le 4 mai 1869. La liste de ses rédacteurs fondateurs ne comptait que des ennemis déclarés de l'Empire
- (2) La Cloche fondée à la fin de 1868 par Louis ULBACH ennemi absolu du régime.
- (3) E.Zola - Le Figaro du 20 septembre 1880

économiques, à l'organisation sociale ? Peut-on véritablement parler d'une évolution au cours de cette période ? C'est ce que les pages suivantes montreront.

• • •

DEUXIEME CHAPITRE

L'économie française sous le Second Empire

- a) Contexte économique, les débuts de la Grande industrie
- b) naissance d'un prolétariat féminin
- c) l'essor urbain - Paris

Phénomène lié à l'extension du machinisme, l'utilisation d'une main-d'oeuvre féminine dans l'industrie se développa au moment où naquit la société industrielle. Sans doute le travail des femmes n'était pas absolument nouveau au dix-neuvième siècle. Dès le Moyen-Age d'après le "Livre des Métiers" d'Etienne BOILEAU, on dénombrait cinq métiers jurés exercés au treizième siècle uniquement par des femmes et un grand nombre de corporations mixtes. Déjà les ouvrières moins favorisées que les hommes ne touchaient qu'un salaire inférieur. A partir du quinzième siècle se développa en France l'industrie de la soie. Elle se fixa principalement à LYON où une grande quantité d'ouvrières venues de la campagne travaillèrent dans des conditions très malheureuses, puisqu'elles étaient astreintes à dix-huit heures de travail par jour pour un salaire plus que modique. Du dix-huitième siècle date l'essor de l'industrie à domicile dans les campagnes. Les femmes participèrent très largement au développement de la production familiale. Comme fileuses outisseuses de lin, de coton ou de laine, comme dentellières aussi, souvent, elles se trouvèrent initiées et préparées aux techniques de l'industrie textile. Et ceci explique pour une part sans doute la facilité avec laquelle elles accoururent au dix-neuvième siècle s'embaucher dans les grands ateliers.

LES DEBUTS DE LA GRANDE INDUSTRIE

En 1789 l'écart des salaires persistait. La fileuse dans le Centre gagnait 10 à 12 sous et le tisserand 30 sous. Le Premier Empire vit se perpétuer les traditions du travail à domicile pour les femmes. C'est dans la période suivante jusqu'au début du Second Empire

CF →
= 9
Sous les

...

qu'une première étape fut franchie et que fut amorcé le phénomène de mutation, substituant la grande industrie à l'artisanat et à l'industrie domestique. Pendant le règne de Louis-Philippe la situation des femmes employées en nombre de plus en plus grand dans les ateliers était devenue tragique. L'industrie à domicile n'avait pas encore disparue et était toujours vivace, mais déjà apparaissaient de grands établissements mécanisés. Si l'artisanat résistait encore face à la concurrence des grands ateliers, c'était grâce au bas prix de revient de sa production rendu possible parce que les artisans étaient en même temps de petits propriétaires que leur domaine bien qu'exigu pouvait nourrir. La grande industrie installait ses manufactures en particulier dans le Haut-Rhin où la filature de coton était, grâce à l'introduction de la "Mule Jenny" en France, déjà très mécanisée (1). Les femmes constituèrent la majorité des effectifs dans les premiers ateliers de l'industrie textile, surtout dans les filatures. Le Docteur Villermé dans son enquête sur les conditions de travail dans l'industrie textile, décrivait l'entrée des ouvrières dans les ateliers de Mulhouse : "Il y avait une multitude de femmes parmi les ouvriers, pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et qui faute de parapluie, portent renversé sur la tête lorsqu'il pleut leur tablier ou leur jupon de dessus pour se préserver la figure et le cou..." (2). Pour qui connaît le climat

2 bis o tablier

(1) Dès 1779 le principe de la Mule Jenny était trouvé en Angleterre pour les filatures. En 1825 naquit la machine "self acting" perfectionnement de la Mule Jenny.

alsacien on imagine aisément l'état de ces malheureuses en hiver dans le gel et la neige... Si les femmes et les enfants étaient ainsi préférés comme main-d'oeuvre aux ouvriers adultes par les grands industriels, cette prédilection était justifiée par le bas niveau de leur salaire, de moitié inférieur à celui des hommes, pour les femmes et encore moindre pour les enfants. Les manufactures réduisaient ainsi les frais de fabrication en amortissant le prix élevé de l'outillage. Le machinisme peuplait alors de femmes et d'enfants les premiers ateliers, contribuait à faire de la question du travail de la femme et de l'enfant une partie non négligeable de la question sociale. Car en même temps que la misère générale de la classe laborieuse toutes les enquêtes faisaient ressortir une dangereuse dislocation familiale. En effet dans les familles ouvrières les femmes et les enfants devaient travailler et le machinisme modifiait radicalement le travail des femmes. Il cessait de s'exercer dans le cadre de la vie familiale et l'ouvrière ne pouvait plus faire alterner comme jusqu'alors le travail industriel avec les travaux du ménage : "Avec les premiers développements du machinisme est née l'ouvrière qui chaque jour quitte son domicile pour accomplir en dehors du cadre de la famille un travail professionnel"(1).

L'extension du machinisme se marquait donc par la prolifération à côté d'un prolétariat masculin, d'un véritable prolétariat féminin, plus misérable que le premier, plus vulnérable aussi. Mais à partir de 1848,

. . .

(1) M. GUILBERT - Les fonctions des femmes dans l'industrie - p. 40

il y eut en France une prise de conscience plus nette de la misère de la condition féminine ouvrière sous l'influence des idées fouriéristes et Saint-Simoniennes.

LE MACHINISME ET LA NAISSANCE D'UN PROLETARIAT FEMININ

Au cours du Second Empire, cette main-d'oeuvre subit fortement le contrecoup des oscillations économiques. Les périodes de dépression et de crise industrielle provoquaient en effet comme nous le verrons plus loin à propos de Germinal, des contractions des salaires et du chômage parmi les ouvrières, mais en période de prospérité la hausse des salaires ne parvenait guère à rattraper la hausse des prix. En 1855 sévit la dernière crise de subsistances de type d'Ancien Régime, due à la cherté des grains, rarefiés par trois années successives de mauvaises récoltes. Elle fut à l'origine d'une vague de grèves qui parcourut tout le pays. A partir de 1855 et jusqu'en 1862 les crises qui se produisirent acquirent un caractère nouveau lié à la conjoncture économique et aux vicissitudes de la vie politique. Le 13 janvier 1860 avait été signé le traité de commerce Cobden-Chevalier avec l'Angleterre, triomphe des adeptes de Saint-Simon, dont l'Empereur était entouré. L'abolition des protections et des diminutions importantes de droit de douane instaurèrent un régime de libre échange relatif, le traité qui contenait la clause de la nation la plus favorisée fut suivi de nombreux autres traités. Mais ce traité, mal accueilli par les industriels qui craignaient la concurrence des industries étrangères, sembla dans ses conséquences, pour un premier temps, leur donner raison.

. . .

Il précipita la concentration industrielle en ruinant les entreprises faibles et mal outillées. Et ses effets néfastes furent aggravés par une terrible crise de l'industrie cotonnière amenée par la guerre de Secession Américaine qui débutait en 1861, à quoi s'ajoutèrent les mauvaises récoltes de 1867 et les répercussions sur l'économie du désarroi politique ; en particulier l'affaire du Mexique frappa les imaginations : le 22 janvier 1866 Napoléon III annonça sa résolution de rappeler les troupes envoyées au Mexique pour soutenir l'Archiduc Maximilien. "Le commerce et l'industrie sont en grande souffrance" (1) Ces crises toujours suivies d'une période de dépression, se traduisaient d'après les économistes modernes : "par une accumulation de stocks, une baisse des prix et des profits, des faillites et un ralentissement de la production générateur de chômage" (2) Or, l'industrie en crise, c'était aussi la sous-consommation des sources d'énergie, la mévente de la houille. Les compagnies houillères étaient donc en difficulté en 1867 et se voyaient forcées d'abaisser le prix de revient de l'extraction du charbon. Or dans une industrie où la main-d'oeuvre constituait la portion la plus considérable de la dépense, l'abaissement du prix de revient était obtenu par une réduction des salaires des ouvriers (3). Nous trouvons aussi la trace, exposait Simiaud dans sa thèse sur le salaire dans les charbonnages de France, aux périodes des prix bas, d'autres

. . .

-
- (1) A.N. Rapport des Chambres Consultatives des Arts et Manufactures - 23 juin 1869
 - (2) C.AMBROSI - Histoire et géographie économiques des grandes puissances de l'époque contemporaine p. 240
 - (3) Rapport Clémenceau - J.O. Documents Parlementaires Chambre des députés - 1885

mesures secondaires toutes ayant pour conséquences une réduction du prix de la main-d'oeuvre.

Tout concourait à créer en France un climat de méfiance et de tensions sociales. Les prix montaient toujours et un fossé s'élargissait entre les riches industriels bourgeois et les ouvriers et paysans qui souffraient devant des existences trop fastueuses et dont la condition prenait un caractère quasi héréditaire dans la mesure où à la fin de l'Empire le monde des grands industriels propriétaires d'usines tendait à devenir une classe fermée. "La concentration industrielle se produisit avec une rapidité inouïe. Tout contribuait à la hâter et à la rendre plus complète. La multiplicité des découvertes dans tous les domaines, l'extension subite du marché par les chemins de fer, enfin le nouveau régime commercial inauguré en 1860" (1).

Cependant après les ultimes bouleversements de 1870, la France apparaissait finalement comme une grande puissance industrielle. De 1852 à 1870 le nombre des établissements possédant des machines à vapeur passait de 6080 à 27083 (2) témoignage de l'essor industriel de la France pendant le Second Empire. L'apparition de ces grands établissements industriels utilisant des procédés mécaniques avait modifié les conditions de travail existant jusque-là et faisait apparaître une classe nouvelle, celle des travailleurs industriels,

(1) A. THOMAS - Histoire du Second Empire p. 170

(2) SIMIAND - Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie

ouvriers et ouvrières : "L'état a devant lui de véritables régiments composés d'ouvriers ayant tous un intérêt identique, et qui n'ont besoin, ni de se chercher ni de chercher un lieu de ralliement, puisqu'ils passent dans le même atelier, 12 heures par jour". Les ouvriers étaient casernés (1). En effet d'après une enquête de 1839 sur l'industrie en France, la population industrielle passait de 1 300 000 ouvriers dont 508 000 femmes sous Louis-Philippe à 4 196 000 ouvriers dont 1 269 700 femmes en 1866, chiffres donnés par le recensement officiel de la même année. En un quart de siècle le nombre de femmes employées par l'industrie avait plus que doublé. Si à ce nombre on ajoutait les différentes professions autres qu'industrielles exercées par les femmes, agriculture comprise, on trouvait 4 643 000 femmes laborieuses pour la France entière sur un total de 38 millions d'habitants (2).

Communes

Les formes nouvelles de production avaient créé un puissant appel de main-d'oeuvre féminine dans une première période où les magnats de l'industrie étaient surtout préoccupés de se procurer une main-d'oeuvre abondante, donc facilement renouvelable et dont le manque de qualification importait peu. Les travaux de force c'est-à-dire les travaux des hommes étaient de plus en plus exécutés par les machines de plus en plus perfectionnées et l'évolution amorcée dans la première moitié du siècle se poursuivait activement sous le Second Empire.

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 97

(2) M. GUILBERT - Les fonctions des femmes dans l'industrie - p. 13

Les progrès économiques lisibles sur la balance du commerce extérieur, au niveau de la production et de la consommation, impliquaient un vaste mouvement d'affaires qui lui-même exigeait des capitaux très abondants. D'où l'énorme développement pris par les sociétés de crédit qui se multipliaient. Les industriels étaient en même temps des financiers. "Banques, sociétés de crédit, paquebots, chemins de fer, grandes usines, grande métallurgie, gaz, sociétés de quelque importance que ce soit, sont concentrés aux mains de cent quatre vingt trois individus. Ces cent quatre vingt trois personnages disposent de façon absolue des agglomérations de capitaux qu'ils dirigent..." (1).

1. in 1845

Cette concentration véritablement capitaliste fut la conséquence d'une concentration industrielle qui s'accrut pendant le Second Empire. Les familles des grands propriétaires industriels comme les frères Schneider au Creusot, ou les de Wendel pour les mines de Lorraine formèrent de véritables "trusts", pour employer un terme moderne, et ces familles détenaient également la puissance politique. Charles de Wendel siégea de 1845 à 1865 sans interruption dans les Assemblées législatives. Le même phénomène de concentration se produisit pour les mines de la Loire : "La concentration de l'industrie s'est accentuée de plus en plus, la concentration de la production s'accélère chaque jour ; on comptait autrefois 65 concessions des mines de houille dans la Loire, en 1845 il n'y a plus qu'une seule compa-

. . .

(1) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - p. 105 - citation de G. Duchêne.

gnie qui fut appelée Société Générale des Mines réunies (1) En octobre 1852 à la suite des protestations élevées contre ce quasi monopole cette compagnie fut dissoute et le 17 janvier 1854 remplacée par quatre sociétés. Le même phénomène se produisit également pour l'industrie textile qui mettait en mouvement des masses ouvrières considérables, plus d'un million de travailleurs en 1866. En 1852 à Mulhouse s'établissait la première filature de 25000 machines à filer self-acting. En Alsace dans les fabriques de tissage, 30 000 ouvriers étaient occupés par le coton. Un fait frappant et significatif est la diminution du nombre de patrons au cours du Second Empire, passant de 1 660 000 en 1866 à 725 000 en 1872 (2). L'une des caractéristiques du Second Empire fut la multiplication des sociétés anonymes ou en commandite qui mettaient sous le contrôle d'un gérant et d'une compagnie d'actionnaires des masses énormes d'ouvriers.

Les progrès de la production entraînèrent la transformation des méthodes de vente. L'artisan en effet fabriquait et vendait à la fois. Avec les moyens de production de plus en plus utilisés, cela était devenu impossible, il fallait créer des organismes chargés spécialement de la distribution aux consommateurs sur une grande échelle, de la production. De l'échoppe la France passa sous le Second Empire, aux grands magasins. Ils représentèrent pour la vente, ce que représentaient les compagnies pour la houille par exemple. Il s'agissait

. . .

(1) P. Leroy-Beaulieu - La question ouvrière p. 30

(2) G. DUVEAUX - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - P; 196

en effet d'une forme nouvelle de concentration et elle créait comme l'industrie un puissant appel de main-d'oeuvre. C'est en 1852 qu'Aristide Boucicaut fondait à Paris le premier des grands magasins "Le Bon Marché", d'autres allaient naître quelques années après comme Le Louvre et le Printemps, attirant sur cette forme nouvelle de distribution les feux de l'actualité.

Quelle devait être la place des femmes dans cette nouvelle économie ? Le recensement de 1866 comptait un peu plus de 4 millions 500 000 femmes travaillant en France, nous l'avons vu, 1 868 000 étaient occupées par l'agriculture ; l'industrie en employait 1 269 700, les services domestiques encore 1 050 735. Parmi les industries les plus accessibles aux femmes, l'industrie textile en utilisait 484 000, soit 45 % des effectifs, et au travail des étoffes on en trouvait 594 000, nombre largement majoritaire puisqu'elles formaient 78 % des travailleurs de ce secteur. En 1896 cependant la situation avait évolué largement, par leur nombre total et par la ventilation différente dans les branches de l'industrie : 6 411 000 femmes travaillaient, dont 1 888 950 travailleuses industrielles, 2 754 600 comme journalières agricoles. Et si le nombre des femmes avait presque doublé dans les professions agricoles, en revanche on en trouvait beaucoup moins proportionnellement dans l'industrie textile qui n'en comptait plus que 463 250. Car sous la Troisième République les salaires agricoles montèrent pour enrayer la fuite de la main-d'oeuvre vers les villes qui resta une caractéristique du Second Empire.

Sources ?

...

L'ESSOR URBAIN - PARIS

En effet la main-d'oeuvre qui venait s'engager dans les ateliers arrivait des campagnes. A Anzin ou au Creusot l'ouvrier venait tout droit de son champ à la mine ou à la forge, de là la définition du prolétaire donnée par Georges DUPEUX : "Le prolétaire ouvrier, c'est le journalier agricole passant à la grande industrie" (1). Les femmes abandonnèrent leurs travaux traditionnels à la campagne, pour s'employer dans les manufactures, et cela dès le début de l'industrialisation. Cet exode avait attiré l'attention des autorités départementales comme le prouve ce rapport d'une délibération du Conseil Général de l'Yonne en 1850 : "Les populations de ce département ont en partie émigré vers les grandes villes où elles peuvent contribuer à l'exubérance fâcheuse déjà signalée par M. le Ministre. Cet inconvénient se manifeste davantage par suite de l'établissement du chemin de fer qui en détruisant certaines industries dans le département, devient une cause nouvelle de l'abandon des campagnes et d'encombrement dans les centres industriels" (2). De 1851 à 1872 la population rurale passa de 26 648 000 habitants à 24 868 000 (3). Cet exode rural agissait naturellement sur l'essor urbain. "La conséquence de la révolution économique, c'est l'afflux dans les régions industrielles de la main-d'oeuvre campagnarde : c'est l'agglomération dans les grands centres de masses nouvelles. De 1851 à 1866 il y eut plus de 57 départements dont la population diminua, alors que leur nombre était de 22 de 1846 à 1851. De 1846 à 1861, les chefs-lieux d'arrondissement gagnent plus d'un million et demi d'habitants." (4). Dans le

(1) G. DUPEUX - La Société Française - p. (définition prolétaire)

(2) A.N. Paris F 12 447 64

(3) ARMENGAUD - Histoire générale de la population mondiale - p. 344

(4) A. THOMAS - Histoire du Second Empire - p. 170

Calvados la population des campagnes s'abaissait de 372 700 en 1856 à 292 700 en 1901, tandis que la population urbaine passait de 105 800 à 117 500. Il est vrai que le ralentissement de la natalité jouait son rôle dans ce dépeuplement rural.

Lille passa de 70 000 habitants en 1850 à 160 000 en 1870, la ville de Reims vit le nombre de ses habitants s'accroître de 47 000 à 71 000 dans le même laps de temps. En quinze ans la population de St-Etienne passa de 56 000 habitants à 96 000 (1). Paris comptait en 1851 : 1 287 000 habitants en incluant dans ce nombre les habitants des communes suburbaines, en 1872 on en dénombrait 1 850 000, parmi lesquels 550 000 ouvriers dont 104 500 ouvrières. "Le sort en était jeté, les faubourgs se peuplaient de ces pauvres petites maisons où s'abritaient encore isolément les familles ouvrières" (2). Ainsi le caractère populaire des faubourgs s'intensifiait tandis que la bourgeoisie s'écartait, s'isolait, se logeait dans des quartiers nouveaux et élégants. Contraste particulièrement reccusé dans les villes du Nord, à Lille, à Reims, comme en font foi, les descriptions de Jules Simon des quartiers sordides ouvriers de ces deux villes, contraste aussi bien entendu à Paris où la ville neuve d'Haussmann repousse les ouvriers à la périphérie de la ville dans les arrondissements nouvellement créés, les anciens villages annexés depuis 1860 : "Aujourd'hui il y a la ville du luxe et la ville du travail. On a fait de la capitale, deux villes, une riche, une pauvre, celle-ci

. . .

(1) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - p. 218

(2) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - p. 219

entourant l'autre" (1). Et la ville de Paris dut s'agrandir car des villes de province arrivaient de nouveaux venus en nombre ; à tel point qu'en 1866, seulement 33 % des habitants étaient originaires de Paris même (2). "Notre Paris, le Paris où nous sommes nés, le Paris des mœurs de 1830 à 1848 s'en va. Et il ne s'en va pas par le matériel seulement, il s'en va par le moral aussi. La vie sociale y fait une grande révolution qui commence. Je suis étranger à ce qui vient, à ce qui est, comme à ces boulevards nouveaux qui ne sentent plus le monde de Balzac, qui sentent Londres, quelque Babylone de l'avenir. Il est bête de venir ainsi dans un temps de construction" (3). Et Jules de GONCOURT encore plus tard revenait sur le peu d'affinités qu'il se sentait pour la ville nouvelle : "Et Paris qu'est-ce qu'ils en ont fait ? Des boulevards, de grandes artères, je me figure qu'il y a encore dix ans, il y avait des coins dans des rues ignorées où on pouvait vivre caché et heureux" (4).

. . .

-
- (1) P.Leroy-Beaulieu - La question ouvrière au 19e siècle
(2) L.CHEVALIER - La formation de la population parisienne au 19e siècle - p. 45 p. 34
(3) E.et J. de GONCOURT - Journal du 18 novembre 1860
tome IV p. 112
(4) E.et J. de GONCOURT - Journal 7 avril 1861 tome IV
p. 178

LES FEMMES DANS LA POPULATION ACTIVE

		1866	1896		1866	1896	
AGRICULTURE	E	7 198 000	8 429 300	METAUX	E	290 500	607 800
	F	1 868 200	2 754 600	ORDI-	F	14 300	31 800
	%F	25,95	32,67	NAIRES	%F	4,92	5,23
MINES ET CARRIERES	E	152 400	226 700	TRAVAIL	E	54 689	26 515
	F	13 600	4 750	DES ME-	F	10 989	8 198
	%F	8,92	2,09	TAUX FINS	%F	20,09	30,9
ALIMENTATION	E	308 450	444 560	TRAVAIL	E	110 453	145 740
	F	33 250	81 460	Des Pièr-	F	15 585	15 898
	%F	10,77	18,52	res et	%F	0,40	10,9
Industries CHIMIQUES	E	48 970	84 160	terre aFeu			
	F	6 470	9 160	CONS-	E	443 400	552 620
	%F	13,21	10,88	TRUC-	F	1 800	2 520
CAOUTCHOUC PAPIERS CARTONS	E	25 136	58 332	TION	%F	0,4	0,45
	F	10 265	24 287		E	33 700	71 650
	%F	40,83	41,63	PECHE	F	6 700	5 250
INDUSTRIE du LIVRE	E	37 717	82 540		%F	19,88	7,32
	F	7 133	15 750	ENSEMBLE	E	4 196 500	5 377 050
	%F	18,91	19,08	DES	F	1 269 700	1 888 950
INDUSTRIE TEXTILE	E	1 072 000	901 350	INDUS-	%F	30,25	35,12
	F	485 000	463 250	TRIES	E	237 600	421 600
	%F	45,14	51,39	TRANS-	F	7 800	24 300
TRA/VAIL DES ETOFFES	E	761 500	1 303 700	PORTS	%F	3,28	5,76
	F	594 000	1 135 600	COMMERCE	E	931 000	1 602 100
	%F	78	87,10	ET	F	238 000	571 000
CUIRS ET PEAUX	E	285 616	334 710	BANQUE	%F	25,56	95,64
	F	52 639	46 460	PROFES-	E		338 100
	%F	18,42	13,88	SIONS	F		138 500
INDUSTRIE DU BOIS	E	671 219	677 590	LIBERA-	%F		40,96
	F	27 926	37 270	LES	E	1 314 935	954 700
	%F	4,16	5,5	DOMES-	F	1 050 735	737 400
METALLURGIE	E	54 850	55 894	TIQUES	%F	79,90	77,23
	F	4 650	794	Services	E	288 000	501 000
	%	8,47	1,42	Publics	F	32 000	83 000
				et Admi-	%F	11,11	16,56
				nistrat.			

...

T O T A L		1866	1896	1901	1906
AGRICULTURE	E	15 143 000	19 011 000	19 715 000	20 721 000
COMPRISE	F	4 643 000	6 411 000	6 805 000	7 694 000
	% F	30,06	33,72	34,51	37,13
AGRICULTURE	E	7 945 000	10 581 700	11 536 400	11 943 548
NON	F	2 775 000	3 635 400	4 140 000	4 324 000
COMPRISE	% F	34,9	34,6	35,9	36,2

Source?

...

TROISIEME CHAPITRE

I - La législation ouvrière sous le Second Empire puis sous la Troisième République, jusqu'en 1880.

II - Les conditions du travail des femmes

a) le travail

b) les conditions d'existence

I - Rien sous le Second Empire ne permettait, sur le plan juridique tout au moins, de distinguer le travail de la femme de celui de l'homme. L'espoir né des actes de la Seconde République, puis des professions de foi du futur Empereur ne se réalisa pas.

En effet après février 1848, les socialistes alors qu'ils se préoccupaient du prolétariat, avaient examiné aussi le problème du travail de la femme et de l'organisation de ce travail. La Commission du Luxembourg créée dès le 28 février, mise sous la présidence de Louis Blanc, avait demandé et obtenu la création d'ateliers Nationaux pour les ouvriers en chômage et d'ateliers municipaux pour les ouvrières sans ressources auxquelles le gouvernement s'engageait à procurer du travail. Celles-ci furent groupées en ateliers de couture, divisées en brigades de dix femmes et en divisions de cent. Les femmes, chefs de brigade et de division, gagnaient respectivement 1,30 F et 3 F par jour, mais les simples ouvrières étaient payées à la pièce, en l'occurrence des chemises pour les gardes mobiles, à raison de soixante centimes la chemise. Comme seules les ouvrières très habiles pouvaient en confectionner plus d'une dans leur journée, c'était pour les autres un bien maigre revenu (1), salaire misérable que l'on ne pouvait considérer que comme un palliatif à une grande détresse.

En même temps cette commission élaborait une série de lois sociales, dont la plus importante fut la

. . .

(1) PUECH - Les femmes de 1848 p. 53

loi du 2 mars 1848, limitant pour les adultes la durée de travail à dix heures pour Paris, à onze heures dans la province.

Mais le 23 juin, tandis que commençait l'émeute dans Paris, le Gouvernement décréta la fermeture des ateliers nationaux et au nom de la liberté du travail ces tentatives ne furent pas réitérées.

Pourtant le 10 décembre 1848 l'élection de Louis-Bonaparte à la présidence de la République avait semblé autoriser pour l'avenir de grands espoirs. Le Prince-Président avait publié en 1844 une brochure sur "l'extinction du paupérisme", où il analysait les causes de la misère ouvrière et tentait d'y trouver des remèdes (1). Personnellement il était séduit par les théories Saint-Simoniennes qui postulaient l'égalité naturelle de la femme et de l'homme. Cependant sous sa présidence se poursuivit la politique de réaction et de méfiance envers le prolétariat, déjà amorcée par l'Assemblée Constituante. Les lois sociales du printemps 1848 furent abrogées ou dénaturées. La journée de travail fut ramenée à 12 heures dans les manufactures et les usines de province, à onze heures pour les ouvrières et les ouvrières parisiens, par la loi du 9 septembre 1848 ; le "Livret" réapparut le 15 mars 1851 et put de nouveau être exigé par les patrons au moment de l'embauche. C'était la loi du 22 mars 1841 qui continuait à régler le travail des

. . .

(1) Je lis aujourd'hui en passant faubourg Montmartre sur la devanture d'un Cordonnier : "L'extinction du paupérisme" Journal des GONCOURT - Tome V 17 octobre 1861 - p. 11

enfants des deux sexes. (1)

LA LEGISLATION OUVRIERE SOUS LE SECOND EMPIRE ET 3^e REPUBLIQUE

Après le Coup d'Etat du 2 décembre, la méfiance du gouvernement envers les classes populaires s'accrut dans un premier temps. La Loi du 22 juin 1854 réaffirmait l'obligation du Livret rendue absolument générale, nécessaire aux ouvriers des deux sexes. Cependant considéré plus comme un passeport qu'un permis de travail il devait être rendu à l'ouvrier à son départ qu'elles qu'aient pu être les relations de l'ouvrier et de son employeur, faisant ainsi disparaître l'un des moyens de pression employé par certains patrons sur leurs ouvriers. Le Livret fut d'ailleurs de moins en moins utilisé au cours de l'Empire et l'Empereur en envisageait la suppression pure et simple en 1868 mais il dut y renoncer devant l'opposition des Chambres et des Tribunaux de Commerce. La dualité des origines de l'Empire fit que tout en se réclamant de la Révolution prolétarienne de 1848, il trouva les plus ardents défenseurs dans la bourgeoisie d'affaires et les grands patrons de l'époque, de moins jusqu'aux traités de commerce de 1860. Donc rien ne fut fait pendant l'Empire pour organiser de façon particulière le travail des femmes. Alors qu'en Angleterre depuis 1840 des lois spéciales existaient. Les "Factory Acts" dès le 10 août 1842 interdisaient le travail des femmes au fond des mines ; en 1844 les femmes assimilées aux jeunes gens de onze à dix-huit ans ne travaillèrent plus que douze heures par jour et soixante-neuf heures

(1) Loi du 22 mars 1841 : Les enfants des deux sexes ne peuvent être admis dans les manufactures avant l'âge de 8 ans. De 8 à 12 ans, ils ne peuvent pas faire plus de 8 heures de travail effectif. Le travail de nuit : de 9 heures du soir à 5 heures du matin n'est permis qu'aux enfants de plus de 13 ans.

par semaine, chiffres qui paraissent épouvantables en 1970 ; le travail de nuit était prohibé ; en 1850 les derniers amendements stipulaient des journées de travail de dix heures et demi au plus et pas plus de sept heures le samedi. Par rapport à la législation française ces lois étaient "assez douces". Paul Leroy-Beaulieu qui s'étendit longuement sur les législations étrangères dans son ouvrage sur le travail des femmes garde un silence significatif sur les aménagements de la législation française (1).

Néanmoins, la bonté de l'Empereur qu'aucun historien ne met en doute et sa sensibilité à certaines formes de la misère sociale, le conduisirent à intervenir en faveur des ouvriers en agissant non sur le travail lui-même ou les salaires, mais indirectement, sur leurs conditions générales d'existence. Le décret du 27 novembre 1853 inaugurait un régime de liberté sur les subsistances à Paris ; les prix des viandes, légumes et fruits baissèrent. De plus en plus urgent le problème du logement ouvrier réclamait des mesures immédiates : l'Empereur consacra par le décret du 23 juin 1852 dix millions pris sur les biens de la famille d'Orléans, à l'amélioration des logements ouvriers et à la création de cités ouvrières dans les grandes villes manufacturières, à Paris en particulier. Dans le même ordre d'idée, la réforme du Mont-de-Piété de Paris, le 24 mars 1852, dut apporter une certaine satisfaction aux ouvriers de

. . .

(1) P. Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes au 19e siècle P. 246 et 399

la capitale qui presque tous en faisait usage aux moments de détresse.

Mais, en cas de contravention aux lois existantes, quels étaient les recours des ouvriers contre les patrons abusifs ?

La Seconde République n'avait pas admis le recours aux coalitions, se bornant à consacrer l'égalité devant les sanctions des coalitions ouvrières et patronales par la Loi du 27 novembre 1849. Au contraire la Constitution de 1848 proclamait la liberté d'association, et les associations professionnelles foisonnèrent après février 1848 (1). Les femmes mêmes eurent leurs propres associations. Mais à partir du 25 mars 1852 même les sociétés de Secours Mutuels furent supprimées en tant que groupements professionnels. Il fallut attendre la loi du 25 mai 1864 pour ébaucher une législation plus libérale : cette loi supprimait le délit de coalition qu'elle remplaçait par celui d'atteinte à la liberté du travail. En raison de son contenu susceptible de nombreuses interprétations, elle n'était applicable qu'avec une pratique de tolérance nécessairement arbitraire. C'était néanmoins la première étape vers une libération du régime. Elle ne reconnaissait pas le droit d'association aux ouvriers. Interdites, les Sociétés de Secours Mutuels reformées grâce à la tolérance officieuse du régime, s'étaient très vite organisées en Sociétés de résistance puis en véritables chambres syndicales à

. . .

(1) PUECH - Les femmes de 1848 - p. 71

partir de 1868 (1). Jusqu'en 1870 on dénombra en effet soixante-sept chambres syndicales par métier. Le 10 juin 1868 une loi autorisa les réunions publiques autres que politiques ou religieuses sous réserve d'une simple déclaration au Préfet ou au Préfet de Police. Ainsi à la fin de l'Empire le statut juridique des salariés s'était beaucoup amélioré et la classe ouvrière était à peu près organisée. Le régime de liberté du travail prévalait toujours bien que l'idée d'une législation protectrice destinée à réprimer les abus les plus criants avait gagné du terrain.

Les choses changèrent réellement après le Second Empire sous la pression de plus en plus grande des mouvements et des revendications ouvrières. Et c'est alors qu'une véritable législation du travail des femmes fut amorcée. Elle commença avec la loi de 1874 sur le travail des femmes au fond, en même temps elle reculait à 12 ans l'âge de l'admission des enfants dans les manufactures. Des débats sur un projet de loi concernant l'interdiction du travail de nuit pour les femmes et la limitation de la durée du travail pour les femmes et les enfants, passionnèrent l'opinion publique autour des années quatre-vingt : les libéraux, agissant au nom de la liberté du travail et les interventionnistes, étaient favorables à l'action de l'Etat dans le domaine du Travail.

CONDITIONS DU TRAVAIL DES FEMMES

II - Mais voyons plus précisément dans quelles conditions travaillèrent les femmes sous le Second Empire,

. . .

puis au début de la Troisième République.

LE TRAVAIL DANS LA GRANDE INDUSTRIE

Quel que soit le régime industriel envisagé, et en France grandes usines et petits ateliers familiaux ne cessèrent à cette époque de coexister, les conditions du travail des femmes étaient partout très dures et la nature même de ce travail les rendait encore plus inhumaines. Dans la grande industrie, il s'agissait surtout de travaux malsains sinon physiquement épuisants. Dans l'industrie textile par exemple, les ouvrières préparaient la laine, le coton ou le lin que tisseraient les machines, dans une atmosphère que la chaleur et l'humidité rendaient extrêmement débilitante. Selon un témoin précis (1) on trouvait alors dans les filatures de coton trois ateliers, l'atelier de l'épluchage et de louvetage, l'atelier des préparations et l'atelier de la filature proprement dite. Dans les deux premiers travaillaient presque exclusivement des femmes. Le nombre des ouvrières du textile d'après le recensement général de la population en 1866 était très élevé : près de cinq cent mille ouvrières vivaient de cette industrie (484 000) : "Le premier des ateliers est le moins sain et le moins propre. Les machines y sont peu compliquées et en petit nombre, mais la poussière et le duvet qui s'échappent du coton épaississent l'air, couvrent les vêtements, entrent dans les poumons et causent souvent des maladies sérieuses. Dans cet atelier où il ne s'agit que d'étendre le coton avec la main et de le présenter aux machines on emploie presque exclusivement des femmes". "Les simples visiteurs ne

. . .

(1) J.SIMON - L'ouvrière - p. 108-109

peuvent respirer dans ces tristes salles et les éplucheuses qui doivent y passer 12 heures par jour résistent avec peine à cette atmosphère chargée de poussière et de débris végétaux". Le tableau était encore plus sombre pour les filatures de lin : "Rien n'est plus douloureux à voir qu'un atelier de filature de lin mal entretenu. L'eau couvre le parquet pavé de briques, l'odeur du lin et une température qui dépasse quelquefois 25 degrés répandent dans tout l'atelier une puanteur intolérable. Les ouvrières obligées de quitter la plus grande partie de leurs vêtements sont là, dans cette atmosphère empestée, emprisonnées entre des machines, serrées les unes contre les autres, le corps en transpiration, les pieds nus, ayant de l'eau jusqu'à la cheville" (1). Le caractère pénible et subalterne des tâches qui étaient demandées aux femmes correspondait alors à ce que l'on croyait pouvoir en attendre en général et à la piètre opinion que l'on avait de leurs talents : elles étaient en fait placées au-dessous de la machine et en tout cas toujours inférieures à l'homme.

LE TRAVAIL DANS LA PETITE INDUSTRIE

Les conditions de travail dans la petite industrie n'étaient pas meilleures, au contraire ; le cas des dentellières et des brodeuses en est la preuve : "Le travail d'aiguille est un amusement pendant une heure. Prolongé pendant 13 ou 14 heures avec une activité fiévreuse, repris chaque matin avant le jour, continué sans repos, ni trêve, dans le chagrin, dans la maladie, dans l'épuisement, il menace la vue et la poitrine, et quel

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière - p. 113-114

sort fait-il à cette malheureuse femme éternellement clouée sur cette chaise et poussant cette éternelle aiguille pendant des années et des années" (1). Et sans doute la majorité des femmes travaillaient alors dans l'industrie textile ou vivaient de travaux d'aiguille ; mais même dans les autres secteurs de l'industrie la situation de l'ouvrière n'était pas enviable.

Car à l'effet de ce labeur lassant en général par sa monotonie et par sa nature même, s'ajoutait la longueur inhumaine, accablante de la journée de travail. La loi la limitait en principe à 12 heures, mais faute d'un service d'inspection organisé, cette loi même n'était pas respectée partout (2), de plus elle ne s'appliquait pas aux petits ateliers et les dérogations étaient facilement accordées. En règle générale, il y avait au moins 13 heures de présence et 12 heures de travail effectif dans les usines. En cette période des débuts de la grande industrie, les patrons étaient enclins au gaspillage de la main-d'oeuvre, poussés à en obtenir le plus possible au plus bas prix possible, sans tenir compte, sauf quelques exceptions, de ce qu'à l'intérêt sinon la simple humanité aurait du leur dicter, c'est-à-dire que l'excès de fatigue n'améliorait pas le rendement. Comme en Angleterre pendant les années trente du dix-neuvième siècle l'un des pires aspects du travail industriel fut les journées de travail excessivement longues et épuisantes, avec toutes les conséquences

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 249

(2) en juillet 1870 un projet de loi fut déposé par l'Empereur devant le Corps législatif concernant la création d'un corps d'Inspecteurs du travail hiérarchisés et localisés donc indépendant du patronat.

d'ordre physique et moral que cela entraînait. Pourtant il y avait eu progrès sur les effarantes journées de travail de règle sous Louis-Philippe. D'après les enquêtes du docteur Villermé, la journée de travail était de 16 heures à Bischviller en Alsace, de 15 heures dans les filatures de Mulhouse, de 15 heures aussi à Lille. D'après J. SIMON qui écrit en 1860, dans les filatures et tissages mécaniques la journée était effectivement de 12 heures de travail (1) "Et lorsqu'après une journée de 12 heures de travail effectif, c'est-à-dire en réalité après une journée de 13 heures et demi, les femmes quittent l'atelier pour rentrer chez elles, les haillons dont elles se couvrent les protègent à peine contre le froid et l'humidité". La situation était pire encore dans les petits ateliers, en particulier pour les ouvrières de la soie : "Les ovalistes ou moulinières qui travaillent constamment devant pendant 13 heures ne gagnent que 8 F par semaine" (2). Elles commençaient à cinq heures du matin et finissaient à dix ou onze heures du soir ! Le sort des brodeuses des Vosges est pitoyable aussi : "... Silencieusement courbées sur leur ouvrage jusqu'à 19 heures sur 24, mangeant assises à leur travail, leur pain sur les genoux, sans quitter l'aiguille de peur de perdre un quart d'heure" (3).

Les occupations traditionnelles de la femme n'étaient guère plus attrayantes. La dure vie des servantes

* * *

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 104

(2) J. SIMON - L'ouvrière p. 42

(3) P. LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes au 19e siècle
p. 220

de la campagne ou de la ville, l'existence en apparence plus élégante, en réalité aussi misérable que celle des ouvrières en usines, des demoiselles de magasins, touchaient également les enquêteurs. "S'imaginer qu'une demoiselle de boutique puisse mener une vie d'intérieur, c'est une étrange puériorité surtout en ce qui concerne les femmes employées dans les magasins, lesquelles doivent être pendant 14 ou 15 heures par jour, de sept heures du matin à neuf ou dix heures du soir, absentes de leur foyer" (1). Cependant à la fin de l'Empire une politique plus prévoyante fut suivie par quelques industriels mieux au fait des conséquences de ces interminables journées de travail, à la fois sur le rendement, la santé et la moralité de l'ouvrière. Des industriels protestants ou disciples de Saint-Simon adoucirent un peu pour les femmes mariées et les jeunes mères le régime de la manufacture. Il en fut ainsi au Cateau, dans la manufacture de MM. Seydoux et Sieber où les femmes mariées et nourrissant un enfant purent se présenter à l'atelier dix minutes après leurs compagnes (2). A Mazamet, un atelier spécial pour les jeunes mères fut créé où elles furent employées au triage des laines et où elles pouvaient travailler tout en allaitant leur enfant (3). "A Sedan les femmes mariées ne font que des journées de 10 heures. Elles sortent le matin une demi-heure et le soir une heure avant leurs maris" (4). Il

. . .

-
- (1) P. Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes au 19e siècle - p. 208
- (2) J. SIMON - L'ouvrière p. 141 note 1. Il ajoutait "C'est un bien grand bienfait pour un très petit sacrifice" "Un effet !
- (3) P. LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes au 19e siècle p. 440
- (4) J. SIMON - L'ouvrière - p. 178 note 1

est vrai que Jules SIMON cite la fabrique de draps de David Bacot comme modèle plus haut (1).

Une différence essentielle entre le travail des femmes et celui des hommes, et cela représente toute une mentalité bien caractéristique de l'époque et sans doute pas encore tout à fait abolie, était la différence des salaires. En moyenne le salaire des femmes était inférieur de la moitié ou du tiers à celui des hommes. Cette inégalité existait même dans le cas du travail payé à la pièce où les journées des hommes et des femmes auraient dû être équivalentes. En réalité l'égalité n'était qu'illusoire, dans la mesure où le travail faisait appel à une certaine force musculaire, l'homme restant toujours plus fort physiquement que la femme. C'est ce qui se produisait dans le travail de la soie par exemple où les tisseurs gagnaient 2,50 F en moyenne (2), les tisseuses, elles, n'avaient que des journées de 1,50 F à 1,75 F. Pourquoi une telle différence de salaire ? "La raison en est toute simple, il faut plus d'adresse et d'agilité que de force pour conduire un métier ordinaire ; mais il faut plus de force que n'en possède ordinairement une femme pour faire ~~m~~ouvoir les métiers qui tissent les pièces de grande largeur" (3). Dans d'autres branches de l'industrie textile pour une même journée de travail, la rétribution n'était pas la même : à Rouen la tisseuse de coton gagnait en moyenne 1,65 F, le tisseur 2,50 F. à 3,50 F. (4). Dans l'imprimerie

. . .

(1) J. SIMON - l'ouvrière - p. 121

(2) J. SIMON - L'ouvrière - p. 33

(3) J. SIMON - l'ouvrière - p. 33

(4) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le second Empire - p. 325

là où l'ouvrier imprimeur gagnait 4 à 5 F par jour, l'ouvrière n'en gagnait que 2,50 F au plus (1). Le salaire nominal moyen des hommes était de deux francs en 1852, il passa en 1870 à 2,50 F et 3 F, subissant une augmentation de 41 %, celui des femmes augmenta dans la même proportion, passa de 1,07 F en 1853 à 1,52 F en 1871. Une seule grande maison pendant le Second Empire donna exactement le même salaire aux ouvriers et aux ouvrières : la Maison Paturle-Seydoux au Cateau, dans le département du Nord (2).

LES CONDITIONS D'EXISTENCE DES OUVRIERES

Quelle existence permettait aux ouvrières un salaire moyen de 1,52 F par jour ? C'est ce que l'étude de l'un des budgets ouvriers présenté par Jules SIMON peut faire ressortir. Il y a lieu tout d'abord de dissocier le cas des ouvriers célibataires et celui des ouvrières mariées pour lesquelles il s'agissait plutôt d'un salaire d'appoint que du salaire unique indispensable à la vie. Décrivant la vie des tisseuses de soie à Lyon, Jules SIMON montre l'extrême modicité de ce salaire qui représentait 450 francs par an, en décomptant les jours de chômage et de maladie : les dépenses s'établissaient ainsi : 72 francs dans l'année pour le logement qui à ce prix ne pouvait être qu'un taudis, 150 francs pour le blanchissage, la chaussure, et le vêtement qui devait au moins être décent. Il restait 55 centimes par jour pour la nourriture, les dépenses imprévues et les frais professionnels. Il faut voir d'un

. . .

(1) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - p. 326

Année 9

(2) 3 francs par jour pour 12 heures de travail pour fileurs et fileuses de coton.

d'un peu plus près le prix des subsistances pour comprendre ce que signifiait cette somme. De 1852 à 1870 le prix du pain est en hausse, suivant les fluctuations du prix du blé, il était passé dans le département du Rhône de 38 centimes en 1853 à 45 centimes le kilogramme en 1870. La consommation quotidienne moyenne de l'ouvrière était d'environ 650 grammes de pain ; la tisseuse lyonnaise sur les 55 centimes attribués à sa nourriture en dépensait donc à peu près 29 centimes uniquement pour le pain (en 1870). Il fallait donc qu'elle complète son menu avec seulement 26 centimes ! A ce prix elle aurait à peine pu avoir quelques grammes de viande de boucherie, car cette denrée était inaccessible aux bourses très modestes : la viande avait augmenté comme le pain, passant de 52 centimes la livre de boeuf en 1854 à Lyon à 1 Franc à la fin de l'Empire. Il est donc certain que Jules SIMON n'exagérait pas lorsqu'il décrivait la sous-alimentation des ouvrières, condamnées pour toute nourriture au pain et au lait toute l'année : "C'est sur la nourriture que porteront ses premières économies. Elle devra se contenter de trois sous de pain avec 3 sous de lait. Il y a beaucoup de femmes à Paris qui ne dépensent jamais davantage et qui pour ainsi dire ne connaissent pas d'autres aliments" (1).

Le prix des loyers ouvriers alla également en augmentant tout au long du Second Empire, tandis que se différenciaient très nettement les quartiers sordides ouvriers et les quartiers bourgeois, neufs dessinés par Haussmann et de plus en plus luxueux. Il s'éleva dans

* * *

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 295

des proportions encore plus fortes que celui de la nourriture. Surtout à Paris et dans les grandes villes. Le loyer prenait 30 % du salaire du travailleur en 1870, d'après Denis POULOT dans son histoire du Sublime. Il ajoutait : "L'ouvrier qui fait trois cents jours à 4 F gagne 1200 Francs ; pour peu qu'il ait un ou deux enfants il ne sera guère à l'aise dans les logements à 300 ou 400 Francs... Le terme est l'épée de Damoclès du travailleur et le fil menace de se rompre tous les trois mois !... Le loyer pour les travailleuses est souvent la cause de désordres dans le ménage, surtout avec l'élévation exorbitante de ces derniers temps... Pour "avoir son terme" l'ouvrière se prostitue..." (1). En 1848 un ouvrier passementier payait à Paris, 120 à 150 francs de loyer. En 1867 il payait de 280 à 300 Francs et il s'agissait de petits logements composés de deux chambres dont une très petite et d'une minuscule cuisine dont le confort était aléatoire (2).

Comment l'ouvrière pouvait-elle donc se loger, en lui supposant 72 francs dans son budget pour son loyer? A Lille pour 78 francs par an les ouvrières avaient une chambre dans les maisons des "courettes". La description qu'en fait Jules SIMON est édifiante : "Toutes les maisons répandent une odeur infecte, à cause des lieux d'aisances placés au bas des escaliers et qui, pour la plupart, ne ferment pas... Les fenêtres sont en nombre insuffisants et ne donnent passage qu'à un air déjà vicié".

. . .

(1) D. POULOT - Le Sublime p. 47 et 48

(2) G. DUVEAU - La vie ouvrière p. 359

Chose impensable : dans beaucoup de maisons elles ne sont pas faites pour s'ouvrir ! L'état des murs, des châssis, des planchers, atteste l'incurie des propriétaires. "Les cheminées, quand il y en a, sont hors de service ; c'est toujours sur un poêle de fonte qu'on prépare les aliments de la famille.." (1). Et ce n'était pas là les logements les plus misérables puisque l'on peut citer le cas d'une ouvrière seule avec son enfant âgé de quelques semaines qui vivait pour 39 Francs dans une soupenette qui contenait un lit et une chaise, et dans laquelle on ne pouvait entrer qu'en rampant (2). Pour 72 francs à Paris l'ouvrière couchait dans une chambrée. "Il y a de ces garnis où les hommes et les femmes vivent ensemble dans la même chambrée" (3).

Ainsi avec son salaire une ouvrière moyenne parvenait à peine à subsister, il n'était pas question pour elle de luxe ou même de simple confort. Et l'augmentation du salaire pendant le Second Empire, sauf dans des cas exceptionnels comme celui des ouvrières d'élite, ne parvint pas à rattraper la hausse constante du coût de la vie.

Le cas des ouvrières mariées était un peu différent dans la mesure où leur salaire s'ajoutait au salaire plus élevé de leur mari et où un trop grand nombre d'enfants en bas âge ne venait pas grever lourdement le budget. Mais les familles ouvrières étaient généralement

. . .

(1) J. SIMON - l'ouvrière p. 159

(2) J. SIMON - l'ouvrière p. 164

(3) J. SIMON - l'ouvrière p. 294

nombreuses et le travail de la femme, même aidée par les aînés des enfants, n'apportait pas un appoint suffisant pour ne pas mourir de faim. La condition par exemple d'un ménage de tisseurs lyonnais avec trois enfants n'était pas enviable. Le salaire annuel pour le père et la mère s'élevait en moyenne à 1200 Francs et les dépenses annuelles comptées au plus juste étaient d'environ 1000 Francs (1).

. . .

(1) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - p. 369.

QUATRIEME CHAPITRE

I - La moralité des ouvrières sous le Second Empire
d'après des documents contemporains

- a) influences du travail lui-même
- b) influences du milieu
- c) conséquences sur la vie de la famille ouvrière

II - Le travail des femmes et le mouvement ouvrier

- a) évolution de la mentalité ouvrière au cours du Second Empire
- b) les grèves et les femmes
- c) syndicalisme et féminisme jusqu'en 1885

I - Que le bilan d'un travail à la fois trop prolongé et mal payé ait été lourd sur le plan physique, il n'y a là rien d'étonnant, mais ce travail avait aussi des répercussions sur le plan moral. Le travail dans des conditions malsaines, la promiscuité qui régnait dans la grande industrie conjuguèrent leurs effets. Après une journée passée au milieu des machines dans le "monde de fer" de la manufacture ; monde participant à la fois du couvent et de la caserne, où la plupart du temps des règlements sévères étaient imposés, et où les ouvrières étaient assujetties à des besognes monotones que les femmes supportent plus difficilement que les hommes, l'ouvrière célibataire, à sa sortie de l'usine, était fatalement entraînée à des liaisons dans lesquelles elle trouvait une chaleur humaine qui n'existait pas dans son travail, et y apportait une instabilité, une "fantaisie" accrue par les contraintes subies à l'atelier. Dans les ateliers mêmes l'influence de l'entourage était souvent néfaste. Des jeunes filles travaillaient côte à côte avec des femmes d'un certain âge, sans moralité ou d'une moralité douteuse ; dans certaines industries femmes et hommes travaillaient ensemble, filatures, mines ou tissages : "La pauvre fille qui n'a jamais entendu parler du devoir, qui est entourée de mauvais exemples, que ses compagnes d'atelier raillent impitoyablement jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un amour comme les autres, ne se défend pas, croit à peine mal faire" (1). Outre ces facteurs de démoralisation propres au travail en atelier, la misère jouait aussi son rôle. Les trop bas salaires entraînaient souvent la prostitution comme complément

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 146

de ressources pour l'ouvrière. Certaines villes manufacturières étaient tristement célèbres, comme Reims et Saint-Quentin où l'expression "faire le cinquième quart de la journée" avait une signification ^{non} équivoque : "On dit des jeunes filles un peu coquettes qui s'attifent le soir pour plaire aux bourgeois en sortant de l'atelier, qu'elles vont faire leur cinquième quart de journée. On les appelle les cinq-quarts". (1) Mais le dénuement excessif était le plus souvent à l'origine de cette dépravation, plus vraisemblablement qu'une coquetterie poussée. Les dentellières de Lorraine ne pouvaient pas subsister avec leur quarante centimes journaliers. Il fallait bien qu'elles trouvent ailleurs de quoi compléter une somme bien trop modique, dérisoire. Malheureusement le résultat de ces écarts de conduite, la naissance d'un ou de plusieurs enfants, ne faisait que rendre la situation de ces filles encore plus tragique. Bien entendu les grands ateliers n'étaient pas les seuls responsables de cette immoralité qui faisait scandale et dans la mesure où tout au long de l'Empire les conditions de travail s'améliorèrent et où se forma une population ouvrière plus stable, cette action démoralisatrice de la grande industrie s'atténua sensiblement. Ainsi, en comparant à la fin de l'Empire le nombre de naissances illégitimes dans certains départements industriels et dans les départements restés agricoles on s'aperçoit qu'il y a fort peu de différence. Par rapport à l'ensemble des naissances le nombre des enfants naturels s'élève en France pendant le Second Empire à 7 %. Il est de 18 % à

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 146

Mulhouse, de 24 % à Saint-Quentin, de 32 % à Troyes d'après l'enquête de 1872 (1). A Châlons-sur-Marne, petite ville sans grande industrie, sur les 352 enfants qui, pendant l'année 1865, voient le jour, 98 sont illégitimes (2).

Sur la cellule familiale elle-même les conséquences du travail de la mère étaient graves. Les mêmes facteurs de démoralisation que pour les ouvrières célibataires jouaient leur rôle mais il s'y ajoutait les effets d'une telle conduite sur leur mari et leurs enfants. La conservation d'un véritable foyer était en effet illusoire et les ouvriers eux-mêmes en étaient conscients. "Dès que la femme est entrée à l'atelier elle ne peut plus s'occuper de ses enfants ; elle les confie alors aux soins mercenaires d'une nourrice qu'elle ne connaît pas, ou bien peu. Cet abandon forcé de l'enfant entre des mains étrangères est bien souvent cause de sa mort" (3). Dans un ménage d'ouvriers où le père et la mère étaient absents 14 heures par jour, les enfants en bas âge devaient être mis en nourrice ; plus âgés, à partir de 3 ou 4 ans, ils erraient dans les rues quelle que soit la saison, livrés à eux-mêmes, troupe de jeunes sauvages déguenillés. La mortalité infantile dans la population ouvrière était énorme, tragique. Une mère quel que soit le nombre des enfants mis au monde n'en sauvait guère plus d'un ou deux, la moitié au moins des enfants de ces ouvrières misérables mourraient dans l'année de leur naissance. En 1859, les registres de l'Etat-Civil de

(1) G. DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire - p. 428-429

(2) Archives nationales - BB30, 384 Paris 30 janvier 1866

(3) H. FOUGERE - Les délégations ouvrières à l'exposition de 1867. p. 132 : rapport des délégués ébénistes et bourreliers.

Rouen -pour les quartiers ouvriers- donnaient sur 3000 enfants inscrits, 1100 morts dans l'année, chiffre effrayant auquel il faudrait ajouter les enfants morts en nourrice à la campagne soit plus du tiers ! (1). (Les apothicaires n'ont-ils pas maintes fois laissé entendre que les gardiennes d'enfants mêlaient de l'opium aux boissons qu'elles faisaient prendre aux nourrissons afin de rendre leur métier plus facile ?). Pour la ville de Roubaix en 1863 la mortalité des enfants d'ouvriers au-dessous d'un an est de 20 %, à Mulhouse elle atteint 33 %. Un rapport à l'Académie de Médecine de novembre 1866, cité par Jules SIMON, souligne que pour la ville de Lyon la mortalité des enfants de familles aisées étant de 10 %, celle des enfants d'ouvriers tisseurs est au minimum de 35 % et met en cause l'absence de la mère (2). Le département d'Eure-et-Loir qui pratiquait sur une vaste échelle l'industrie meurtrière des nourrices comptait dans la catégorie des enfants illégitimes 95 décès sur 100 enfants de un an à un jour (3). L'insalubrité générale des logements des ouvriers avait aussi son importance sur l'existence des enfants.

Les nourrissons qui restaient seuls toute la journée dans une pièce sombre et glacée n'opposaient aucune résistance aux maladies, ou en sortaient très affaiblis et diminués physiquement ; le travail dès l'âge de 8 ans dans les ateliers achevait ce que le manque de soins et la misère avaient si bien commencé. Jules SIMON assistant à la sortie des ateliers s'indi-

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 139

(2) J. SIMON - L'ouvrier de 8 ans p. 111 - discours de M. BOUDET à l'Académie de Médecine du 27/11/1866

(3) J. SIMON - l'ouvrier de 8 ans p. 112

gnait à l'aspect de la majorité des enfants : "L'abâtardissement de la race n'est pas moins douloureuse que l'excessive mortalité. Presque partout si on assiste à la sortie de la fabrique, on reste consterné du nombre d'enfants estropiés ou contrefaits" (1).

L'ivrognerie croissante des hommes; il y avait en 1860 sur l'ensemble du territoire 500 000 débits de boissons dont 2 380 dans le seul arrondissement de Valenciennes (2). Cette ivrognerie avait à sa source, d'après les moralistes bourgeois comme Jules SIMON et d'après les théoriciens socialistes, cette absence de véritable vie de famille : "Rien n'attend l'ouvrier dans sa demeure qu'une malpropreté repoussante, une nourriture insuffisante et malsaine, des enfants souffreteux qu'il ne connaît même pas, une femme dont le travail et la misère ont fait une esclave" (3). On comprend que devant cet intérieur, l'ouvrier se soit réfugié au cabaret, plus accueillant. L'importance de la femme pour la vie d'un ménage ouvrier était d'autant plus forte que celle-ci était généralement considérée comme l'intendante et gérait les fonds du ménage. Selon que la femme était économe ou prodigue, bonne ménagère ou insouciant, c'était pour les ouvriers une relative aisance ou l'endettement et la misère.

LE TRAVAIL DES FEMMES ET LE MOUVEMENT OUVRIER

II - L'exploitation des femmes et des enfants par des maîtres, des patrons ou des directeurs de compagnies anonymes, n'avait pas été sans susciter de violentes réac-

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 141

(2) A. Départementales de Lille M.141-52- Rapport du Sous-Préfet de Valenciennes du 30 mars 1857

(3) J. SIMON - L'ouvrière p. 178

tions dans le monde ouvrier lui-même qui ressentait plus profondément encore que la bourgeoisie libérale n'en avait conscience, la désagrégation de la famille due au travail de la mère en atelier, et aussi l'injustice sociale que constituait la différence des salaires masculins et féminins. L'organisation progressive de la classe ouvrière, la conscience d'une solidarité se faisant plus impérieuse, les réactions devinrent de plus en plus vives au cours du Second Empire.

Déjà en 1848 avait eu lieu une sorte de "répétition générale de ce qui allait se passer à la fin du Second Empire. D'un côté un affrontement entre les théoriciens communistes à la Cabet, qui désiraient l'émancipation totale de la femme en tant que travailleuse faisant partie de l'armée prolétarienne, et les socialistes dont Proudhon était le porte-parole, qui refusaient à la femme toute activité en dehors du ménage ou de la prostitution ! De l'autre côté une action menée par les femmes elles-mêmes pour l'émancipation dans le mariage et pour l'égalité totale des sexes dans la vie civique ; les femmes s'étaient montrées dans ce domaine bien plus révolutionnaires que les hommes ! Elles avaient présenté une femme aux élections législatives de 1849 avec comme thème de sa campagne électorale l'affranchissement du travailleur et de la femme et mettaient en cause la structure actuelle de la société fondée sur l'injustice à tous les niveaux (1). A ce sujet une vive polémique opposa le journal "Le Peuple" de Proudhon à l'organe fé-

. . .

(1) Il s'agissait de Jeanne DERGIN

ministre "l'Opinion des femmes" : Proudhon invoquant la "nature des choses" ne voyait dans la femme qu'une mère de famille et une ménagère, mettant sur le même plan la femme législateur et l'homme nourrice ! Cela lui paraissait donc une monstruosité (1). C'était les femmes aussi qui militaient le plus ardemment pour une Union Ouvrière Internationale. Flora TRISTAN voyait dans l'union ouvrière le moyen de libérer le prolétariat de tous les pays de la dictature de l'argent (2), et Jeanne DERAIN allait essayer de former une fédération des associations ouvrières, si nombreuses en 1848, jusqu'au moment où un procès retentissant l'empêcha de poursuivre son oeuvre.

De ce que les ouvriers avaient tenté de faire en 1848 il resta un début d'organisation syndicale, l'idée de la force d'un regroupement ouvrier pouvant peser de son poids dans la vie économique et politique du pays ; de la lutte proprement féministe il ne resta que peu de choses. Sous le Second Empire les femmes ne revendiquèrent plus des droits civiques, elles se bornèrent à réclamer le droit à l'existence, en l'occurrence le droit au travail. Un droit que les socialistes eux-mêmes semblaient alors leur refuser par suite des caractères nouveaux qu'avait pris le travail des femmes, car il retentissait d'une façon néfaste sur le travail des hommes. En effet, l'introduction massive des femmes dans l'industrie à la suite de l'extension du machinisme devait avoir des répercussions inquiétantes sur l'emploi des hommes. Les ouvriers avaient eu peur du chômage provoqué par l'emploi des machines dans l'industrie, ils

. . .

(1) PUECH - Les femmes de 1848 - p. 69

(2) PUECH - Les femmes de 1848 - p. 71

eurent aussi la crainte de voir les femmes les supplanter comme auxiliaires des machines.

L'intérêt que présentait une telle opération était double pour les patrons, les femmes étaient plus soumises que les hommes, surtout les nombreuses femmes abandonnées avec une famille à nourrir, et l'écart des salaires des ouvriers et ouvrières faisaient de la substitution des femmes aux hommes un bénéfice certain. Les réactions des ouvriers devant cette concurrence de la main-d'oeuvre féminine furent généralement hostiles. Cette hostilité s'accrut pendant le Second Empire au fur et à mesure que la classe ouvrière, devenue une réalité sociologique, revendiquait plus fortement une limitation de la journée de travail par la Loi et l'application de tarifs plus élevés. Elle mit en action des moyens de plus en plus puissants. Les ouvriers accusaient les femmes de provoquer le chômage masculin par leur introduction dans des branches nouvelles de l'industrie, sucres, faïences, métallurgie ; ils prétendaient qu'elles faisaient baisser le salaire des hommes en acceptant de "travailler au rabais", et qu'elles étaient un instrument de pression utile pour les patrons qui ne voulaient pas céder aux menaces de grève. En 1861 les ouvriers de l'imprimerie Paul Dupont se mirent en grève parce que leur patron avait introduit des femmes dans l'atelier : "Si nous luttons contre leur introduction parmi nous, disait le délégué ouvrier à l'Exposition de Londres en 1862, ce n'est pas un sexe que nous combattons, c'est un instrument d'abaissement du salaire, c'est un travailleur à prix réduit" (1). Mais déjà dans les réunions ouvrières

. . .

(1) LEVASSEUR - Histoire de la classe ouvrière p. 720 note 1

qui avaient précédé la fondation de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS à Londres, la question du travail des femmes avait été vivement débattu, des divergences d'opinions se faisant jour à ce sujet. En effet dans certains secteurs de l'industrie, l'influence des idées proudhoniennes l'emportaient qui ne laissaient à la femme aucune place dans la vie industrielle. Les ouvriers repoussaient le travail de la femme à la fois comme contraire à la nature, à la morale et à l'économie tout entière. Ce fut le cas chez les ouvriers du Livre, qui se signalèrent très longtemps par leur virulence. Par contre, les influences égalitaires marxistes prédominaient dans d'autres secteurs où la femme était considérée comme un travailleur à "part entière" et où les ouvriers réclamaient soit un salaire plus élevé pour les hommes, soit un salaire égal à travail égal pour les hommes et les femmes. Avec la fondation de la SECTION FRANCAISE DE L'INTERNATIONALE en 1865 (1), l'orientation politique de la classe ouvrière changeant peu à peu et les ouvriers se détachant des républicains socialistes se rapprochèrent de l'élément ouvrier révolutionnaire (2).

Pourtant encore en 1867, les rapports des délégués ouvriers à l'Exposition de Paris de 1867 mentionnaient souvent les problèmes nés du travail des femmes et exprimaient la crainte qu'il y eût là un moyen détourné d'arriver à réduire le salaire de l'homme au niveau de celui de la femme : "La femme est obligée d'aller

. . .

(1) Les statuts de l'Internationale furent déposés à Paris par l'ouvrier ciseleur Tolain le 8 janvier 1865, envoyés l'un au Préfet de Police, l'autre au Ministre de l'Intérieur

(2) TCHERNOFF- Le parti Rép... p. 367

*(mieux en d)
α β*

travailler à l'usine parce que le gain de son mari est insuffisant pour faire vivre sa famille, écrivaient les délégués mécaniciens, mais sa présence à l'atelier est une cause d'avilissement des salaires ; elle devient une concurrente qui fournit chaque jour une somme de travail presque égale à celle de l'homme mais reçoit un salaire bien inférieur" (1). Les réunions du Passage Raoul eurent lieu de septembre 1867 à août 1869. "Il y eut là comme un Parlement du travail ; on y discuta du travail des femmes". (2) L'année suivante la question était toujours à l'ordre du jour. Après la Loi de 1868 sur la liberté de réunion, les ouvriers se rassemblèrent et de nombreuses réunions eurent lieu. La première réunion autorisée eut lieu dans la salle de danse du Waux-Hall, rue de la Douane, le 18 juin 1868. Le thème choisi pour cette première assemblée était de nature assez contentieuse : le travail des femmes. Plus de trois mille personnes y assistaient malgré le beau temps (3). Sous la présidence de l'économiste Horn, les discussions se poursuivirent pendant de nombreuses séances, trop nombreuses si l'on en croit Georges de Molinari, rédacteur au JOURNAL DES DEBATS qui dans ses compte-rendus déplorait la longueur des discussions préliminaires : "Etait-il bien nécessaire de s'arrêter pendant d'interminables séances à cette question préliminaire : la femme doit-elle travailler ? En fait la femme travaille. N'aurait-il pas été préférable de s'occuper de rechercher les moyens d'améliorer la condition des ouvrières, de s'occuper de l'examen du "fait" du travail des femmes ?" Il jugeait aussi oisense

* * *

-
- (1) H? FOUGERE - Rapport des délégués mécaniciens p. 131
(2) A. THOMAS - Histoire du Second Empire p. 308
(3) A. THOMAS - Histoire du Second Empire p. 327. Les réunions eurent lieu ensuite à la salle du Vieux-Chêne, au Bd de la Chapelle "Paule Mirck y plaidait la cause des femmes" Tchernoff p. 498

la discussion sur les droits de la femme écrivant qu'il valait mieux pour elle être considérée comme une mineure si par là elle était protégée dans son travail par la Loi (1). Les discussions se terminèrent par une motion affirmant l'égalité sociale de la femme, à l'encontre de l'opinion de Proudhon (défendue par ses disciples, cette opinion était résumée dans la célèbre formule : ménagère ou prostituée).

La participation des femmes aux luttes ouvrières était saluée comme un progrès par les ouvriers. Paul Leroy-Beaulieu avait remarqué en le déplorant leurs activités politiques à la fin de l'Empire: "Le plus grand mal de notre époque c'est qu'elles commencent à se laisser gagner au socialisme ; on les trouve dans les grèves, dans les réunions publiques et dans les émeutes, au premier rang" (2). Les femmes avaient en effet participé de plus en plus aux grèves qui depuis la Loi de 1864 jusqu'à la fin de l'Empire prenaient des proportions de plus en plus inquiétantes pour le régime. Les objectifs que visaient les ouvriers s'élargissaient. Tout d'abord les grèves avaient été faites par les hommes pour des augmentations de salaire et une limitation de la journée de travail et les femmes considérées dans ces domaines comme des "briseurs de grève" ne pouvaient y participer. Or, signe des temps, en juillet 1868 éclatait à Lyon une grève des ouvrières ovalistes qui provoquait de la part des ouvriers rouennais et marseillais de l'INTERNATIONALE un vaste mouvement de solidarité pour leurs

. . .

(1) G. de MOLINARI - Le mouvement socialiste p. 36 à 38

(2) P. LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes... p. 333

soeurs lyonnaises : "Paris, hélas ! épuisé par des grèves nombreuses ne pouvait leur adresser des secours ou prêter des sommes d'argent. Mais le Conseil Général de Londres par l'organe d'Eugène Dupont, Secrétaire général pour la France, leur envoyait une adresse d'ardente sympathie" (1). Puis en 1869 il y eut parmi les grandes grèves de la Loire, une grève faite par les femmes : celle des ouvrières en soie de PELUSSIN qui en juillet protestèrent à leur tour contre leur journée de travail de 13 heures et réclamèrent une augmentation de salaire de 20 centimes par la bouche de leur porte-parole Marguerite FABRY qui s'adressa respectueusement au Préfet de la Loire (2). De plus les femmes prirent une part active aux grèves d'Aubin et de Saint-Etienne, en août de la même année, d'après les rapports des procureurs généraux (3). La grève d'Aubin se solda par un échec contrairement à celle de Saint-Etienne où les ouvriers restèrent organisés et où le comité de grève se transforma après la grève en "bureau syndical".

En 1870 des caractères nouveaux apparurent dans la lutte sociale et l'agitation alla en augmentant. Désormais les consignes de l'INTERNATIONALE allaient être essentielles et elles permettaient aux femmes d'entrer directement dans la lutte car le but principal des grèves n'était plus une augmentation de salaire ou une diminution de la journée de travail. C'était la gestion de la caisse de secours mutuels qui au Creusot était

. . .

(1) A. THOMAS - Histoire du Second Empire p. 350

(2) Arch. Départementales Loire 92 M 12

(3) F. L'HUILLIER - La lutte ouvrière sous le Second Empire p. 24 - En 1869 le ministre de l'Intérieur était FORCADE de la ROQUETTE, en 1870 CHEVANDIER de VALDROME.

revendiquée par les ouvriers. Les conditions de travail d'ailleurs étaient dures au Creusot où en 1870 on signalait encore des femmes déchargeant le charbon et des journées de 12 heures pour les mineurs et les métallurgistes (1). Dans la deuxième grève du Creusot qui eut lieu en mars, -la première avait éclaté en janvier- les femmes se tièrent aux côtés des hommes et manifestèrent avec eux.

Après l'Empire pourtant la question n'était toujours pas tranchée. Et elle restait au programme des divers congrès ouvriers tenus à partir de 1870. Au premier Congrès ouvrier tenu à Paris en octobre 1876 quatre femmes étaient déléguées. La question du travail des femmes était à l'ordre du jour et certains délégués se montrèrent résolument hostiles (2). "La résolution reconnaît que le travail des femmes est nécessaire mais souhaite néanmoins qu'elles puissent rester au foyer. Elle demande la création de chambres syndicales de femmes, la journée de 8 heures, l'interdiction du travail de nuit, l'égalité des salaires pour un même travail" (3). Au 2e congrès ouvrier de Lyon, du 28 janvier 1878, 8 femmes étaient déléguées et la question toujours à l'ordre du jour (4). Le plus important fut le 3e congrès qui se tint à Marseille en octobre 1879 où l'égalité des hommes et des femmes fut enfin proclamée. En outre la nécessité du concours des femmes pour aider le prolétariat dans sa

. . .

(1) F. L'HUILLIER - La lutte ouvrière sous le second Empire - p. 47

(2) Il s'agit de l'intervention du délégué sellier.

(3) M. GUILBERT - Femmes et syndicalisme féminin p. 155

(4) M. GUILBERT - Femmes et syndicalisme féminin p. 156

lutte contre les privilégiés était affirmée. Pourtant, certains secteurs de l'industrie se montrèrent plus réfractaires aux idées nouvelles. Ce fut en particulier le cas des ouvriers du Livre. En 1878 il y eut une grève des ouvriers typographes à Paris où la plupart des employeurs embauchèrent des compositrices payées à 0,40 F le mille, tandis que les hommes revendiquaient 0,65 F pour le même travail (1). Sept ans plus tard les ouvriers de l'industrie du Livre n'avaient pas désarmé. Au premier congrès des ouvriers typographes tenu à la Redoute en septembre 1885, la question du travail des femmes figurait bien à l'ordre du jour ; mais les délégués tombèrent d'accord pour condamner l'emploi des femmes dans l'imprimerie et pour repousser par 23 voix contre 3 l'entrée des femmes dans leurs syndicats (2). Au deuxième congrès à Paris, l'ouvrier délégué de Paris, Moret rappelle ses idées de Proudhon. "Il faut, estime-t-il, s'opposer par tous les moyens à l'entrée des femmes dans les ateliers", même à salaire égal (3).

Mais si leur présence dans les professions était toujours considérée comme une menace pour la sécurité de l'emploi et pour le niveau des salaires, les ouvriers se réjouissaient paradoxalement cependant de l'appui passionné qu'elles leur apportaient dans les grèves.

(1) M. GUILBERT - Les fonctions des femmes dans l'industrie - p. 48

(2) M. GUILBERT - Les femmes et le syndicalisme féminin

(3) M. GUILBERT - Les femmes et le syndicalisme féminin
p. 50

DEUXIEME PARTIE

GERMINAL ET LES FEMMES
DANS LES MINES

ETUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

CHAPITRE I

A - LA DOCUMENTATION D'EMILE ZOLA

1- La génèse de Germinal

2- La littérature et les femmes dans la mine
avant Germinal

3- Les documents techniques utilisés par E. ZOLA

4 -Les documents authentiques

B - LA DOCUMENTATION DE L'HISTORIEN MODERNE

LA GENESE DE GERMINAL

En janvier 1884 Emile ZOLA qui, d'après le plan général des ROUGON-MACQUART remis à l'éditeur Lacroix en 1869, devait aborder alors soit une étude du monde rural, soit un roman sur le monde du rail, confiait à Edmond de GONCOURT son intérêt pour le monde des mineurs et son désir de mettre en scène la vie des pays noirs dans un grand roman ouvrier : "Il serait plus porté, rapporte Edmond de Goncourt dans son Journal, à faire quelque chose de rapportant à une grève dans un pays de mines et qui débiterait par un bourgeois égorgé, à la première page, puis le jugement... des hommes condamnés à mort, d'autres à la prison... et parmi les débats du procès, l'introduction d'une sérieuse et approfondie étude de la question sociale" (1).

Avec quelques transformations dans ce schéma initial GERMINAL devança en effet les autres projets. Rédigé du 2 avril 1884 au 23 janvier 1885, le roman parut en feuilleton avant la fin de sa rédaction, jusqu'en février 1885 dans le "Gil-Blas". Puis le roman publié en mars 1885 par l'éditeur Charpentier connut un succès immédiat, et durable.

L'intérêt d'Emile ZOLA pour la vie de la mine, amplement justifié, à la fois par l'orientation politique de l'écrivain et par l'agitation permanente qui régnait dans le milieu minier depuis le Second Empire, avait en outre été vivement excité par sa rencontre en 1883 à

. . .

(1) E. de GONCOURT - Journal - mercredi 16 janvier 1884
Tome XIII - p. 80

12
musin

BENODET avec Alfred Giard, professeur à la faculté des Sciences de Lille, député de Valenciennes et donc très au courant des problèmes particuliers aux pays miniers du Nord (1). Mais beaucoup d'autres facteurs s'unirent pour faire de ce roman l'oeuvre que l'on attendait. Les secousses qui avaient agité le milieu particulier et encore mal connu des houillères, les grandes grèves de la fin de l'Empire et celles très récentes de la République, avaient contribué à attirer l'attention des économistes, aussi bien que des écrivains, sur les problèmes nés de l'exploitation de la houille. L'opinion publique s'était émue des conditions de vie des ouvriers mineurs en particulier, de celles du travail des femmes au fond des mines et des romanciers déjà s'étaient emparés du cadre nouveau, sombre et étrange, que fournissaient l'intérieur des mines aux intrigues romanesques.

LA LITTÉRATURE ET LES FEMMES DANS LA MINE AVANT GERMINAL

Trois romans, en effet, dont Emile Zola, on le voit dans ses notes, avait eu connaissance, avaient paru avant Germinal. Dans le premier, "Sans famille" d'Hector Malot, en 1878, la mine n'apparaissait qu'épisodiquement au moment où le jeune garçon, héros du roman, sans travail, s'engageait comme rouleur dans une mine de charbon du Nord, travail considéré comme facile où "il n'avait qu'à pousser un wagon qui roule sur des rails" (2). Plus détaillée était dans "LE GRISOU" de Maurice Talmeyr, paru

.....

(1) H. MITTERAND - GERMINAL - Notes et études p. 1824

(2) H. MALOT - Sans famille - tome II - p. 21

en 1880, la peinture du travail des femmes au fond de la mine. ZOLA lui dut sans doute l'idée première de son intrigue, car le romancier mettait en scène l'amour d'une jeune "hexcheuse" ou "yercheuse" comme il l'écrivait, pour un jeune houilleur, étranger au pays. Les "scènes de l'Enfer social" de Guyot bien connu par ailleurs d'Emile Zola puisqu'ils avaient tous deux fait partie de l'équipe de journalistes de LA TRIBUNE (1), montraient sous un jour très caricatural Le Capital représenté par la Compagnie et les actionnaires et d'une façon tendancieuse le Travail et les mineurs. Le second de ces romans avait une valeur documentaire assez élevée due au fait que Maurice Talmeyr avait utilisé des ouvrages techniques sur la question et surtout le gros ouvrage de vulgarisation de l'ingénieur Louis-Laurent SIMONIN : "Le monde souterrain ou la mine et les mineurs".

LES DOCUMENTS TECHNIQUES

Comme son devancier, Emile ZOLA allait aussi utiliser Simonin pour la partie technique de son oeuvre en même temps que d'autres traités très spécialisés. Il pouvait d'autant plus logiquement s'en servir que l'oeuvre datée de 1867 traitait des mines pour la période du Second Empire, celle justement qui intéressait surtout E. ZOLA. A la portée d'un public non spécialisé mais écrit par un technicien se voulant objectif, le traité de Simonin apportait à Emile ZOLA un vocabulaire technique mais expliqué par l'auteur, la description d'un cadre physique et

. . .

(1) La Tribune - Journal de l'opposition fondé en juin 1868-

celle de méthodes précises pour l'exploitation des mines de houilles. Un court chapitre, mais des gravures très significatives, étaient consacrés au travail des femmes dans les houillères. L'ingénieur s'intéressait davantage aux houilleurs eux-mêmes qu'à leurs aides... Plus technique encore un autre traité devait servir à Emile ZOLA, écrit par l'ingénieur en chef des mines, Emile DORMOY : "La topographie souterraine du bassin houiller de Valenciennes", avait donné au romancier des détails précieux sur la Compagnie d'Anzin, sur les salaires et sur la disposition générale du bassin houiller. Cette documentation qui n'avait rien de fantaisiste fut complétée par la lecture du traité d'un médecin belge Boëns-Boisseau sur les maladies, accidents et difformités des houilleurs, paru en 1862 à Bruxelles dont ZOLA se servit constamment, le gardant même selon Ida Marie Frandon à portée de la main pendant toute la rédaction du roman (1). Le médecin belge s'était beaucoup intéressé aux phénomènes particuliers de "l'anémie des mineurs" dite aussi en France "anémie d'Anzin". Il en avait étudié tous les symptômes d'une façon très détaillée et Emile ZOLA suivant son exemple fit une large place à ses manifestations chez les ouvrières. Le médecin établissait un rapport entre "l'état sanitaire de ses patients et leur profession charbonnière". Il s'étendait longuement sur les conséquences pour les femmes du travail de roulage tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. Le médecin belge décrit à plusieurs reprises l'attitude néfaste pour leur santé des hercheuses au travail et déplore... leur libertinage précoce : "Elles parcourent quelquefois plusieurs centaines de mètres le

(1) I.M. FRANDON - Autour de *Germinal* - La mine et les mineurs p. 101

corps fortement incliné en avant les bras tendus et appuyés sur le chariot qu'elles poussent devant elles les jambes écartées" (1). Le médecin dénonçait la cause du mal qu'il attribuait à la vie et au travail tels qu'ils étaient organisés. Et cela convenait parfaitement à E. ZOLA car ainsi sa théorie "du milieu" était solidement étayée. Mais la mise en scène d'une famille de mineurs, d'abord la famille DURAND puis la famille MAHEM après la visite aux mines d'Anzin, d'après "L'EBAUCHE", impliquait outre des connaissances précises sur la mine elle-même cadre de l'action, la compréhension du climat social dans lequel vivaient les ouvriers, la nature de leurs relations avec les patrons, ou les directeurs des exploitations, enfin l'étude du déroulement des grèves et de leurs causes. Deux sortes de documents furent utilisés par Emile ZOLA, des ouvrages généraux sur la question sociale comme ceux de Paul Leroy-Beaulieu sur la "QUESTION SOCIALE AU DIX-NEUVIEME SIECLE", publiés en 1872, de Testut sur "l'INTERNATIONALE" ou de Laveleye sur "LE SOCIALISME CONTEMPORAIN" plus récent puisque paru en 1883. Il faut remarquer que ce n'étaient nullement des oeuvres de propagande socialiste, les écrivains, partisans du juste milieu, souhaitaient simplement une amélioration des conditions de travail, mais les moyens qu'ils préconisaient étaient lents et pacifiques, la grève en particulier leur paraissait inutile et dangereuse pour l'économie du pays, aussi néfaste aux ouvriers qu'aux patrons. Pour l'étude des grèves Emile ZOLA utilisa surtout des articles de journaux, en particulier ceux de la "GAZETTE DES TRIBUNAUX" qui lui apportèrent avec les compte-rendus d'audience des procès engagés contre les mineurs grévistes

. . .

(1) I.M. FRANDON - Autour de Germinal - La mine et les mineurs - p. 98

du Second Empire et de La République, une foule de renseignements de valeur, non seulement sur la grève elle-même mais aussi sur l'attitude des femmes et sur la vie dans les coron.

LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

Après ce travail de documentation livresque vint l'enquête sur place. Le 11 février 1884, Edmond de GONCOURT notait à la suite d'une conversation avec Emile ZOLA : "C'est ainsi qu'il se prépare à faire son roman sur les mines en allant huit jours à Saint-Etienne, en descendant dans les puits, en prenant des notes sur les terrains houillers". Il ajoutait assez venimeusement que chez ZOLA les milieux seuls "étaient faits" d'après nature (1). Ce projet de visite des houillères de Saint-Etienne se trouva remis à la suite de l'appel d'Alfred Giard. En effet, Alfred Giard, le député du Nord, connaissance d'E. ZOLA, l'appela dans le Nord en février 1884, car une grève venait d'éclater aux mines de la Compagnie d'Anzin, le 19 février. ZOLA arriva le 23 février à Anzin et rentra le 3 mars à Paris. La brièveté de ce séjour ne l'empêcha point de prendre une multitude de notes sur le vif et au crayon, sur la vie quotidienne dans un coron, sur la mentalité des grévistes mineurs. Grâce à une autorisation de la Compagnie d'Anzin, en se faisant passer pour le secrétaire du député Giard, Emile ZOLA descendit au fond d'un puits, la fosse Renard, et visita les galeries souterraines, questionnant sans relâche les ouvriers et les ingénieurs sur la vie de la mine. Il vit de la sorte de près le travail de la mine mais il ne rencontra pas de femmes au fond des tailles ; et cette absence ne provenait pas

(1) E. de GONCOURT - Journal 1884 tome XIII p. 88 . . .

des effets de la loi de 1874 sur le travail des femmes dans les mines, mais de la volonté plus ancienne de la Compagnie d'Anzin d'exclure les femmes du fond où elles n'apportaient que des troubles : "Femmes au fond : dans ma grève il y aura cette cause, la Compagnie voulant congédier les femmes du fond. A Anzin les femmes ont été congédiées de 1840 à 1845" (1). Par contre, elles étaient toujours occupées au triage du charbon, en surface. Voici ce que Emile ZOLA en rapporte "... Le criblage enfin : vaste hangar où les berlines arrivent une fois reçues et passées au clichage. Elles arrivent sur des culbuteurs et sont jetées dans des trémies par des trous béants sur de vastes plans inclinés où le charbon roule. Des deux côtés sur les gradins, sur les marches de sorte d'escaliers, sont placés les trieuses qui examinent le charbon avec des rateaux et le poussent avec des pelles pour enlever les pierres. Elles mettent les pierres dans de petits paniers et on les paie à tant le panier. Vêtements pauvres, ordinaires, jupes et caracos" (2). Il n'était pas difficile à Emile ZOLA d'avoir une idée du travail des femmes au fond, il lui suffisait d'observer le travail dont étaient chargés les jeunes hommes qui les avaient remplacées et Emile ZOLA ne s'en priva pas : "C'est le HERCHEUR qui charge les berlines au bas de la "taille" sur la voie à l'aide d'une pelle à manche court. Puis il pousse la berline jusqu'au rechangeage ou garage ou jusqu'au plan incliné distant en moyenne de cinquante à cent mètres" (3). ZOLA se préoccupa également de l'organisation du travail et nota, après Simonin, la force de la

. . .

(1) P. VANTHIEGHEM - Introduction à l'étude d'E. ZOLA -
Germinal - notes sur Anzin - p. 17
(2) P. VANTHIEGHEM " " " " p. 24
(3) P. VANTHIEGHEM " " " " p. 30

hiérarchie chez les ouvriers mineurs : "Ce serait donc le Hercheur qui devrait avoir la responsabilité des berlines plus ou moins remplies. Le PIQUEUR son supérieur, lui parle durement et le hercheur s'incline" (1). Les précisions dont il avait besoin sur l'existence dans les corons lui furent apportées par un mineur nommé Laurent, sur la nourriture, la cuisine et les moeurs des mineurs, les durs travaux et les amours libres des filles : "Les filles très débauchées ne se marient qu'au deuxième et troisième enfant; au triage se ventent de ce que leur amant leur a fait, vent dans les blés, le long du canal" (2). Ce travail si sérieux d'enquêteur aide à comprendre comment Emile ZOLA put maîtriser si rapidement une réalité jusqu' alors ignorée de lui : en moins d'un an en effet de février 1884 à janvier 1885 le roman entièrement rédigé pouvait paraître.

Pourtant malgré son souci de la réalité, qu'elle soit géographique ou médicale, les critiques^{ne} lui manquèrent pas après la parution du volume en librairie. Certains contestaient à Emile ZOLA la vérité de ses mineurs en se basant sur la brièveté de son séjour à Denain, Anzin et Valenciennes. Mais le temps passé dans le Nord n'entre pas en ligne de compte : "l'acuité du regard, l'habitude de l'observation, l'art de saisir le fait caractéristique, de le noter avec méthode suppléaient à une longue familiarité avec le milieu" (3). Les sources mêmes d'Emile ZOLA étaient inattaquables dans la mesure où il s'agissait des brochures d'ingénieurs et de médecin des houillères peu suspects d'opinions avancées et révolutionnaires alors qu'au con-

. . .

-
- (1) P. VANTHIEGHEM - Introduction à l'étude d'E. ZOLA - *Germinal* notes sur Anzin p. 30
(2) E. ZOLA - *Germinal* - Notes sur Anzin.
(3) I. M. FRANDON - autour de *Germinal* p. 110

traire le roman sorti de ces documents était animé par un souffle épique et révolutionnaire, nettement socialiste. ? Un critique parla d'anachronisme devant le tableau du travail des femmes au fond des mines. Dans une lettre à Francis Magnard du 4 avril 1885 Emile ZOLA put se justifier facilement : "Il me reproche d'avoir imaginé une femme travaillant au fond de la mine, lorsque lui-même établit que jusqu'en 1874 le fait a eu lieu en France, comme il a lieu encore en Belgique. Or mon roman ne passe de 1866 à 1869. Dès lors n'étais-je pas libre d'utiliser le fait existant pour la nécessité de mon drame ?... Au demeurant, puisque Monsieur Duhamel accorde que 200 femmes descendaient encore en 1868, il me semble que j'avais bien le droit d'en faire descendre au moins une en 1866" (1). Le même article d'Henri Duhamel lui reprochait aussi d'avoir calomnié le peuple et il répondit aussi à cette accusation : "On m'accuse de fantaisie ordurière et de mensonge prémédité sur de pauvres gens qui m'ont rempli les yeux de larmes. A chaque accusation je pourrais répondre par un document. Qu'on veuille bien consulter les statistiques, se renseigner sur les lieux et l'on verra si j'ai menti". Il est vrai que lui même ne les avait pas utilisées.

LA DOCUMENTATION ACCESSIBLE AUX HISTORIENS MODERNES

Simiand, pour sa thèse sur les ouvriers des charbonnages français, n'avait retenu comme source incontestable et présentant seule des garanties d'objectivité et de précisions, que la Statistique de l'Industrie Minérale

...

(1) M. BERNARD - ZOLA par lui-même p. 103

française. Mais seule la question des salaires l'intéressait. Il reconnaissait lui-même que cette source était peu valable en ce qui concernait le travail des femmes, car jusqu'au début de la Troisième République, les catégories d'ouvriers déterminées en fonction du sexe n'existaient pas. En réalité, deux sortes de documents contemporains au moins peuvent être encore utilisés pour une étude comparative du travail des femmes, documents dont se servirent du reste les historiens plus modernes de la classe ouvrière, en particulier Georges Duveau. Les premiers sont, naturellement, la série des Statistiques Officielles de la France sous le Second Empire, sur les prix et salaires de l'industrie, ainsi que les rapports divers adressés à la Chambre des Députés en 1884 et en 1885 à la suite de la grève d'Anzin de 1884. Les seconds nécessaires à l'étude du milieu minier constitués par les nombreuses monographies d'ingénieurs ou de publicistes comme celles de Louis-Laurent Simonin, de Marie-Roch Reybaud sur le fer et la houille, celles de Turgan sur les grandes usines, le Creusot en 1866, la Compagnie d'Anzin en 1884.

pas. comment
l'histoire par
Zola -

Il est peu d'ouvrages même écrits dans la Troisième République qui ne présentent pas un tableau de la houille sous le Second Empire. Egalemeut des plus valables semblent les études des médecins des régions houillères, outre celles du docteur Bœns-Boisseau dont^{se} servit Emile ZOLA ; nombreux furent les traités de médecine qui parurent sur la santé des ouvriers mineurs pendant toute cette période, tous émanant de médecins qui professant dans un district houiller avaient une expérience personnelle fort étendue.

. . .

CHAPITRE II

LA MINE ET LE TRAVAIL DES FEMMES

I - LA MINE

- A - Contexte économique
- B - Cadre géographique - La compagnie de Montson
- C - L'organisation du travail

II - LE TRAVAIL DES FEMMES

- A - Le travail au fond
- B - le travail en surface
- C - Ses conséquences sur la santé des ouvrières
Ses conséquences sur la moralité des ouvrières

Germinal avait été daté par Emile ZOLA lui même. L'action était censée se dérouler dans la période qui allait de 1866 à 1869, c'est-à-dire à la fin de l'Empire en des temps troublés économiquement et socialement.

CONTEXTE ECONOMIQUE

La crise économique des années 1867 et 1868 avait été en effet durement ressentie dans la région très industrialisée du Nord. A Lille au cours de l'hiver 1867-1868 elle coïncida avec une crise alimentaire, et la misère des ouvriers fut terrible car chômage et vie chère allaient de pair (1). Or avec le machinisme croissant les houillères avaient pris une importance capitale. Véritable pivot de la vie économique française, fatalement la crise qui au départ avait affecté surtout l'industrie textile s'étendait aux industries connexes et une période difficile s'ouvrit en fin pour les houillères.

Les plus puissantes compagnies houillères du Nord n'échappèrent pas à ce malaise comme nous l'avons vu.

Le modèle dont s'inspira E. ZOLA pour la compagnie de Montson, dans Germinal fut, sans doute possible, la compagnie des mines d'Anzin, tentaculaire, toute puissante dans le département du Nord "la plus grande exploitation houillère du monde, dont les travaux s'étendant de Condé à Somain sur 28 000 ha" (2). Les origines attribuées par Zola à la compagnie de Montson et son organisation administrative

. . .

(1) P. PIERRARD La vie ouvrière à Lille sous le Second Empire p.479

(2) Rapport Clémenceau J.O. Documents parlementaires 1885 p. 1559 déposition de l'Ingénieur Vuillemin.

furent celles de la compagnie d'Anzin (1). La compagnie d'Anzin occupait à la fin de l'Empire 11 000 ouvriers dont 9 000 au fond, la houille était extraite de 30 puits, 17 puits servaient à l'aérage, 9 puits à l'épuisement des eaux souterraines. Plus petite la compagnie de Montsou n'avait que 13 fosses pour l'extraction.

CADRE GEOGRAPHIQUE

Les concessions de la Compagnie d'Anzin s'étendaient entre la Scarpe et l'Escaut et la région de Montsou à quelques détails près était celle de Denain. La grande route pavée de Marchiennes à MONTSOU parcourue par ETIENNE était celle de Marchiennes à Denain. Elle traversait des champs plats de blé et de betteraves ; la culture de la betterave industrielle occupait déjà 50 000 ha à la fin de l'Empire et 200 sucreries étaient installées dans la région. Au milieu de cette plaine se dressaient la silhouette des terrils et les installations en surface des puits. Encore maintenant la description du pays minier est valable : "Il faut évoquer d'abord le paysage, les chevalements et les terrils, les bâtiments du criblage, du triage et du lavage, les voies ferrées et les voies d'eau, avec de grands postes de stockage et de chargement, les batteries de fours à coke, les masses sombres des usines d'agglomérés. Tout autour et dans la même grisaille, les coronas tristes, aux lignes géométriques, les vieux centres urbains noyés dans la masse minière" (2).

Voici d'abord le paysage de MONTSOU et l'apparition de la fosse du Voreux vue par ETIENNE où l'on retrouve pourtant modifiés par la nuit les mêmes éléments : "Un chemin creux s'enfonçait. Tout disparut. L'homme avait à

...

(1) L.Reybaud Le fer et la houille Anzin p. 177 E.ZOLA
Germinal p. 1197-98

(2) M. LELANNOU - La France septentrionale p. 19

sa droite une palissade, quelques murs de grosses planches fermant une voie ferrée ; tandis qu'un talus d'herbes s'élevait à gauche, surmonté de pignons confus, d'une vision de village aux toitures basses et uniformes..." Au ras du sol ETIENNE distinguait : "Une masse lourde, un tas écrasé de constructions d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine" (1). ETIENNE "retrouvait chaque partie de la fosse : "le hanger goudronné du criblage, le beffroi du puits, la vaste chambre de la machine d'extraction, la tourelle carrée de la pompe d'épuisement... Il n'apercevait très loin que les hauts fourneaux et les fours à coke" (2). De jour ETIENNE retrouvait bien "le Voreux dans un pli de terrain, avec ses bâtiments de bois et de briques, le criblage goudronné, le beffroi couvert d'ardoises, la salle de la machine et la haute cheminée d'un rouge pâle, tout cela tassé, l'air mauvais. Mais autour des bâtiments, le carreau s'étendait et il ne se l'imaginait pas si large, changé en un lac d'encre par les vagues montantes du stock de charbon, hérissé des hauts chevalets qui portaient les rails des passerelles, encombré dans un coin de la provision des bois pareille à la maison d'une forêt fauchée. Vers la droite le terril barrait la vue, colossal" (3).

L'ORGANISATION DU TRAVAIL

Dans toutes les houillères existaient diverses catégories d'ouvriers : ouvriers du fond et de surface. Les femmes, avant la loi de 1874, pouvaient faire partie aussi bien des ouvriers du fond que des ouvriers de la

...

(1) E. ZOLA - *Germinal* p. 1134

(2) E. ZOLA - *Germinal* p. 1135

(3) E. ZOLA - *Germinal* p. 1132

surface. Les premiers appartenaient soit à la coupe à terre chargés, de nuit, du remblaiement des filons creusés par les houilleurs de terre et de pierres, pour éviter les éboulements, travail appelé aussi course aux remblais, et la course au charbon, le jour, dont étaient chargés les mineurs proprement dits. A Anzin comme au Creusot deux modes d'organisation du travail des houilleurs étaient en vigueur : le travail à la journée, au mètre cube de charbon détaché des veines et le "marchandage". Le mode d'organisation du travail était important pour le statut des hercheuses qui pouvaient soit faire partie d'une brigade et étaient alors sous l'autorité immédiate du chef piqueur qui était chargé de les rémunérer, soit travailler elles aussi à la journée et dans ce cas elles étaient payées par la Compagnie, et dépendaient de porions pas toujours scrupuleux. De toutes façons elles étaient placées sous l'autorité des hommes. Les ouvriers prévenus par affiches, constitués en brigades de 6 à 12 se présentaient à l'adjudication de nouvelles tailles mises aux enchères par la Compagnie, le lot était adjugé à la brigade qui faisait l'offre la plus avantageuse pour la Compagnie, le plus bas prix par berline de charbon amenée de la taille et par mètre de la voie creusé (1). C'était le mode de travail de l'équipe de MAHEM. Après avoir lu les affiches apposées par la Compagnie de MONTSOU, les mineurs étaient allés visiter la nouvelle mine, peu satisfaisante pourtant: "Un instant MAHEM eut peur de ne pouvoir obtenir un des quarante marchandages offerts par la Compagnie. Tous les concurrents baissaient, inquiets des bruits de crise, puis de la panique du chômage. L'ingénieur Negrel ne se pressait pas devant cet acharnement, laissait tomber les enchères

. . .

(1) L. Reybaud - le fer et la houille p. 61

aux plus bas chiffres possible ; tandis que Dansaert désireux de hâter encore les choses mentait sur l'excellence des marchés" (1). Très désavantageux en fait pour l'ouvrier, le marchandage souvent lui donnait un salaire moindre que celui auquel il eût pu prétendre à la journée. Inconvénient matériel dissimulé par les divers enquêteurs sur les Compagnies houillères sous l'avantage moral d'une plus grande liberté et d'une stabilité plus assurée de l'emploi, puisque le contrat était valable pour quelques mois. Ils insistaient sur le fait que le chef piqueur avait tout loisir d'organiser son équipe comme il l'entendait et de prendre avec lui ses enfants (2). Et en effet l'équipe de MAHEU, chef piqueur, était composée de son fils ZACHARIE accompagné de LEVAQUE et CHAVAL tous haveurs, et de sa fille CATHERINE, herscheuse, accompagnée de FLEURANCE têt remplacée par ETIENNE (3).

Comme la Compagnie d'Anzin, la COMPAGNIE DE MONTSOU désirait remplacer les femmes au fond par des hommes. En réalité depuis 1845 à Anzin les femmes au fond avaient disparu. Les directeurs de la Compagnie, comme ceux des mines de Silésie en Prusse (4), ayant jugé qu'elles apportaient beaucoup de troubles et étaient cause de bien des imprudences. Mais au Creusot des femmes furent employées au fond jusqu'en 1870 et en Belgique, tout près, elles continuaient à descendre au fond. Sur 13 524 femmes et filles employées dans les houillères de Belgique en 1868,

. . .

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1258

(2) L. REYBAUD - le fer et la houille p. 62

(3) E. ZOLA - Germinal p. 1156

(4) P. LEROY-BEAULIEU Le travail des femmes au 19e siècle
p. 275

5170 femmes et plus de 3500 filles descendaient encore au fond (1). En France on dénombrait en 1866 plus de 13 570 femmes occupées dans les mines et les carrières.

Statistiques générales de France						
Tableau général des professions -1866 p.11						
Industrie extractive	Patrons		employés		ouvriers	
	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes
HOUILLERES	1 228	13	2 775	60	48 909	4 969
TOTAL (avec mines et car- rières)	23 979	1970	4 393	261	110509	11 315

Par contre si les femmes ne descendaient plus elles étaient encore occupées à des travaux de surface, au criblage en particulier. En 1866, 250 femmes étaient encore occupées au triage au Creusot, un certain nombre encore à Epinac et à Anzin où il y avait sur 112.000 ouvriers près de 4 00 femmes employées au triage du charbon.

Qu'étaient donc exactement les travaux confiés aux femmes dans les exploitations houillères ? Les rapports sur le Creusot et les mines de Belgique pour les femmes au fond, peuvent en donner l'idée. En général "elles sont employées à transporter dans les fausses voies ou voies intermédiaires, c'est-à-dire dans les galeries les moins élevées, du charbon pendant le jour, de la terre et des pierres pendant la nuit ; elles manient les freins, elles attachent les chariots sur les plans inclinés, elles font le service des pompes et elles sont chargées aussi de la ventilation et des travaux préparatoires" (2).

(1) Hubert Walleroux Le travail des femmes dans les mines de Belgique - La Tribune, d'après le rapport de la Commission d'enquête sur le travail des mines

(2) P.Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes..p.217, rapport du Dr Kuborn sur les conditions de travail des femmes dans les mines de Belgique à l'Académie de Médecine de Bruxelles

Herschage au fond, criblage, aérage des galeries toutes ces tâches leur étaient confiées par La COMPAGNIE DE MONTSOU : CATHERINE MAHEU, LA MOUQUETTE et LYDIE héroïnes de ZOLA étaient des herscheuses, PHILOMENE LEVAQUE et LA BRULE sont des cribleuses, la MAHEUDE sert le ventilateur à la fin de la grève des charbonniers.

LE TRAVAIL AU FOND

La journée de travail pour les herscheuses débutait comme celle de l'équipe dont elles faisaient partie à quatre heures du matin. L'équipe de MAHEU partait dans la nuit glaciale en hiver pour rejoindre la fosse du VOREUX. Or si à Anzin, effectivement, les journées des mineurs du fond duraient de quatre heures du matin à deux heures de l'après-midi, au Creusot et à Commentry elles avaient été portées à la fin de l'Empire à 12 heures et duraient de quatre heures du matin à quatre heures du soir (1). Portée à Epinac à 12 heures en 1863; des grèves l'avaient ensuite abaissé la durée de la journée à 10 heures. En 1861 des mineurs de Saint-Etienne se plaignaient au Préfet : ils avaient été maintenus 14 heures dans la mine, de cinq heures du matin à cinq heures du soir ! (2). Hommes et femmes portaient le costume de mineur. ZOLA nous montre CATHERINE en culotte, veste de toile et béguin bleu. Après celui de Simonin, un autre témoignage donne sur l'aspect des filles de fosses de Belgique, des détails similaires sur la sortie des puits de ces filles vêtues d'une blouse et d'un pantalon de toile comme les hommes (3). On peut

. . .

(1) L. REYBAUD - Le fer et la houille p. 97

(2) A.D. St-Etienne 92 M 7

(3) Hubert WALLEROUX - Le travail des femmes dans les mines de Belgique - La Tribune 19 décembre 1869

Mineurs et femmes des houillères de Charleroi (Belgique)
en tenue de travail, d'après une photographie



"Catherine fut prête la première. Elle enfila sa culotte de mineur, passa la veste de toile, noua le béguin bleu autour de son chignon, et dans ces vêtements propres du lundi, elle avait l'air d'un petit homme..." (1)

(1) E. ZOLA - Germinal p. II45.

penser que c'était pour des raisons de commodité que les jupes étaient remplacées chez les herscheuses par des pantalons, la jupe étant beaucoup plus encombrante et plus dangereuse par l'ampleur de son tissu. La méprise d'ETIENNE croyant voir en CATHERINE un garçon lors de son premier contact avec le monde des mineurs est donc assez naturelle, d'autant plus que CATHERINE n'avait que 15 ans et qu'elle n'avait pas les formes généreuses de la MOUQUETTE (1).

Arrivés aux bâtiments de la fosse, les mineurs après s'être un peu réchauffés allaient chercher leurs lampes pour la descente. A la fosse Lambrecht, de la Compagnie d'Anzin, la lampisterie à l'entresol des bâtiments autour du puits, exposait à un ratelier autant de lampes qu'il y avait de mineurs employés à la fosse. Ces lampes de sécurité étaient très soigneusement vérifiées et chaque ouvrier avait sa lampe personnelle ce qui permettait un pointage assez minutieux de l'arrivée des ouvriers (2). Les lampes de l'équipe de MAHEU étaient prêtes: "La lampisterie flamboya, une pièce vitrée emplie de rateliers qui alignaient par étages des centaines de lampes Davy, visitées, lavées de la veille, allumées... comme des cierges au fond d'une chapelle ardente. Au guichet chaque ouvrier prenait la sienne poinçonnée à son chiffre; puis il l'examinait, la fermait lui-même; pendant que le marqueur assis à une table inscrivait sur le registre l'heure de la descente (3)". Le pointage fait, la lampe vérifiée, l'on descendait dans le puits.

. . .

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1156

(2) TURGAN - Les grandes usines ANZIN p. 27

(3) E.ZOLA - Germinal p. 1157

Dans les houillères du Second Empire à partir de 1866, les façons de descendre dans les puits s'étaient améliorées, rendues moins dangereuses par des mécanismes de sécurité. La descente à la "tonne" n'existait plus, le fil fragile avec une sorte de baquet au bout avait disparu. A sa place, tout une machinerie complexe : les "cages" apparaissaient soutenues par de forts cables plats passant sur d'énormes poulies en fonte (1) et s'enroulant rapidement sur des bobines. ETIENNE, nouveau venu dans la mine, fut saisi par le mouvement rapide de ces cables : "Il regardait en l'air filer les cables, plus de trente mètres de ruban d'acier, qui montait d'une volée dans le beffroi, où ils passaient sur les molettes pour descendre à pic dans le puits s'attacher aux cages d'extraction" (2). Ces cages à Anzin étaient à deux ou trois étages et à deux compartiments. Dans chaque compartiment prenaient place deux berlines emplies de charbon (3). Elles glissaient sur les guides du puits, double chemin de bois vertical et ces cages étaient munies de grappins, de parachutes pour éviter tout accident. Les cages de la Compagnie de MONTSOU ont quatre étages : "Sans un bruit d'un jaillissement doux de bêtes nocturne la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon... C'était dans les berlines vides que s'emplaient les ouvriers cinq par cinq jusqu'à quarante d'un coup lorsqu'ils tenaient toutes les cases" (4). Les ouvriers étaient serrés dans ces berlines filles et garçons ensemble. Plus

. . .

(1) L. REYBAUD - Le fer et la houille p. 40

(2) E. ZOLA - Germinal - p. 1152

(3) TURGAN - les grandes usines - Anzin p. 30

(4) E. ZOLA - Germinal p. 1153

de cinq cent mètres plus bas, ils atteignirent enfin le fond du puits mais pas encore le lieu de leur travail.

"Nous avons encore deux bons kilomètres à faire, dit MAHEU à ETIENNE". Et dans quelles conditions ! Les galeries de roulage au bas des puits étaient très aérées, assez hautes pour le parcours de trains de berlines tirés par des chevaux ; et si la première partie du trajet se faisait relativement sans encombre, ce n'était pas le cas pour la seconde partie. Un journaliste descendu au fond d'une fosse en Belgique décrivait ainsi ses impressions à la sortie de la cage. Il se trouvait "dans une petite galerie étroite de hauteur d'homme et voûtée en brique. Le sol en est couvert d'une eau noire couverte de charbon dans laquelle les hommes enfoncent jusqu'à la cheville. A fleur d'eau saillent les rails sur lesquels glissent les chariots conduits par des chevaux jusqu'à l'ouverture du puits de mine". A fur et à mesure de la progression la voûte s'abaisse peu à peu : le Journaliste finissait en rampant par atteindre l'endroit où les mineurs travaillent (1). De la même façon avec ZOLA, la galerie aérée du début devenait "plus étroite et plus basse, inégale de toit, forçant les échine à se plier sans cesse". Le sol glissant se trempait de plus en plus et ETIENNE "traversait de véritables mares que le gâchis boueux des pieds révélait seul". (2)

L'humidité n'était pas l'unique inconvénient de la mine, les variations éprouvantes de la température jouaient un grand rôle aussi au fond des fosses. Les mineurs passaient des galeries aérées et glacées aux tailles

(1) HUBERT WALLEROUX - Le travail des femmes dans les mines en Belgique La Tribune - 12 décembre 1869

(2) E.ZOLA - Germinal p. 1161

de plus en plus chaudes et étouffantes, trop loin pour être bien ventilées. Dans ces réduits surbaissés, la chaleur était lourde et pour ainsi dire compacte : 25 à 30 degrés, c'était la chaleur moyenne des tailles à Commentry. (1) Dans la fosse en Belgique un chef porion fait voir à un journaliste, une galerie tellement basse que celui-ci ne pouvait concevoir que des hommes puissent y passer, jusqu'au moment où il s'y engage entraîné par le maître porion. Il estimait qu'elle avait à peine 60 centimètres de hauteur ! Les veines si étroites sont l'une des caractéristiques du bassin houiller du Nord ; à Anzin certaines couches n'ont pas plus de 50 à 60 centimètres d'épaisseur, ce qui expliquait la forte proportion des enfants employés dans les mines du Nord (2). La veine par laquelle ETIENNE et l'équipe des MAHEU atteignaient leur chantier, n'était pas plus large, c'était une véritable cheminée d'alpiniste où il fallait se hisser sur 90 mètres : "cette cheminée laissée dans la veine était réservée aux mineurs et desservait toutes les voies secondaires. Elle avait l'épaisseur de la couche de charbon, à peine 60 centimètres". La taille des MAHEU est dans la sixième voie ; les voies se superposaient de 15 mètres en 15 mètres (3).

C'est au terme de cette véritable expédition épuisante physiquement, que les mineurs et les herscheuses arrivaient à leur travail. Comme cadre au travail des herscheuses, des galeries noires, suintantes d'humidité, trop chaudes et étroites, par lesquelles passaient les ouvrières. Elles étaient chargées d'amener le charbon des tailles au puits d'extraction. Elles chargeaient dans les berlines,

. . .

(1) Dr. FAVRE - De l'élévation de la température dans les mines p. 10

(2) Rapport Clémenceau op.cité p. 1561

(3) E.ZOLA - Germinal p. 1162

avec la pelle à manche court, au bas de la taille, le charbon abattu. A Anzin deux cas pouvaient se présenter : si la taille était au niveau d'un accrochage, la berline était conduite horizontalement au puits, poussée à bras ou trainée par un cheval ; sinon on établissait un plan incliné par où descendaient les berlines pleines faisant remonter les vides par contrepoids (1). C'est le cas pour la fosse de Maheu ou CATHERINE était chargée de pousser les berlines pleines jusqu'au plan incliné distant d'une centaine de mètres environ et d'emballer les berlines sur le plan incliné.

Les herscheuses accomplissaient en fait le travail des chevaux à l'étage inférieur. C'est en bêtes de somme qu'ETIENNE les vit : "vaguement, dans une voie, il aperçut deux bêtes accroupies, une petite, une grosse, qui poussaient des berlines : c'étaient LYDIE et LA MOUQUETTE déjà au travail" (2). Travail de bêtes de somme au point qu'à Anzin, la direction, en 1880, projetait de remplacer les herscheurs par des chevaux (3). Ce qui provoqua une grève car ces ouvriers allaient se trouver sans travail...

Le travail des herscheuses était important pour l'équipe des mineurs associés. Un trop grand nombre de déblais dans le charbon des berlines et elles étaient refusées à la recette. A chaque berline était attachée une étiquette portant le nom du chef de chantier. CATHERINE expliquait ainsi à Etienne la nécessité d'un travail bien fait : "chaque berline chargée arrivait au jour telle qu'elle paraît de la taille, marquée d'un jeton spécial

(1) TURGAN - Les grandes usines ANZIN p. 44

(2) E. ZOLA - Germinal - p. 1162

(3) F. SIMIAND - Le salaire des ouvriers des mines de charbon en France - p. 142

pour que le receveur put la mettre au compte du chantier. Aussi devait-on avoir grand soin de l'emplir et de ne prendre que le charbon propre : autrement elle était refusée à la recette" (1).

En 1866 les mineurs avaient protesté contre l'habitude de mettre les étiquettes sur les berlines, ce qui pouvait favoriser les substitutions opérées par des mineurs peu scrupuleux, et avaient obtenu de la compagnie qu'elle les placent au fond pour éviter toute intervention malhonnête.

Or la lumière de la lampe Davy, assombrie par le treillage métallique qui protégeait la flamme du grisou ne permettait pas toujours de distinguer facilement la pierre du charbon (2). Et CATHERINE et ETIENNE étaient excusables de se tromper. Mais CHAVAL "ayant donné un coup d'oeil au tableau des jetons, dans le petit bureau du receveur, revint furieux. Il avait constaté qu'on leur refusait deux berlines, l'une parce qu'elle ne contenait pas la quantité réglementaire, l'autre parce que la houille en était malpropre" (3). En effet à Anzin à chaque berline s'attachait au profit du détacheur une prime de cinq sous qui devait servir au paiement des herscheuses à la charge des ouvriers de la veine et chaque berline refusée était déprimée des cinq sous.

Les galeries par lesquelles passaient les herscheuses étaient souvent à peine tracées, le sol inégal,

...

(1) E.ZOLA - Germinal - p. 1166

(2) Tribunal de Valenciennes - Audience du 24/11/1866
Plaidoyer de M. Foucard

(3) E.ZOLA - Germinal p.1185

couvert de boue, de pierres, d'eau (1). Elles devaient déployer une force musculaire considérable pour pousser ou trainer des berlines remplies de charbon dont le poids moyen variait entre 400 et 500 kg. La frêle CATHERINE étonnait ETIENNE lorsqu'il la voyait pousser sans faiblir ces lourds wagons par des voies peu commodes : "A la vérité, ce n'était point un chemin commode. Il y avait une soixantaine de mètres de la taille au plan incliné, et la voie que les mineurs de la coupe à terre n'avaient pas encore élargie, était un véritable boyau de toit très inégal, renflé de continuelles bosses : à certaines places la berline chargée passait tout juste, le herscheur devait s'aplatir, pousser sur les genoux pour ne pas se fendre la tête" (2). La berline d'ETIENNE ayant déraillé, la jeune fille l'aida à la remettre sur les rails. Dans ces voies si étroites les herscheuses poussaient les wagons en écartant les jambes en dehors pour se donner un point d'appui sur les parois. Elles parcouraient ainsi des centaines de mètres le corps fortement incliné en avant, les bras tendus et appuyés sur le chariot qu'elles conduisaient devant elles les jambes écartées (3). CATHERINE donnait une leçon à ETIENNE, des conseils pour ne pas trop se fatiguer : "Il fallut qu'elle lui montrât à écarter les jambes, à s'arc-bouter les pieds contre les bois, des deux côtés de la galerie pour se donner des points d'appui solides... Pendant un voyage, il la suivit, la regarda filer, la croupe tendue, les poings si bas qu'elle semblait trotter à quatre pattes ainsi qu'une de ces bêtes naines qui travaillent dans les cirques" (4), et

. . . .

(1) L.SIMONIN - La vie souterraine p. 117

(2) E.ZOLA - Germinal - p. 1167

(3) I.M.FRANDON - Autour de Germinal - La mine et les mineurs p. 99 - citation Dr. Boëns-Boisseau

(4) E.ZOLA - Germinal p. 1168

la comparaison revient plusieurs fois sous la plume de ZOLA tant cette besogne de herscheur lui semblait peu faite pour des femmes : "On n'entendait plus que les appels réguliers des galibots et que l'ébrouement des herscheuses arrivant au plan, fumantes comme des juments trop chargées (1). Une besogne de force dans ces galeries mal aérées, trop chaudes et trop humides, était accablante; les mineurs ruisselaient de sueur au fond des tailles et se dénudaient presque entièrement. Dès que la chaleur atteignait 25 degrés les mineurs commençaient à être incommodés et les trois quarts quittaient leur chemise, au-dessus de 30 degrés, ils travaillaient sans culotte (2).

A dix heures la brigade de MAHEU faisait une pause au fond dans le chantier, ce qui permettait aux hommes et aux herscheuses de se reposer un peu en se restaurant d'un morceau de pain et en buvant du café.

Le travail continuait ensuite en principe jusqu'à deux heures de l'après-midi. Les mineurs ne pouvaient remonter qu'à cette heure-là. L'une des causes de la grève de 1866 à Anzin fut l'interdiction faite aux mineurs de remonter à d'autres heures que celles fixées par la Direction. "L'ouvrier reste en attendant au milieu de l'obscurité de la mine, les pieds dans l'eau, exposé à toutes les conséquences d'un refroidissement après l'échauffement du travail" (3). MAHEU et son équipe, qui arrivaient avant l'heure à l'accrochage ne pouvaient remonter : "Les autres étaient là en sueur, dans le courant d'air glacé, muets

(1) E. ZOLA - Germinal - p. 1169

(2) Dr. FAVRE - De l'élévation de la température dans les houillères p. 10

(3) Grève des charbonniers d'Anzin 1866 - Tribunal de Valenciennes - audience du 14 novembre 1866 p.34

comme lui, ravalant des grondements de colère. Ils arrivaient trop tôt, ou refusait de les remonter avant une demi-heure" (1).

Encore à Anzin les ouvriers mineurs pouvaient-ils remonter avec les cages d'extraction. Ce n'était pas ~~en-~~
~~core~~ le cas à Commentry où en 1870 la remontée des mineurs se faisait par un escalier de 1000 marches, ou plutôt une succession d'échelles. Mais dans GERMINAL c'était seulement en cas d'accident au puits que les ouvriers de la compagnie de Montsou, remontaient par les échelles. Quand les grévistes eurent coupé les cables de la machine d'extraction à JEAN BART les mineurs remontèrent par les anciennes échelles : "Du fond au jour il y avait cent deux échelles d'environ sept mètres, posées chacune sur un étroit palier qui tenait la largeur du goyot, et dans lequel un trou carré permettait à peine le passage des épaules. C'était comme une cheminée plate de 700 mètres de hauteur". CATHERINE montant derrière CHAVAL était à bout de forces bien avant les dernières échelles : "elle se rappelait les histoires du grand père BONNEMORT, du temps qu'il n'y avait pas de goyot et que des gamines de dix ans sortaient le charbon sur leurs épaules, le long des échelles plantées à nu". "Le fer des échelons devait lui entamer les pieds, il lui semblait qu'on la sciait jusqu'à l'os. Après chaque brassée elle s'attendait à voir ses mains lâcher les montants, pelées et roidies au point de ne pouvoir fermer les doigts ; et elle se croyait tomber en arrière les épaules arrachées, les cuisses démantelées dans leur continuel effort" (2).

...

(1) E.ZOLA *Germinal* p. 1180

(2) E.ZOLA *Germinal* p. 1406

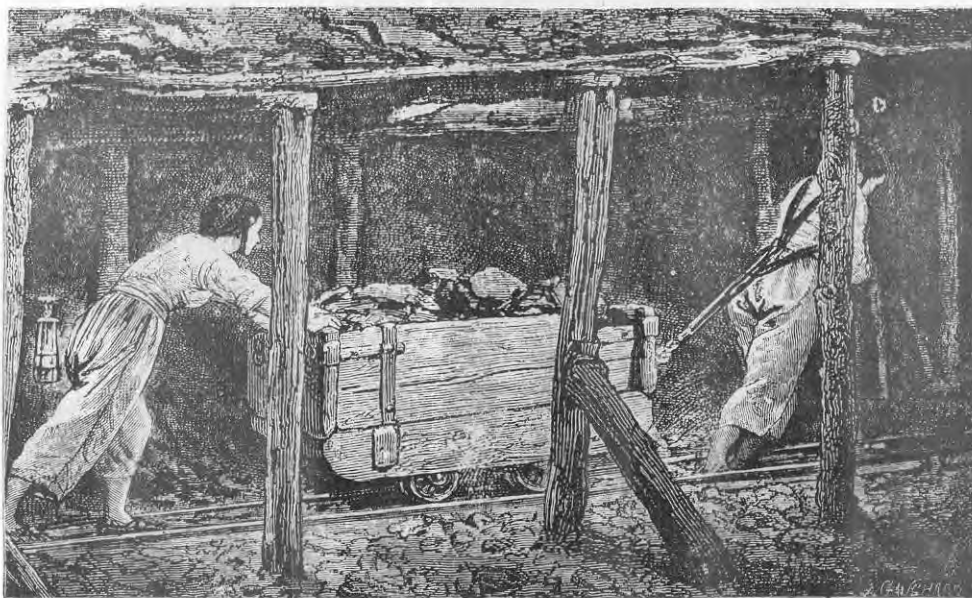
Les trieuses de charbon d'Epinac-Les-mines en 1865

Au premier plan la mère Dion, 36 ans de triage,
"haute paye"



Philomène Levaque "la tête protégée d' un lambeau de laine bleue, les mains et les bras noirs jusqu'aux coudes,..elle triait au-dessous d'une vieille sorcière, la mère de la Pierronne, la Brûlé ainsi qu'on la nommait, terrible avec ses yeux de chat-huant et sa bouche serrée comme la bouche d'un avare" (1).

Transport souterrain du charbon par des femmes dans
une mine du Nord



Catherine poussait sa berline "jusqu'au plan incliné, d'une seule poussée lente sans accroc...Le corps devait être penché, les bras raidis de façon à pousser de tous les muscles, des épaules et des hanches" (2).

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1187.

(2) E.ZOLA - Germinal p. 1167.

Au fond les femmes s'occupaient aussi de la manoeuvre des ventilateurs nécessaires à l'aération des galeries : c'est ainsi que CONSTANCE MAHEUDE reprise par "charité" à la Compagnie après la mort de son mari, de son fils et de sa fille, redescendit à quarante ans dans la fosse :

"Comme il semblait difficile de la remettre au roulage on l'employait à la manoeuvre d'un petit ventilateur qu'on venait d'installer dans la galerie nord, dans ces régions d'enfer, sous le Tartaret où l'aération ne se faisait pas. Pendant dix heures, les reins cassés elle tournait sa roue au fond d'un boyau ardent, la chair cuite par quarante degrés de chaleur" (1).

LE TRAVAIL EN SURFACE

Les ouvrières de surface étaient relativement plus favorisées, elles pouvaient travailler plus longtemps et étaient quelquefois très âgées : telle à Epinac, la mère Dion qui avait trente six ans de service et qui en paraissait bien soixante-dix. La houille arrivée sur les berlines était versée sur des trémies de différentes grosseurs, les femmes étaient chargées de séparer la houille des pierres et la houille "purifiée" était versée dans des wagons. Les hangars du criblage étaient vastes en général, mais la poussière noire du charbon envahissait tout et l'atmosphère en était malsaine. "Elles enlèvent avec soin les parties terreuses et les morceaux de roches contenues dans le charbon. Comme elles sont payées au cube de pierres triées, elle y mettent une grande attention (2). Les cribleuses du VOREUX qui apparaissent dans

.. /

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1584

(2) TURGAN - Les grandes usines - Le Creusot p. 23

Les trieuses de charbon

Gravure de Steinleïn



"On n'apercevait plus du haut en bas des trémies,
que le dos rond des femmes, acharnées à se disputer
les pierres" (1)

(1) E. ZOLA *Germinal* p. 1188

GERMINAL sont PHILOMENE LEVAQUE et LA BRULE, une vieille femme et une jeune femme poitrinaire. Les cribleuses se levaient plus tard que les mineurs, elles devaient être sur le carreau de la fosse à six heures du matin : "C'était dans un vaste hangar aux poutres noires de poussière envolée, aux grandes persiennes d'où soufflait un continuels courant d'air. Les berlines de houille arrivaient directement de la recette, étaient ensuite versées par des culbuteurs sur des trémies, de longues glissières de tôle ; et à droite et à gauche de ces dernières, les cribleuses montées sur des gradins, armées de la pelle et du rateau, ramassaient les pierres, poussaient le charbon propre, qui tombait ensuite par des entonnoirs dans les wagons de la voie ferrée établie sous le hangar" (1). Fatalement les femmes étant payées au mètre cube de pierres, des différends continuels devaient opposer les cribleuses qui se disputaient les pierres, et l'atmosphère n'était sans doute pas toujours aussi idyllique que le voulait Reybaud, qui, à Commentry, voyait les jeunes cribleuses travailler sous l'oeil attentif de leurs mères chargées de les former (2).

CONSEQUENCES DU TRAVAIL SUR LA SANTE ET LA MORALITE DES OUVRIERES

Travail relativement moins pénible les documents s'accordent sur ce point, mais aussi réservé par la Compagnie de Montsou aux vieilles femmes ou aux filles trop fragiles pour supporter impunément le séjour prolongé dans les puits. PHILOMENE malade de la poitrine : "craquant le sang", passait des journées entières dans la

...

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1187

(2) L.REYBAUD - Le fer et la houille p. 97

poussière de charbon, journée continue avant la lettre puisqu'elle restait sur le carreau de six heures du matin à six heures du soir, et prenait son repas à la mine avec sa fille âgée de neuf mois qu'on lui amenait : " et elle la faisait têter assise un instant dans le charbon" (1). Dans ces terribles conditions la jeune femme poitrinaire ne pouvait pas voir son état s'améliorer beaucoup. Si pourtant le docteur Favre à Commentry, ne trouve pas beaucoup de phtisiques parmi les mineurs, d'autres maladies en revanche étaient provoquées par la nature de leur travail.

Les conséquences d'une vie souterraine sur la santé des herscheuses ne pouvaient être favorables. Une nette détérioration de leur santé résultait des conditions générales de la vie sous terre, à quoi s'ajoutait la nature particulière de leur travail. Le contraste brutal entre la chaleur suffocante et l'air saturé d'humidité du fond des tailles d'où elles sortaient le charbon abattu, et le courant d'air glacé des grandes voies de roulage, la sortie du puits en plein air en légers vêtements de toile trempés de sueur, étaient déjà des causes actives de maladies : bronchites, comme celle de PHILOMENE, pneumonie ou fluxions de poitrine. Humidité et élévation de la température jointes à l'absence d'un ensoleillement suffisant provoquaient des troubles fonctionnels chez les mineurs ; en général de petite taille ; le teint blême de tous les MAHEU^{était} accompagné de tous les caractères du rachitisme : gros genoux, scrofules pour les plus jeunes ; Jeanlin frère de CATHERINE était petit :

" . . .

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1221

"les membres grêles avec des articulations énormes grossies par des scrofules... "(1). Avec un tempérament lymphatique ces conditions de vie les prédisposaient déjà particulièrement à l'anémie (2). Cette anémie tient beaucoup de place dans GERMINAL, surtout chez les herscheuses : ni CATHERINE ni LA MOUQUETTE n'en sont exemptes sous des formes différentes : Catherine fluette pour ses quinze ans, le teint blême aux gencives et aux lèvres pâles (3). En Belgique, les filles de fosses étaient souvent immatures physiquement : il n'était pas rare de rencontrer des herscheuses de 17, 18 ou 20 ans non encore réglées. Les travaux de charbonnage au fond des mines, la preuve en a été établie, étaient en cause (4). CATHERINE à seize ans n'était pas encore formée : "vierge enfant, retardée dans la maturité de son sexe par le milieu de mauvais air et de fatigue où elle vivait" (5). L'anémie de la MOUQUETTE était dite pléthorique par les médecins, due à une dégénérescence graisseuse des tissus : éclairée par le foyer du vestiaire des mineurs, la MOUQUETTE apparaissait énorme "une herscheuse de dix-huit ans, bonne fille, dont la gorge et le derrière énormes crevaient la veste et la culotte". Ainsi tournée elle était jugée troublante par les hommes "avec ses bosses de chair exagérées jusqu'à l'infirmité" (6).

Le travail des herscheuses n'arrangeait rien. Tous les médecins étudiant les conditions de vie des femmes dans les houillères à la fin de l'Empire avaient

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1145

(2) I.M.FRANDON - autour de Germinal p. 68 - citation du Docteur Boëns-Boisseau

(3) E.ZOLA - Germinal p. 1143

(4) I.M.FRANDON - op. cité p. 104 - citation Dr Boëns-Boisseau

(5) E.ZOLA - Germinal p. 1172

(6) E.ZOLA - Germinal p. 1155

signalé que la nécessité de pousser un lourd chariot, les jambes écartées, le corps constamment ployé en avant, occasionnait des déformations du bassin ; extérieurement elle donnait aux herscheuses une démarche disgracieuse. A la sortie d'un puits de mine, on les reconnaissait à leur taille plus petite, à leur démarche cahotante, suite inévitable de la position gênante qu'elles étaient obligées de garder dans les travaux souterrains (1). De là la méprise très vraisemblable d'ETIENNE qui veut croire à la dépravation précoce de CATHERINE en lui voyant "le déhanchement d'une gueuse" (2). En outre cette déformation n'était pas seulement inesthétique, elle était la cause de nombreux avortements, et d'accouchements avant terme, que la station verticale prolongée et les efforts persistants et les chutes favorisaient.

Mais les maladies n'étaient pas seules à redouter, les accidents se produisaient souvent et rendaient la profession de mineur très dangereuse. Les incendies et les inondations étaient fréquents dans les houillères et certaines catastrophes restaient célèbres, telle l'inondation du puits de Marles dans le Pas-de-Calais sous le Second Empire et l'incendie, déclaré en 1840 et jamais complètement maîtrisé, dans les houillères de Commentry, malgré les barrages qui lui furent opposés : "corrois de terre glaise à l'abri desquels les ouvriers continuaient à travailler malgré les gaz délétères qui filtraient." Les conditions de ce travail déjà si dures en temps normal, se doubleraient ici de la chaleur due à la proximité du brasier et des risques d'asphyxie : près de l'incendie de Commentry, les hommes travaillaient à demi nus, séparés

. . .

(1) Hubert WALLEROUX - Le travail des femmes dans les mines de Belgique - La Tribune

(2) E.ZOLA - Germinal - p. 1180

du brasier, par une cloison incandescente qui leur renvoyait d'intolérables réverbérations (1). La partie incendiée de la mine dans GERMINAL, c'est le TARTARET près duquel CATHERINE travaillait : les tailles y avaient une température moyenne de 45 degrés et la voie de roulage qu'empruntait la herscheuse longeait le mur d'argile du corroi bâti là afin de limiter l'incendie.. "il chauffait l'argile du corroi comme on chauffe les briques d'un four au point qu'on en recevait au passage la cuisson". Comme les mineurs de Commentry CATHERINE ne pouvait supporter ses vêtements : elle se mit en chemise, puis toute pudeur ôtée par la souffrance elle se dévêtit entièrement : "ravalée au trot de la femme quêtant sa vie par la boue des chemins, elle besognait, la croupe barbouillée de suie, avec de la crotte jusqu'au ventre, ainsi qu'une jument de fiacre" (2). Le mauvais air achevait ce que la chaleur avait commencé. L'asphyxie au voisinage de ces incendies était rapide même dans de hautes galeries. Au ras du sol stagnait une couche épaisse d'un demi mètre de gaz carbonique où les lampes s'éteignaient, à hauteur d'homme un mélange d'air et d'hydrogène carboné empoisonnait l'air. Il ne restait donc aux mineurs qu'une étroite bande d'air respirable entre ces deux couches de gaz. Aussi travaillaient-ils courbés en agitant l'air le moins possible pour empêcher le mélange. Malgré toutes les précautions, au bout d'un certain temps des vertiges, des nausées, quelquefois des évanouissements, indiquaient que l'atmosphère devenait irrespirable (3). C'est dans une telle atmosphère que travaillait CATHERINE qui, avec les allées et venues

. . .

(1) L. REYBAUD - Le fer et la houille - Commentry p. 82

(2) E. ZOLA - Germinal p. 1400

(3) L. REYBAUD - le fer et la houille - Commentry p. 82

de ses berlines, amenait rapidement une pollution de l'air respirable. Courbée, presque à quatre pattes, "Le bourdonnement de ses oreilles l'assourdissait, il lui semblait sentir un étau la serrer aux tempes. Elle tomba sur les genoux", brusquement sa lampe posée par terre s'éteignit "alors tout roula au fond des ténèbres, une meule tournait dans sa tête, son coeur défaillait, s'arrêtait de battre, engourdi à son tour par la fatigue immense qui endormait ses membres. Elle s'était renversée, elle agonisait dans l'air d'asphyxie au ras du sol" (1). Comme les asphyxies de Commentry il suffit pour la remettre sur pied, que son amant la transportât dans une galerie mieux ventilée.

Ainsi plus ou moins dénudées au fond des voies les herscheuses travaillant avec des hommes n'avaient pas une moralité très rigoureuse. La dépravation des filles de fosses a frappé les contemporains. Dans les mins du Pas-de-Calais où étaient employés des enfants très jeunes et des deux sexes, à deux reprises au cours de l'année 1861 le tribunal de Béthune a dû sévir contre des faits d'une révoltante immoralité accomplis dans les galeries souterraines (2).

A côté de tels faits le baiser de CHAVAL à CHATERINE dans la mine (3) semble bien anodin. Il est vrai que la fille était dans la même équipe que son père et son frère ce qui devait être une circonstance, malgré tout, assez rare dans les houillères... Des groupes se détachaient, des bandes d'ouvriers allant à la fosse ou

. . .

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1400

(2) A.N.DOUI BB 30. 377. 10 janvier 1862

(3) P.Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes...p;231
rapport du Dr. KUBORN

en revenant, pour se livrer sans honte, sous les yeux de leurs compagnons, aux plus grossiers excès (1). La scène est moins brutale dans GERMINAL où les mineurs au moins recherchaient la vieille mine et les champs de blé pour leurs ébats : "Aussi chaque fille s'y trouvait-elle chez elle, il y avait des trous perdus pour toutes, les galants les culbutaient sur les poutres, derrière les bois, dans les berlines ; on se logeait quand même coudes à coudes sans s'occuper des voisins" (2). Dans les houillères de Belgique l'on disait que la plupart des jeunes filles prenaient un amant avant d'être pubères. Parmi les jeunes filles qui travaillaient à la fosse il était vraiment exceptionnel d'en rencontrer qui fussent encore vierges à 14 ans (3). C'est pratiquement le cas de CATHERINE qui à quinze ans prit CHAVAL comme premier amant. Liaison que ses parents admettaient, résignés à l'inévitable : "C'était une situation acceptée, un ménage reconnu sur lequel la famille elle-même fermait les yeux" (4). Comment imaginer qu'une jeune fille puisse rester pure au milieu de ces garçons au langage provoquant, aux gestes hardis, qui la poursuivent malgré la vigilance des chefs dans tous les endroits où l'obscurité assure l'impunité et favorise le succès de leurs audaces", s'écriait un médecin belge (5). Et si les hommes n'avaient pas besoin de poursuivre la MOUQUETTE, les propos que tenaient les herscheuses sur son compte prouvaient que nul ne se formalisait (6). Lorsqu'on passait auprès d'un groupe de ces jeunes filles on pouvait juger aisément du

. . .

-
- (1) P.Leroy - Beaulieu - le travail des femmes... p.231
rapport de Dr Kuborn
(2) E.ZOLA - Germinal p. 1240
(3) Hubert WALLEROUX - le travail des femmes dans les mines
de Belgique - La tribune 9/1/1870
(4) E.ZOLA - GERMINAL p. 1251
(5) I.M.FRANDON -Autour de Germinal p.99 cit.DrBoëns-Bois-
seau
(6) E.ZOLA - Germinal - p. 1168

degré de leur moralité par les sales propos et gestes lascifs qu'elles s'adressaient mutuellement (1). Ainsi par bravade CATHERINE répondait à ETIENNE qui la taquinait à propos de ses promenades avec CHAVAL "Lâchant, pour rire, des mots crus, comme on en lâche entre garçons et filles au fond des tailles, et elle répondait sur le même ton, disait par crânerie ce que son galant lui avait fait"(2).

Souvent il y avait des suites à ces liaisons : les districts houillers se faisaient remarquer par la grande quantité d'enfants illégitimes qu'on y rencontrait. Voici d'après les statistiques dressées en 1866 quel était le nombre de naissances d'enfants illégitimes dans le Nord et le nombre d'enfants légitimés par le mariage :

1866				
NORD	Mariages	enf. légit.	enf. naturels	enf. légitimés
LILLE	1181	4445	1138	
DOUAI	98	564	91	1869
VAEEN- CIENNES	135	587	98	

c'était avec le département de la Seine le plus fort taux d'enfants naturels. Il était rare que les herscheuses se marient sans être dans un état de grossesse avancée ou sans avoir déjà eu plusieurs enfants (3). On se mariait quand le consentement des parents ou la libération du service militaire le permettait (4). Mariage que les parents souvent n'étaient pas pressés de conclure pour des raisons surtout financières. Ainsi le mariage de PHILOMENE et de

. . .

- (1) I.M.FRANDON - Autour de Germinal p.99 citation Dr Boëns-Boisseau
- (2) E.ZOLA - Germinal p. 1251
- (3) I.M.FRANDON - autour de Germinal p. 98 citation Dr Boëns-Boisseau
- (4) H.WALLEROUX - travail des femmes dans les mines de Belgique - La Tribune 9/1/1870

ZACHARIE MAHEU ne fut décidé qu'après la naissance de deux enfants ! LA LEVAQUE qui hébergeait sa fille et ses deux enfants se trouvait en perte après la naissance du deuxième "elle poussait furieusement au mariage, en femme qui n'entendait pas y mettre du sien : "Zacharie a tiré au sort, continuait-elle, plus rien n'arrête... Voyons, à quand ?" (1). CONSTANCE MAHEUDE elle-même avouait à ETIENNE à la suite d'une scène violente avec sa fille : "Il n'y a que deux hommes qui m'ont touchée, un herscheur autrefois à quinze ans et MAHEU ensuite" (2).

A Commentry, Reybaud notait également comme cause d'immoralité l'institution de pensionnaires ou logeurs... Le pensionnaire devenait vite de la famille et il se formait rapidement un ménage en partie double (3). BOUTELOUP logeur des LEVAQUE était l'amant de LA LEVAQUE pourtant peu appétissante, c'était pratiquement compris dans le contrat. LEVAQUE travaillait le jour, BOUTELOUP la nuit : Les Maheu, leurs voisins "s'égayaient ainsi chaque matin du ménage à trois des voisins, un haveur qui logeait un ouvrier de la coupe à terre, ce qui donnait à la femme deux hommes, l'un de nuit, l'autre de jour"(4).

Ainsi ETIENNE devenu logeur de la famille MAHEU, vivait dans une intimité totale avec CATHERINE, couchant à la place du frère aîné dans la chambre commune : "c'était une intimité de chaque minute, il remplaçait partout le frère aîné, partageait le lit de Jeanlin devant le lit de la grande soeur" (5). Et encore ne se passait-il pas au coron ce qui se passait fréquemment dans les pays houillers

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1221

(2) E.ZOLA - Germinal p. 1334

(3) L.Reybaud - le fer et la houille Commentry p. 95

(4) E.ZOLA - Germinal p. 1146

(5) E.ZOLA - Germinal p. 1272

de la Loire, ou de Belgique, où une femme, fille majeure ou veuve, prenait une collection de cinq ou six pensionnaires faisant son choix parmi ceux-ci (1).

. . .

(1) L.Reybaud - le fer et la houille Commentry p. 95
H.WALLEROUX - La Tribune 9/1/1870

CHAPITRE III

LES CONDITIONS D'EXISTENCE
DES OUVRIERES

- I - Le logement des ouvrières et de leur famille
- 2 - Le rôle des femmes dans la vie en famille
- 3 - La nourriture
- 4 - Les ressources de l'ouvrière - Le budget dont elles disposait
- 5 - La prise de conscience de ces conditions d'existence
Les femmes dans la grève

LE LOGEMENT DES OUVRIERES

Les ouvriers des mines d'Anzin étaient logés par la Compagnie non loin des puits de mine, comme du reste les ouvriers du Creusot, dans des villages bâtis par la Compagnie elle-même. Il ne s'agissait pas en effet dans le Nord du développement de grands centres urbains : chaque puits d'extraction outre les bâtiments propres à son infrastructure avait annexé un "coron" petit village minier dont les habitants étaient employés à la fosse proche.

En 1872 la compagnie d'Anzin possédait 2 500 maisons louées à des ménages ouvriers (1). Construites à moindre frais, les maisons des coron n'étaient pas faites pour les familles nombreuses comme l'étaient en général les familles des mineurs, très prolifiques ; fait que l'on attribue à la passivité spéciale aux ouvriers des Grandes Compagnies, en principe toujours assurés du lendemain pour eux et leurs enfants (2). La disposition des maisons ne changeait guère que par des détails d'un coron à l'autre. Les habitations étaient disposées soit deux à deux soit en lignes parallèles séparées par la largeur des jardins (3). C'est la dernière disposition qu'Emile ZOLA avait choisie pour le coron des DEUX-CENT QUARANTE. Il décrit : "Les quatre immenses corps de petites maisons adossées, des corps de caserne ou d'hôpital, géométriques, parallèles que séparaient les trois larges avenues divisées en jardins égaux (4)". Entièrement bâties en brique elles n'étaient

(1) L. REYBAUD - Le fer et la houille - Anzin p. 154

(2) G. DUVEAU - La vie ouvrière... p. 429

(3) U. TURGAN - Les grandes usines - Anzin p. 66

(4) E. ZOLA - Germinal p. 1142

bien isolées ni contre le bruit, ni contre le froid (1). Comme dans les "ensembles" modernes la minceur des cloisons mitoyennes, une épaisseur d'environ vingt-quatre centimètres de briques creuses entre deux maisons, ne permettait pas aux locataires beaucoup d'intimité : "On vivait coude à coude d'un bout à l'autre (de la rue) et rien de la vie intime n'y restait caché, même aux gamins (2)". D'autres facteurs encore venaient s'ajouter à cette cause de démoralisation.

En effet, convenables pour un ménage de mineurs et deux ou trois enfants, les maisons de la Compagnie d'Anzin ne pouvaient suffire à des familles ouvrières nombreuses. L'aménagement intérieur de ces maisons était assez semblable partout. Composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage la maison ouvrière de la Compagnie d'Anzin ne jouissait pas d'un confort très élaboré. Le rez-de-chaussée d'après les plans d'un enquêteur en 1883 était composé le plus souvent de deux pièces : dans la plus grande qui servait aussi de cuisine était installé soit un poêle à charbon, soit une cheminée chargée de chauffer toute la maison (3). Dans le coron des DEUX-CENT QUARANTE toutes les maisons étaient construites sur le même modèle, le rez-de-chaussée ne formait qu'une seule pièce vaste et dallée dans laquelle se trouvait "la cheminée de fonte, à grille centrale, flanquée de deux fours et où brûlait constamment un feu de houille" (4).

La houille nécessaire au chauffage en hiver et surtout à la cuisine était fournie par la Compagnie gra-

. . .

(1) J. TURGAN - Les grandes usines ANZIN p. 71

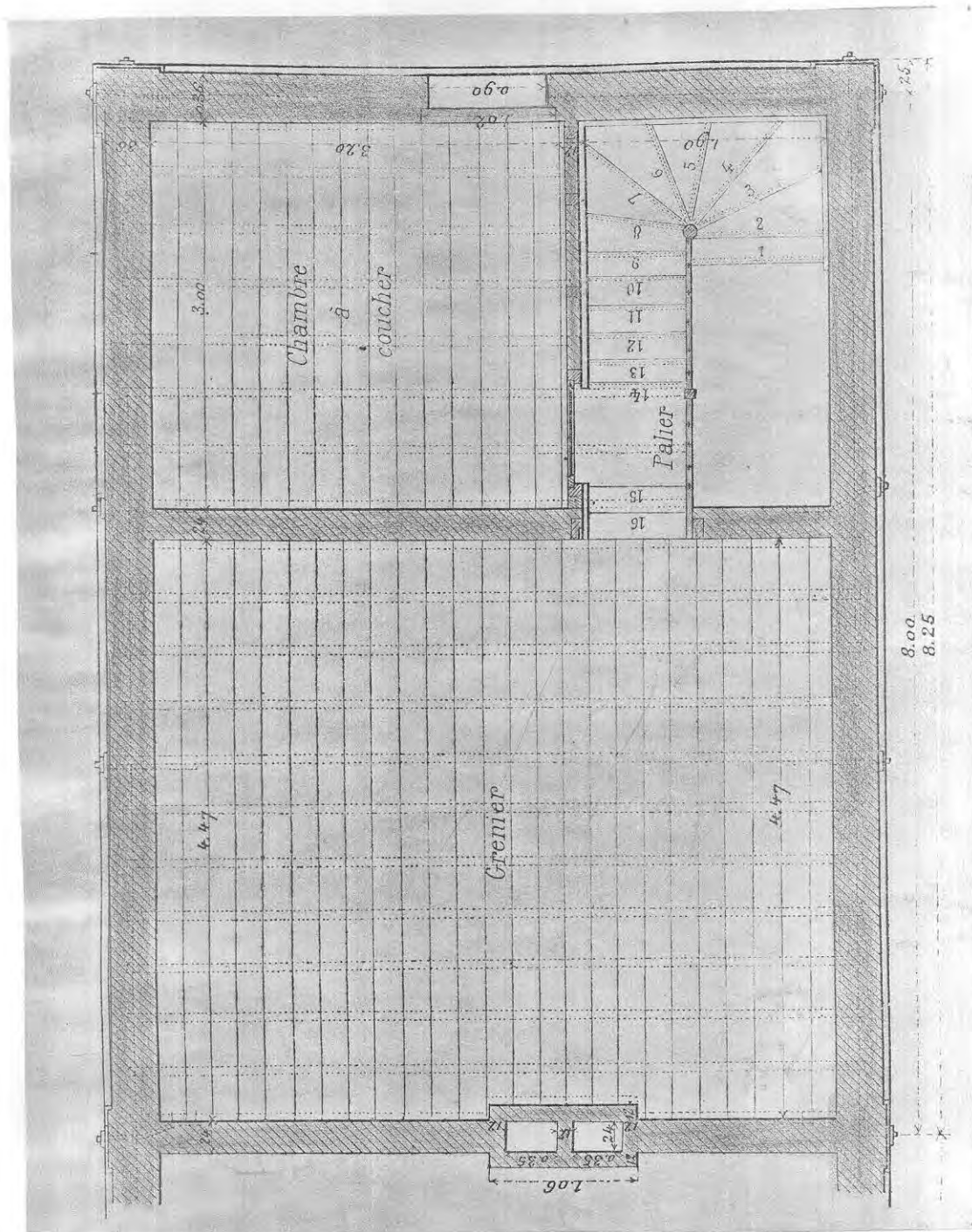
(2) E.ZOLA - Germinal p. 1145

(3) J. TURGAN - les grandes usines ANZIN p. 71

(4) E.ZOLA - Germinal p.1148

MAISONS MODELES CONSTRUITES EN 1883 PAR LA COMPAGNIE
D'ANZIN POUR SES MENAGES DE MINEURS.

2°/ Plan de l'étage.



Le palier de l'étage n'est pas utilisable comme pièce d'appoint.

tuitement à raison de soixante quintaux de charbon par famille selon l'ancien mineur Basly qui se plaignait de la modicité du don (1). On peut bien penser que ce n'était pas le meilleur charbon tiré de la mine qui servait ainsi aux ouvriers (2). Les mineurs de la Compagnie de MONTSOU se plaignaient eux aussi de la mauvaise qualité du charbon octroyé aux ménages : "La Compagnie distribuait par mois à chaque famille huit hectolitres d'escaillage, charbon dur ramassé dans les voies, il s'allumait difficilement" (3). Outre la cheminée il y avait peu de meubles dans la vaste pièce du rez-de-chaussée : "un pauvre mobilier en sapin verni et l'horloge" composaient la salle à manger des MAHEU. A l'étage dans la maison type de la Compagnie d'Anzin se trouvait un palier très exigü où il ne semble pas possible de placer un lit sauf peut-être un berceau, et une pièce, une chambre à coucher d'environ trois mètres sur trois, munie d'une seule fenêtre ; et pourtant ce plan de maison était présenté comme un modèle à suivre. L'étage semble relativement plus confortable dans GERMINAL. Les MAHEU pouvaient malgré tout loger un grand lit et un berceau dans le couloir. Il est vrai qu'ils devaient pour dormir et se reposer s'installer à dix personnes sur ce palier et dans cette unique pièce. En supposant à cette chambre les mêmes dimensions qu'à celle citée en exemple par Reybaud ou Turgan, 3 m sur 3,20m, on peut se demander comment les MAHEU arrivaient à y faire entrer trois lits, même de dimensions modestes, et des meubles : "Maintenant la chandelle éclairait la chambre carrée, à deux fenêtres, que trois lits emplies-

. . .

-
- (1) VUILLEMIN : la grève d'Anzin de 1884 : Basly se plaint des logements que fournissent à bas prix les compagnies : "vraies casernes malsaines où les ouvriers sont parqués comme des moutons, des 60 quintaux de charbon, accordés gratuitement à chaque famille, comme mauvais" p.8
- (2) VANTHIEGHEM - Zola : notes sur Anzin : "Charbon donné par la Compagnie, pas tout à fait 1 tonne par mois. Très mauvais. Chaque mois les femmes se le font délivrer" p.15
- (3) E.ZOLA - Germinal p.1149

saient. Il y avait une armoire, une table, deux chaises de vieux noyer, dont le ton fumeux tâchait durement les murs peints en jaune clair. Et rien autre, des hardes pendues à des clous, une cruche posée sur le carreau, près d'une terrine rouge servant de cuvette" (1). Sur le palier étaient placés le lit des époux MAHEU et du nouveau-né ESTELLE. Forcément il y avait deux enfants dans chaque lit, d'âges divers, frères et soeurs mêlés. Heureux encore si un pensionnaire ne s'y installait pas ! Cet entassement forcé n'était pas alors surprenant et dans les faubourgs des grandes villes manufacturières où le problème du logement ouvrier posé, n'était pas encore résolu, régnait cette promiscuité dégradante. Du reste peut-on dire résolue cette question en 1970 ? Aucun emplacement spécial n'était prévu dans ces maisons pour la toilette qui devait se faire soit dans la chambre même, soit dans la cuisine. Aucune mention non plus de lieux d'aisance. L'hygiène générale ne devait guère être excellente dans ces conditions. Le même entassement que dans la famille MAHEU existait dans la maison voisine des LEVAQUE où les deux parents logeaient leur fille et ses deux enfants, un jeune fils et un pensionnaire BOUTELOUP, pas trop exigeant, mineur de la coupe à terre. Mais en somme, mis à part cet entassement forcé et inévitable, au moins les mineurs étaient-ils assurés d'un logement proche de leur lieu de travail, ce qui n'était pas le cas dans les autres secteurs de l'industrie et où à proximité des grandes villes industrielles rien ne garantissait aux ouvriers la jouissance d'un tandis, et à plus forte raison d'un logement convenable.

Au surplus chaque petite maison était comme agrandie par un mince jardinet (rêve encore de bien des prolé-

. . .

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1143

taires urbains du vingtième siècle !). Les Compagnies ou les patrons avaient reconnu la nécessité vitale pour les mineurs de la disposition d'un lopin de terre. L'atavisme paysan de la majorité des mineurs jouait en effet pour les intéresser au travail de la terre. Au Creusot comme à Anzin, chaque maison construite par la Compagnie ou le patron était accompagnée d'un petit jardin, à la fois ressource non négligeable pour la mère de famille et distraction saine pour l'ouvrier (1). D'une superficie de deux ares chacun pour les maisons de la Compagnie d'Anzin(2), il ne s'agissait bien entendu pas de jardins d'agrément, mais de petits jardins potagers d'où comme aujourd'hui encore dans le Nord, les ouvriers tiraient un complément de nourriture fraîche toujours apprécié des ménagères grandes confectonneuses de soupes et de salades variées. Ces jardins faisaient également partie du paysage familier du coron des DEUX CENT QUARANTE : "Les larges voies, divisées en petits jardins adossés, restaient désertes, entre les quatre grands corps de maisons uniformes ; et ces jardins ravagés par l'hiver, étalaient la tristesse de leur terre marneuse, que bossuaient et salissaient les derniers légumes (1)". Des puits fournissaient l'eau nécessaire aux besoins domestiques et à l'arrosage de ces cultures nourricières. Un puits pour huit ménages note Turgan en 1884 (4) Un puits pour quatre familles au coron des DEUX CENT QUARANTE (5).

. . .

(1) L. Reybaud - le fer et la houille p. 92

(2) L. Reybaud - le fer et la houille p. 195

(3) E.ZOLA - Germinal p. 1214

(4) J.TURGAN - Les grandes usines Anzin p. 66

(5) E.ZOLA - Germinal p. 1217

LE ROLE DES FEMMES DANS LA FAMILLE

Déserts dans la journée, après le départ tôt le matin des hommes à la fosse, et celui des enfants trop jeunes pour la mine, à l'école, les villages de mineurs étaient alors occupés uniquement par les vieillards et des mères de famille, jadis herscheuses ou cribleuses, qui après la naissance de deux ou trois enfants ne travaillaient plus à la mine (1). C'était à la femme, à la mère, qu'appartenait le soin de rendre les maisons confortables et accueillantes par la façon dont elle tenait le ménage; de même c'était elle qui dans les ménages ouvriers établissait le budget et sur elle retombaient tous les soucis que la misère toujours proche faisait peser sur la famille. Les ménagères vaquaient aux soins domestiques, soins réduits faute de meubles, s'occupant de la cuisine familiale forcément frugale.

Les enfants trop jeunes pour la mine, c'est-à-dire légalement au-dessous de douze ans, allaient en principe à l'école. La Compagnie d'Anzin, ainsi que M. SCHNEIDER s'enorgueillissaient du nombre d'enfants scolarisés dans les écoles de la société. Mais, tout comme dans les campagnes, les mères ne les y envoyaient pas régulièrement; les enfants restaient à la maison dès qu'il y avait des travaux pressants à faire à l'intérieur. Les mères assez dures considéraient, selon une mentalité qui n'a rien de révolu encore aujourd'hui, leurs enfants comme des aides et attendaient avec impatience le moment où ils pourraient enfin entrer à la mine et apporter à leur tour une paie à

. . .

(1) L. REYBAUD - Le fer et la houille LE CREUSOT p. 47

la maison. Aussi après une période difficile au début, un ménage ouvrier au moment où les enfants commençaient à travailler, connaissait une aisance temporaire.

Ménagère et intendante telle apparaissait bien la femme du peuple. Son rôle était important dans la famille des mineurs comme dans tous les ménages ouvriers. A la sortie de la mine à deux heures, hommes, femmes et filles devaient déjeuner. Ensuite ils se débarrassaient du charbon collé à leur peau par des lavages quotidiens, ablutions d'eau chaude à chaque rentrée de la mine. En outre les enquêteurs observaient au Creusot la propreté des logements des mineurs, seul luxe de ces pauvres maisons (1). CONSTANCE MAHEU qui admirait un effort de luxe chez La PIERRONNE, tenait-elle même tout très propre chez elle : "Le rez-de-chaussée, vaste salle dallée, d'une propreté flamande, avec ses dalles lavées à grande eau et semées de sable blanc" (2). Peu d'ouvriers manquaient aux ablutions au savon et à l'eau, les femmes y veillaient et administraient de leurs mains ces douches salutaires (3). Et les femmes aussi bien que les hommes en avaient besoin. CATHERINE se lavait devant ses frères, mais quand même la première. Toute l'équipe des MAHEU se lavait dans un grand baquet d'eau chaude et c'est la MAHEUDE qui lavait elle-même son homme : "Mais comme à l'ordinaire, elle venait de retrousser ses manches pour lui laver le dos et les parties qu'il lui était mal commode d'atteindre" (4). Hygiène rudimentaire, puisque le même baquet d'eau servait à tous les enfants, mais effort pourtant remarquable étant donné le métier qu'ils exerçaient et la lassitude générale ~~de~~ travail achevé.

(1) L. REYBAUD - Le Creusot p. 93

(2) E. ZOLA - Germinal p. 1149

(3) L. REYBAUD - Le fer et la houille Le Creusot p. 93

(4) E. ZOLA - Germinal p. 1231

LA NOURRITURE

A l'absence d'une hygiène suffisante se joignait des carences alimentaires pour faire des mineurs les proies faciles de diverses maladies. En effet les menus des ouvriers n'étaient pas très variés. Ils ne consommaient pratiquement pas de viande sauf les jours de fêtes traditionnelles, ducasses en été, à la flamande, ou la fête de la Sainte-Barbe, fête des mineurs et des artilleurs (1). Et c'était alors surtout des lapins élevés d'épluchures dans les carins qu'ils mangeaient, ou du veau dont la population ouvrière en France faisait une grande consommation (2); viandes tenues aujourd'hui pour indigestes et sans grande valeur nutritive, ce qui confirme la phrase de ZOLA sur cette viande que "les mineurs digéraient mal" (3). Les jours de ducasse, d'un bout à l'autre des façades, le coron des DEUX CENT QUARANTE "sentait le lapin, un parfum de cuisine riche qui combattait ce jour-là l'odeur invétérée de l'oignon frit" (4), le tout accompagné des pommes de terre frites dans la graisse dont l'odeur se sentait au loin (5). Pour l'ordinaire, les ménages ouvriers faisaient une grande consommation de pain, base avec les soupes de légumes, de leur nourriture (5). Le manque de pain signifiait à plus ou moins brève échéance, la faim. Pour eux, dit Reybaud, le dernier mot d'un régime alimentaire, c'est que le pain soit bon, ils ne voient rien au-delà (6). LA MAHEUDE, entrée chez l'épicier MAIGRAT la bourse vide, lui demandait seulement de lui faire crédit pour deux pains de trois livres

(1) L.REYBAUD - le fer et la houille REZIN p. 202

(2) L.REYBAUD - " " LE CREUSOT p. 94

(3) E.ZOLA - Germinal p. 1261

(4) E.ZOLA - Germinal p. 1260

(5) Les Ouvriers européens : mineurs des filons argentifères de Pontgibault. T.V, (documents de 1850) p. 158

(6) L.REYBAUD - Le fer et la houille p. 94

par jour qu'elle paierait à la fin de la semaine, le samedi jour de la paie (1). Les mineurs en effet partaient le matin pour la fosse après avoir pris un petit déjeuner de café et de pain, ils emportaient pour le déjeuner de dix heures au fond de la mine, un "briquet": tartine de pain et de beurre. En rentrant de la fosse affamés, ils mangeaient de la charcuterie quand ils en avaient, des légumes du jardin, et comme boisson de la bière dans le Nord "à peine comme supplément se permettent-ils de temps à autre un peu de porc, quelques salaisons, des pommes de terre ou des légumes qu'ils cultivent" (2). Grâce à sa femme, MAHEU trouvait en rentrant, de la soupe, une demi-livre de fromage de cochon à lui seul réservé. CATHERINE comme ses frères n'avait droit qu'à la soupe de pain, pommes de terre, poireaux et oseille du jardin (3). Le soir le même genre de soupe était servie mais les ouvriers ajoutaient au menu de la salade, laitues du jardin et pissenlits ramassés dans les champs, qu'ils aimaient beaucoup, et la soupe était fortement assaisonnée d'oignons frits (4). Ce n'était pas un régime idéal pour les enfants, ni pour les adultes ; cependant, bien souvent, même cette soupe manquait au foyer de l'ouvrier. Que la femme fut imprévoyante ou insoucieuse et la famille en subissait aussitôt les conséquences. La "ratatouille" du soir est souvent évoquée dans GERMINAL : "Une salade accompagnerait si bien la ratatouille qu'elle laissait mijoter sur le feu : des pommes de terre, des poireaux, de l'oseille fricassés avec de l'oignon frit" (5). Outre les poireaux et l'oseille, les jardins potagers fournissaient les mineurs de choux, pommes de terre, haricots, pois et

. . .

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1209

(2) L. REYBAUD - le fer et la houille p. 94

(3) E. ZOLA - Germinal p. 1227

(4) L. REYBAUD - Le fer et la houille p. 94

(5) F. LEPLAY - Les ouvriers européens - le mineur de Pontgibaud p. 150

(5) E. ZOLA - Germinal p. 1234

artichauts, laitues et romaines, tandis que les enfants cueillaient la salade de pissenlits dans les champs (1). Le tableau d'une certaine misère dans GERMINAL est d'autant plus frappant qu'après le buffet vide des MAHEU, l'écrivain nous montre l'intérieur des GREGOIRE, actionnaires des mines de MONTSOU, déjeunant de chocolat et de brioches. L'opposition entre ouvrières affamées et bourgeoise repue est symbolisée par la différence d'aspect et de vie de CATHERINE MAHEU, malingre et de CECILE GREGOIRE d'une allure très "Rubens", tandis qu'au vide et à l'odeur de la cuisine des MAHEU s'opposait la cuisine des GREGOIRE : "la cuisine était immense et on la devinait la pièce importante, à la propreté extrême, à l'arsenal des casseroles, des ustensiles, des pots qui l'emplissaient. Cela sentait bon la bonne nourriture. Des provisions débordaient des rateliers et des armoires" (2).

LES RESSOURCES DE L'OUVRIERE

Il existe de nombreux documents statistiques sur le salaire des ouvriers des mines de charbon en France. L'usage se généralisa à la fin du Second Empire de la paie tous les quinze jours, considérée alors comme la meilleure façon de procéder pour les ouvriers eux-mêmes. Des études avaient montré le danger d'une paie hebdomadaire incitant au gaspillage et à l'absentéisme, et aussi les inconvénients d'une paie mensuelle demandant à l'ouvrier un sens de l'épargne qu'il ne possédait pas, les budgets ouvriers étant souvent mal gérés par des femmes ignorantes. L'ouvrier mineur était à cette époque moins bien payé que son confrère métallurgiste car son travail ne demandait pas d'apprentissage

(1) E.ZOLA - Germinal -p. 1230

(2) E.ZOLA - Germinal - p. 1195

STATISTIQUES GÉNÉRALES DE FRANCE

L'INDUSTRIE

1961-65

Résultats de l'enquête

INDUSTRIES EXTRACTIONNES - HOUILLÈRES

Départements	Nombre d'Établ.	Hommes	Femmes	Enfants	SALAIRE		
					Hommes	Femmes	Enfants
LOIRE							
Arrondissement St- Etienne	31	9 714	102	401	3,65 F	1 F	0,95 F
PAS DE CALAIS							
Arrond. BETHUNE	15	4 258	18	448	3 F	2 F	1 F
SAONE ET LOIRE							
Arrond. AUTUN	5	2 081	69	244	2,65 F	1,50 F	1,15 F
Arrond. CHALON	5	2 775	410	223	2,35 F	1,15 F	1 F
GARD							
Arrond. ALAIS (Alès)	13	5 191	132	483	3 F	1,20 F	0,70 F
AVEYRON	5	3 050	125		2,60 F	1,15 F	
NORD			pas de femmes				
			au fond				

spécial (1). ETIENNE en quelques mois était passé du rang de herscheur débutant à celui de haveur à la taille sans grande difficulté, arrivé à MONTSOU au cours de l'hiver 1866, il était embauché par MAHEU comme haveur en juillet 1867 (2). En fait les salaires moyens donnés par les statistiques ne signifient pas grand chose : les chiffres donnés englobaient trop de travaux différents ; ils étaient très supérieurs à ce que pouvaient gagner femmes et enfants, et quelquefois inférieurs au salaire d'un mineur travaillant dans de bonnes conditions. D'autres facteurs contribuaient encore à rendre le chiffre réel du salaire, incertain : les femmes au triage étaient payées au cube de pierres triées - non à l'heure, les rouleurs, à la berline pleine remontée, et la pratique du marchandage rendait délicate la fixation d'un chiffre moyen de salaire par jour, car dans cette organisation particulière du travail, l'activité de l'ouvrier tenait une place importante pour la détermination de son salaire. A Commentry la moyenne des salaires des mineurs était de 3 à 4 Francs par jour ouvrable (3), en général on comptait trois cent jours ouvrables par an. Les rouleurs gagnaient à peu près 1,50 F par jour ; les femmes et les jeunes filles occupées au jour "à des besognes chétivement payées", avaient 1,30 F à 1,60 F de salaire journalier en 1866 (4). A Anzin, le rapport Clémenceau donnait comme moyenne des salaires 3,18 F en 1860, 3,67 F en 1869, cette moyenne atteignait 4,76 F en 1875. En 1870 les femmes employées au triage à ANZIN gagnaient entre 50 centimes et 1,25 Francs par jour (5). En 1867,

. . .

(1) L. REYBAUD - le fer et la houille Le Creusot p. 50

(2) E. ZOLA - Germinal p. 1258

(3) L. REYBAUD - Le fer et la houille Commentry p. 111

(4) L. REYBAUD - le fer et la houille Commentry p. 96

(5) L. REYBAUD - le fer et la houille Anzin p. 190

au fond, d'après L. Laurent Simonin le salaire des femmes oscillait entre 1 et 2 francs (1). CATHERINE dans GERMINAL, touchait en effet 2 francs par jour de travail.

La famille MAHEU, composée de dix personnes dont cinq membres travaillaient à la mine, jouissait d'un revenu annuel d'environ 3 300 francs. Or dès la fin de la première semaine après la paie, le ménage pour peu qu'il eut à faire face à quelques dépenses imprévues, s'endettait. Pourtant si les salaires du père, 3 francs, était légèrement inférieur à celui attribué aux bons chefs piqueurs à Anzin, celui de CATHERINE en revanche était un peu supérieur à la moyenne des salaires attribués aux rouleurs par la Compagnie. En réalité le salaire pouvait varier à la suite de jours de fête chômées, de maladies ou même d'amendes (qui n'existaient pas au Creusot). Ce fut le cas pour MAHEU qui vit le salaire de la quinzaine se réduire à 50 francs : "Il regardait ce peu d'argent sans le ramasser, glacé d'un petit frisson qui lui coulait au coeur"... Certes lorsqu'il aurait remis leur part à ZACHARIE, à ETIENNE et à l'autre camarade qui remplaçait CHAVAL, il lui resterait au plus cinquante francs pour lui, son père, CATHERINE et JEANLIN" (2). On conçoit aisément le peu d'empressement des parents à consentir au mariage des aînés, ce qui signifiait pour eux la perte totale de leur salaire. De là la colère de la MAHEUDE, d'abord mise en demeure de consentir

(1) L.L.Simonin - La mine et les mineurs p. 269

(2) E.ZOLA p. 1289

au mariage de son fils avec PHILOMENE LEVAQUE, et qui avait vu ensuite sa fille CATHERINE la quitter aussi : "Les mères se fachaient lorsque les garçons commençaient trop tôt, car un garçon qui se mariait ne rapportait plus à la famille. ZACHARIE lui avait coûté, il fallait qu'il leur rende" (1) Et si la mère de ZACHARIE voulait toucher le plus longtemps possible les quinzaines de son fils, la mère de PHILOMENE s'emportait à l'idée d'abandonner celles de sa fille (2). Et après la frasque de JEANLIN, le même sentiment encore réapparaissait chez la mère de famille, le cri de la misère "faisant de chaque petit de la portée , un gagne pain pour plus tard" (3).

LES DEPENSES ET LE BUDGET

L'établissement du budget dépendait en partie du lieu de travail. La vie au Creusot était pour les subsistances moins chère qu'à Anzin où pourtant les mineurs étaient moins payés. Comment s'établissait le budget ouvrier ? Le poste essentiel était bien entendu celui de la nourriture avec une place prépondérante tenue par la consommation du pain dans la famille ouvrière. A Anzin une famille ouvrière de huit membres dont trois travaillaient à la mine consommait pour 1,60 F de pain par jour en moyenne, soit 48 Francs par mois (4). Le pain était alors à 24 centimes la livre, en 1869, ce qui faisait plus de trois kilogrammes de pain par jour. C'était exactement ce que consommait la famille MAHEU par jour :

. . .

(1) E. ZOLA - p. 1219

(2) E. ZOLA - p. 1221

(3) E. ZOLA - P. 1293

(4) L. REYBAUD - le fer et la houille Anzin p. 205

"Rien que deux pains de trois livres par jour" (1) demandait la MAHEUDE à Maigrat l'épicier du coron. C'était évidemment compté au plus juste car en excluant des consommateurs la petite Estelle, qui tétait encore, les neuf autres se nourrissaient principalement de pain, pain à la fosse, pain dans la soupe de midi, dans la ratatouille du soir. Or ils n'en avaient pas une livre chacun. En admettant que femmes et enfants n'en aient mangé que 250 grammes, or la consommation moyenne pour une ouvrière était de 690 grammes, les hommes en avaient juste 450 grammes chacun. A Commentry en 1868 Reybaud calculait qu'une famille de huit personnes, dont quatre travailleurs, consommait annuellement 2460 kilogrammes de pain, soit plus de six kilogrammes par jour : à peu près 750 grammes de pain par jour et par personne (2). Il est certain que le pain une fois assuré, il ne restait pas de quoi faire beaucoup d'économies sur la paie des ouvriers. La pomme de terre comme le pain était l'élément de base du repas des mineurs. Son bon marché relatif : 4,06 F l'hectolitre en 1870 à Anzin (3), 4 Francs au Creusot en 1866 (4), en faisait une denrée facile à acheter en grosse quantité et à conserver. Les jardins potagers n'en fournissaient jamais suffisamment pour les besoins de la cuisine, notait ZOLA (5). Elle paraissait aussi à tous les repas, en composé avec d'autres légumes pour soupes et ratatouilles, ou même simplement au beurre (6). La MAHEUDE en achetait d'un coup 22 litres pour deux jours, puisque rêvant au repas qu'elle pouvait composer avec cent sous, elle prévoyait l'achat

. . .

-
- (1) E. ZOLA - Germinal p. 1209
(2) L. REYBAUD - le fer et la houille Commentry p. 113
(3) Rapport Clémenceau - Documents parlementaires Chambre des députés p. 1568
(4) L. REYBAUD - le fer et la houille LE CREUSOT p.53
(5) E. ZOLA - Germinal p. 1209
(6)

d'un boisseau de pommes de terre pour la soupe du matin et la ratatouille du soir (1). Elle dépensait donc 90 centimes de pommes de terre en deux jours, soit à peu près 13,50 F par mois. On a vu plus haut que les mineurs mangeaient rarement de la viande. Elle était pourtant abordable à Anzin où, entre 1865 et 1875, son prix avait varié entre 1,34 F et 1,66 F le kilogramme. Mais elle était réservée aux jours de fêtes et au père en priorité. CATHERINE n'en mangeait pas. LES MAHEU non plus ne dépensaient pas beaucoup en viande ou en boisson, sauf une pinte de bière de temps à autre et un morceau de veau les jours de paie; Pour la viande et la boisson Reybaud attribuait une part dans le budget mensuel de 87 francs pour une famille de huit personnes. A Quoi il fallait ajouter le beurre à 2,50 F le kilogramme, le café à 3 francs, la douzaine d'oeufs à 90 centimes environ (2). Dans GERMINAL la cabaretière de "l'AVANTAGE", MADAME RASSENEUR se plaignait de la cherté excessive des oeufs passés à 22 sous la douzaine (3). Un médecin avait établi déjà en 1861 un menu type pour les mineurs et les travailleurs de force en général à qui il fallait de la viande tous les jours, grillée ou rôtie autant que possible : un homme pour pouvoir travailler devait manger 750 g. de pain bis ou 516 de pain blanc, 200 g de légumes et 150 g de viande (4).

Le chapitre vêtements était très restreint dans ce budget : 2 francs par jour pour 8 personnes (5). L'ouvrière honnête ne pouvait guère se livrer à de folles co-

-
- . . .
- (1) E. ZOLA - Germinal - un boisseau était l'équivalent à peu près de 13 litres
 - (2) L. REYBAUD - Le fer et la houille - p. 105
 - (3) E. ZOLA - Germinal - p. 1256
 - (4) Dr RIEMBAULT - Hygiène des ouvriers mineurs p. 301
 - (5) L. REYBAUD - le fer et la houille p. 105

quetteries. Le mètre de drap gros bleu utilisé par les ouvriers, qui coûtait en 1860 8,20 F à Anzin, en 1870 n'en coûtait plus que 7,68 F, la paire de bas de laine 3,47 F (1). En admettant que la mère confectionnât les vêtements familiaux y compris tout le linge de la maison, en supposant qu'une partie des vêtements lui ait été donnée par des charités privées, c'était malgré tout une lourde dépense qui grevait fortement le budget ouvrier. Comme il était difficile de confectionner des chaussures soi-même, c'était un domaine où on ne pouvait restreindre beaucoup les dépenses : c'est ainsi que la MAHEUDE se trouvait en face d'une dette de 20 francs de cordonnerie (2).

On comptait donc au minimum 50 centimes pour les dépenses de la table par jour et par personne, simplement pour survivre sans aucun superflu, 25 centimes environ pour les vêtements ce qui n'autorisait pas davantage de luxe, soit pour 9 personnes 2463 francs par an, seulement pour les dépenses de première nécessité. A Anzin le poste loyer était exceptionnellement modique. Les loyers de la Compagnie allaient de 2,50 F à 5 Francs par mois (3). Chiffre exact donné par Madame HENNEBEAU femme du directeur régional de la Compagnie des Mines de MONSOU (4). Plus fort au Creusot où il ne descendait guère au-dessous de 40 francs par mois, il fallait y ajouter la location des jardins qui se faisait à part, à raison de 2 F le terrain (5). Les jardins étaient à Anzin loués avec la maison sans aucun supplément. Comment les ouvriers auraient-ils pu payer 480 francs au moins de loyer par an ? Dans GERMINAL, sur

-
- . . .
- (1) Rapport Clémenceau - Documents parlementaires - Chambre
(2) E.ZOLA - Germinal p. 1208 p.15.63
(3) L. REYBAUD - Le fer et la houille - Anzin p. 194
(4) E.ZOLA - Germinal p. 1223
(5) L. REYBAUD - Le fer et la houille - Le Creusot p. 53

les 2 700 francs que gagnait MAHEU et sa famille, il ne restait donc pas grand chose pour les dépenses imprévues, les maladies en particulier. Il était impossible à un mineur avec de telles charges et un tel budget non seulement d'épargner, mais encore d'arriver à "éponger" d'anciennes dettes : c'est ainsi que la famille MAHEU traînait 60 F de dettes chez l'épicier Maigrat depuis deux ans : "C'était une vieille dette, contractée pendant la dernière grève. Vingt fois ils avaient promis de s'acquitter, mais ils ne le pouvaient pas, ils ne parvenaient pas à lui donner 40 sous par quinzaine" (1). Pourtant des ménages d'ouvriers étaient plus favorisés. Ainsi Les PIERRON, sans charge puisque belle-mère et fille travaillaient, LA BRULE au criblage, LYDIE à la fosse, de plus la jeune femme avait un éventaire de sucreries et le mari, complaisant du reste, était porion à la mine. Contrairement aux autres ménages la PIERRONNE jouissait d'un certain luxe et elle pouvait épargner (2). Ce n'était plus à proprement parler des ouvriers.

LA PRISE DE CONSCIENCE PAR LES FEMMES DE CES CONDITIONS D'EXISTENCE

La Compagnie d'Anzin distribuait des secours aux mineurs accidentés, en général 1 franc par jour avec un supplément pour les enfants à charge, des pensions de retraites étaient accordées aux vieux mineurs après quarante années de service ; mais il était quand même exceptionnel que, passé cinquante ans, les mineurs puissent encore continuer à travailler. Le cas du grand père BONNEMORT, dans

. . .

(1) E. ZOLA - *Germinal* - p. 1208

(2) E. ZOLA - *Germinal* - p. 1470

GERMINAL, est remarquable : fils et petit-fils de mineurs, il avait lui-même passé quarante-cinq ans au fond de la mine et cinq ans à la surface (1). Il avait donc droit à la pension de retraite, de 150 francs par mois et de 180 s'il atteignait les 60 ans de service. Les veuves d'ouvriers et les orphelins n'étaient pas absolument démunis puisque la Compagnie leur versait une pension provisoire. Mais plus nombreux étaient les enfants, plus le problème de la subsistance se posait pour les mères de famille, sans autre ressource que cette somme modique. Des caisses de secours mutuels pour pallier ces situations toujours dramatiques avaient été fondées par les ouvriers eux-mêmes en dehors des Compagnies de 1864 à 1870. Or les Compagnies voyaient d'un mauvais oeil les réunions de fonds gérés par les seuls ouvriers à qui les caisses de secours pouvaient servir aussi de caisse de résistance contre les patrons. C'est bien en effet ce qui se passa dans GERMINAL où la caisse de secours à peine créée et presque vide encore servit à la grève. Nous reviendrons un peu plus loin sur ces grèves dans les mines, tellement importantes socialement et caractéristiques de la vie ouvrière sous le Second Empire où les femmes au surplus jouèrent leur rôle, rôle passionné plus que raisonné. Cependant, constamment aux prises avec les difficultés très matérielles de l'existence, ordonnatrices d'un budget rarement en équilibre, les ouvrières n'étaient guère enclines aux spéculations intellectuelles. Elles n'avaient pas souvent d'autres sujets de conversation de porte à porte que les divers scandales du village, disséqués à l'infini et dont les promiscuités du coron ne laissaient rien ignorer. La MAHEUDE

. . .

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1139

allant boire du café chez La PIERRONNE, la conversation roulait aussitôt sur les habitudes d'une autre voisine, laquelle à son tour un peu plus tard ne se privait pas de critiquer vivement les les moeurs faciles de la PIERRONNE (1) En général les familles d'un coron vivaient dans une sorte d'univers étroit où les grands problèmes de l'époque n'étaient pas clairement compris, au début surtout. Dans GERMINAL, c'est l'arrivée d'ETIENNE, révolté contre la société, dans la famille MAHEU, qui provoquait chez ces mineurs une première prise de conscience de leur condition en rapport avec l'économie générale du pays (2), condition que l'on se mettait à placer en parallèle avec celle du directeur HENNEBEAU ou des GREGOIRE. D'abord réticente devant la possibilité d'un avenir moins sombre pour elle et ses enfants, la MAHEUDE finit à son tour par être conquise par le rêve d'une société meilleure, mais à la fin des veillées où Etienne endoctrinait la famille, la réalité lui apparaissait, ainsi qu'aux autres, encore, plus misérable : "Les MAHEU quittaient la table, le coeur mal à l'aise, désespérés. Il leur semblait qu'ils venaient d'être riches et qu'ils retombaient d'un coup dans leur crotte... ils montaient à la file en s'apercevant de l'humidité des murs et de l'étouffement empesté de l'air" (3). La résignation de CONSTANCE MAHEU, ni celle de sa fille CATHERINE, la herscheuse, n'avaient tenues face aux révélations apportées par ETIENNE, et de l'avis unanime des observateurs les femmes pendant les grèves étaient de beaucoup les plus excitées et poussaient les hommes à la violence.

. . .

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1222 - p. 1218

(2) E. ZOLA - Germinal p. 1277

(3) E. ZOLA - Germinal p. 1280

LES FEMMES DANS LES GREVES

Les grèves d'Anzin de 1866 ou de 1884 furent à leurs débuts presque encouragées par la direction car la situation de la Compagnie était alors critique et le chômage volontaire des ouvriers, pourvu qu'il ne se prolongeât pas trop pouvait avoir certains avantages (1). Ce que voyait clairement SOUVARINE l'anarchiste qui accusait la Compagnie de MONTSOU de pousser sciemment à tous les ouvriers : "Comme elle n'osait chômer aussi, effrayée devant l'inaction ruineuse du matériel, elle rêvait un moyen terme, peut-être une grève d'où son peuple de mineurs sortirait dompté et moins payé. Enfin la nouvelle Caisse de prévoyance l'inquiétait, devenait une menace pour l'avenir, tandis qu'une grève l'endébarrasserait en la vidant lorsqu'elle était peu garnie encore" (2).

La courte grève de 1866 fut un échec pour les ouvriers qui n'obtinrent pas l'augmentation de salaire demandée. Le travail cessa pendant 6 jours, du 23 au 29 octobre : dans la soirée du 24 octobre le bruit commença à se répandre à Paris qu'un mouvement ouvrier avait eu lieu dans l'arrondissement de Valenciennes qui depuis un mois avait eu tant à souffrir du choléra. Le 14 novembre, 26 mineurs comparaissaient en police correctionnelle, accusés de violences et de détériorations de matériel (3). C'est surtout les années 1869 et 1870 qui virent se dérouler des grèves plus sauvages car l'état d'esprit des mineurs qui se sentaient dorénavant soutenus par une fraternité internationale, avait subi de profondes transformations. Ils supportaient de plus en plus impatiemment

(1) RAPPORT CLEMENCEAU - Documents parlementaires. Chambre. Rapport de Mr Guary p.1571

(2) E.ZOLA. Germinal p.1284

(3) LA GREVE DES CHARBONNIERS D'ANZIN - Tribunal de Valenciennes - Audience du 14 novembre 1866.

MANIFESTATION DE FEMMES AU CREUSOT EN 1870

"Les femmes avaient paru , près d'un millier
de femmes aux cheveux épars, depeignées par la
course..."

Zola. Germinal. p1435



leurs conditions misérables d'existence face au luxe patronal. Il suffisait alors d'un homme plus instruit, prenant pour cela même plus nettement conscience de l'infériorité de sa position, pour s'en révolter et déclencher un mouvement de grève. C'est ce qui se passa au Creusot (1) où lors de la grève de 1870 l'action d'Assi, ouvrier renvoyé par les Schneider, s'apparentait de très près à celle d'ETIENNE dans GERMINAL, ce dernier sensibilisant les mineurs à leur propre misère que sans lui ils n'eussent peut-être pas ressentie aussi durement (2). Ce fut aussi le cas pour la grève d'Anzin de 1884 où le cabaretier Basly, ancien mineur, avait pris la tête du mouvement de grève. Les femmes en même temps que les hommes prenaient conscience du but lointain des grèves, elles étaient aussi les plus acharnées une fois la grève commencée. C'est ainsi que dans la deuxième grève du Creusot en mars 1870 les femmes se tinrent aux côtés des hommes et manifestèrent avec eux : "le 31 mars, 600 mineurs, hommes et femmes se rassemblent au puits des Moineaux pour s'opposer à la descente de l'équipe, criant et lançant des pierres sur le service d'ordre". Le 1er avril vers midi 3000 manifestants dont près de 500 femmes avec leurs enfants jettent des projectiles (3). A la suite de ces incidents quatre femmes furent arrêtées. De même devant le VOREUX une foule de mineurs s'amassait auxquels se joignaient femmes et enfants, lapidant les soldats avec des morceaux de briques : "Au premier rang la MOUQUETTE s'étranglait de fureur en pensant que des soldats voulaient trouer la peau à des femmes. Elle leur avait craché tous ses gros mots, elle ne trouvait pas d'injures assez basses" (4). De trente leur nombre passa à plus de 500. Ils se ser-

- (1) F. L'HUILLIER La lutte ouvrière sous le Second Empire
(2) E. ZOLA - Germinal p. 1280 p. 40
(3) F. L'HUILLIER - La lutte ouvrière sous le Second Empire
(4) E. ZOLA - Germinal p. 1507 p. 49

vaient des briques comme munitions face aux baïonnettes : "Les enfants les charriaient une à une, des femmes en emplissaient leurs jupes. Bientôt chacun eut à ses pieds des munitions, la bataille à coups de pierres commença" (1). "Ce fut la BRULE qui se campa la première. Elle cassait les briques sur l'arrête maigre de son genou... LA MOUQUETTE préférait les lancer entières... Et soudain au milieu de ces furies on aperçut CATHERINE, les poings en l'air, brandissant aussi des moitiés de briques... Elle n'aurait pu dire pourquoi, elle suffoquait, elle crevait d'une envie de massacrer le monde. Est-ce que ça n'allait pas être bientôt fini, cette sacrée existence de malheur ?" (2).

Voici comment un témoin décrivait les effets de la fusillade du Brûlé à La Ricamarie en 1869 au cours de la grève des mineurs de la Loire. Exaspéré par les arrestations de grévistes les mineurs "suivent prisonniers et troupes. Près du Puits Quintin les prisonniers et leur escorte passent dans un chemin creux, les mineurs parmi lesquels il y a femmes et enfants attaquent à coups de pierres: la troupe commandée par le capitaine Gausserand fait feu, sans ordre semble-t-il, il y a treize morts dont une femme et une fillette de 16 mois tuée dans les bras de sa mère, elle-même atteinte d'un coup de feu. Trois autres femmes sont grièvement blessées ainsi que deux enfants : une fillette de 7 ans et un garçon de 12 ans. Tous deux ont reçu deux balles et la fillette en plus est blessée d'un coup de baïonnette". On le voit, Emile ZOLA, si sombre que fut son tableau de la fusillade, aurait difficilement pu atteindre l'horreur de la réalité.

En 1884 également la grève d'Anzin avait donné lieu à des violences ; plusieurs fois les journaux avaient

...

(1) E. ZOLA - Germinal p. 1507

(2) E. ZOLA - Germinal p. 1507

fait état d'insultes et de menaces adressés par les femmes et les enfants des grévistes à des mineurs qui travaillaient: le 22 février à Denain, le 20 mars, le 4 avril 2000 grévistes hommes et femmes se postaient à la fosse Renard pour s'opposer à la remonte des ouvriers descendus la matin (1). Dans GERMINAL les mineurs du Voreux aussi se postaient sur le passage de la sortie des mineurs : "Et à chaque nouveau mineur apparaissant sur la porte du goyot avec les vêtements en loques et la boue noire du travail, les huées redoublaient!" (2).

Il est certain que la grève aggravait terriblement la misère des ouvriers mineurs et particulièrement des femmes sur qui retombait ce supplément de soucis matériels. Les effets de la grève, écrivait Reybaud sont comparables à ceux d'une trombe dévastant tout sur son passage (3). La première mesure de la Compagnie d'Anzin en temps de grève était de supprimer la fourniture de charbon aux ouvriers grévistes, mesure meurtrière en hiver car ils se trouvaient alors sans chauffage. La petite bossue, ALZIRE dans GERMINAL meurt de froid autant que de faim : "Chez les MAHEU, la dernière pelletée d'escarbilles était brûlée depuis la veille; et il ne fallait plus songer à la glane sur le terri, par ce terrible temps, lorsque les moissonneurs eux-mêmes ne trouvaient pas un brin d'herbe. ALZIRE pour s'être entêtée, ses pauvres mains fouillant la neige, se mourrait". (4). Les ressources en temps de grève étaient maigres. En 1884 la Caisse de Secours mutuels des ouvriers mineurs d'Anzin ne contenait pas plus de 60 000 francs à la déclaration de grève : 8000 grévistes, ayant chacun une femme et deux enfants

. . .

(1) VUILLEMIN - la grève d'Anzin p. 48

(2) E.ZOLA - Germinal p. 1414

(3) L. Reybaud - le fer et la houille - Anzin p. 186

(4) E.ZOLA - Germinal p. 1467

en moyenne, beaucoup sept à huit, cela fait 132 000 personnes à nourrir de pain sec. En admettant que chaque personne ait eu besoin d'une livre de pain dans sa journée, à raison de 20 centimes la livre il aurait fallu 6 400 francs par jour. La grève avait duré 55 jours, le chiffre des secours aurait donc dû s'élever à 352 000 francs ; de telle sorte que beaucoup de mineurs étaient dans une extrême détresse : les femmes et les enfants mendiaient (1). Poussés par la faim les MAHEU aussi mendiaient à MONTSOU. Jadis La MAHEUDE menaçait de tuer ses enfants s'ils tendaient la main : "aujourd'hui elle les envoyait elle-même sur les routes, elle parlait d'y aller tous, les dix-mille charbonniers de MONTSOU". (2). Les ménages en temps de grève s'endettaient souvent pour des années, ne subsistaient qu'en vendant leur mobilier et jusqu'à leurs vêtements (3). Dans la maison des MAHEU, "c'était l'agonie dernière la maison vidée, tombée au dénuement final. Les toiles des matelas avaient suivi la laine chez la brocanteuse ; puis les draps étaient partis, le linge, tout ce qui pouvait se vendre" (4).

Pour les femmes les conflits sociaux dont elles commençaient à peine, à la fin du Second Empire, à comprendre la portée aggravaient encore, avant de les améliorer, les conditions de vie et les effets d'un travail inhumain en temps normal. Catherine, dans la catastrophe finale qui engloutit le Voreux miné par l'anarchiste Souvarine, meurt victime de son métier autant que de l'illuminé russe. La MAHEUDE devenue veuve après la fusillade, retourne à la mine à quarante ans par une "exception charitable de la

. . .

(1) VUILLEMIN - La grève d'Anzin p. 46-p.66, reproduction de l'article de l'Intransigeant sur les mineurs d'Anzin du 15 avril 1884

(2) (3) (4) E.ZOLA Germinal p. 1471

Compagnie "pour gagner 30 sous par jour". "La MAHEUDE arrivait de la baraque avec sa lampe, vêtue de la culotte et de la veste, la tête serrée dans le béguin... lamentable dans ses vêtements d'homme, la gorge et le ventre comme enflés encore de l'humidité des tailles" (1). Elle avait à nourrir encore 6 personnes à la maison...

Silhouette à la fois symbolique et historique, image féminine périmée d'un monde ~~de~~ aujourd'hui en voie de disparition et où dans les dernières mines de charbon, condamnées à court terme, les femmes ne sont plus employées que comme secrétaires.

(1) E.ZOLA - Germinal p. 1587

L'ASSOMMOIR ET LE TRAVAIL DES FEMMES
DANS LA PETITE INDUSTRIE
PARISIENNE

- - - - -

CHAPITRE IV

LA DOCUMENTATION D'EMILE ZOLA

- 1 - La génèse du roman
- 2 - les choses vues
- 3 - Les documents livresques consultés par l'écrivain
- 4 - les sources historiques

"Monsieur ZOLA est le chef de la commune littéraire", écrivait le journaliste Dancourt dans un article de la traditionaliste Gazette de France le 19 avril 1876. Pourquoi une telle qualification ? La raison en était le début de la parution en feuilleton de l'ASSOMMOIR dans le "Bien Public".

LA GENESE DE L'ASSOMMOIR

En 1869 Emile ZOLA dans sa liste de romans remis à l'Editeur Lacroix avait prévu, septième de la série, un roman sur la vie ouvrière. Plus tard en 1872 le sujet s'était imposé d'un roman sur les mœurs ouvrières, auquel ferait pendant postérieurement un roman sur la vie politique du peuple (1). L'action devait primitivement se dérouler dans le quartier des Battignolles où ZOLA avait habité, avec pour héroïne une blanchisseuse GERVAISE LEDOUX. A la fin de l'année 1875, Emile ZOLA n'avait pas encore arrêté définitivement son choix du quartier où se déroulerait la vie de GERVAISE devenue GERVAISE MACQUART. Il écrivait le 20 octobre à Paul ALEXIS : "Dès le lendemain de mon arrivée (à Paris) j'ai dû me mettre en campagne pour mon roman, chercher un quartier, visiter les ouvriers". Son choix se fixa alors sur le quartier de la Goutte d'Or dont le caractère populaire et la topographie répondait assez exactement aux desseins de l'auteur. Son but clairement défini par l'Ebauche, était de montrer le milieu populaire sans fards, tel que chacun pouvait l'observer dans les quartiers pauvres de la capitale. Laissant de côté les ouvriers de la grande industrie, c'est aux ouvriers artisans des faubourgs

. . .

(1) E. ZOLA - Oeuvres complètes - L'Assommoir p. 1541

parisiens du Second Empire qu'il s'intéressa particulièrement. L'intrigue romanesque était de son propre aveu plutôt faible et la sincérité seule de la peinture du milieu ouvrier pouvait donner une grande allure au roman : "Je ne puis me sauver de cette platitude de l'intrigue que par la grandeur et la vérité de mes tableaux populaires" (1). Ainsi nécessairement tout l'accent devait être mis sur la partie descriptive de l'oeuvre, dans ces fresques brossées minutieusement des scènes de la vie ouvrière à Paris : "Le roman doit être ceci, écrivait-il, en tête de l'ébauche, montrer le milieu peuple et expliquer par ce milieu les moeurs du peuple, comme quoi à Paris la saoulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères viennent des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller etc... En un mot un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier, et ce tableau ayant comme dessous -sans thèse cependant- le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses" (2). Déterministe, l'écrivain voulait trouver dans la seule influence du milieu, les causes de la dégradation des individus et la société entière lui apparaissait coupable. Il voulait faire "la peinture d'un ménage ouvrier à notre époque, drame intime et profond de la déchéance du travailleur parisien sous la déplorable influence du milieu des barrières et des cabarets."

LES CHOSES VUES

Pour ce tableau de la vie ouvrière Emile ZOLA disposait d'une expérience personnelle assez étendue

- (1) H.MASSIS - Comment E.ZOLA composait ses romans - Le dossier de l'Assommoir p. 105
(2) H.MASSIS - Comment E.ZOLA composait ses romans - Le dossier de l'Assommoir p. 100

puisqu'il avait connu, à ses débuts à Paris, le dénuement, logé dans des garnis miséreux ou au dernier étage des grands immeubles locatifs dans les rues sombres du quartier latin, vivant de la vie des ouvriers, spectateur intéressé des événements marquants dans leur existence, mariages, fêtes diverses et même enterrements. Cependant avant la rédaction du roman, pour compléter ces souvenirs de jeunesse, il se mit en campagne, rapportant de nombreux croquis du quartier élu de la Goutte d'Or : croquis de rues, de maisons, la villa Poissonnière, le Boulevard. Il localisait soigneusement l'Assommoir du père Colombe et la grande maison où il installait GERVAISE dans sa blanchisserie : "Elle a onze fenêtres de façade et six étages, toute noire, unie et sans sculptures. La porte du milieu est immense et ronde". Les petits commerces installés au rez-de-chaussée sont re-perforiés, teinturerie, charbonnier... Cette description était notée dans son dossier préparatoire ; de même les rues du quartier étaient décrites, il observait sur la rue de la Goutte d'Or : "au bout de la rue, du côté du boulevard extérieur, 4 ou 5 blanchisseries dont une à une belle boutique" (1).

Si son choix s'était arrêté sur le métier de blanchisseuse pour son héroïne il y avait à cela deux raisons ; sans doute Zola qui avait débuté dans le monde des Lettres par la critique d'art ne pouvait ignorer les ressources picturales d'un tel sujet ; zéléteur résolu des peintres impressionnistes, il devait connaître la centaine de toiles et d'esquisses qui furent consacrées à ce sujet par Degas. Edmond de Goncourt racontait en 1874 sa visite à l'atelier

. . .

(1) H.MASSIS - Le dossier de l'Assommoir p. 138

du peintre : "Hier, j'ai passé ma journée dans l'atelier d'un peintre bizarre du nom de Degas. Après beaucoup de tentatives, d'essais, des pointes poussées dans tous les sens, il s'est enamouré du moderne ; et dans le moderne il a jeté son dévolu sur les blanchisseuses et les dansenses. Au fond le choix n'est pas si mauvais. C'est du blanc et du rose, de la chair de femmes dans du linon et de la gaze, le plus charmant prétexte aux colorations blondes et tendres. Il nous met sous les yeux, dans leurs poses et leurs raccourcis de grâce, des blanchisseuses, des blanchisseuses... parlant leur langue et nous expliquant techniquement le coup de fer appuyé, le coup de fer circulaire etc.." (1). D'autre part les blanchisseuses formaient une partie importante et fort active des ouvrières parisiennes au temps où la moindre pièce du vêtement féminin devait être blanchie, soigneusement empesée et repassée par des spécialistes. D'une journée passée au lavoir Emile ZOLA avait rapporté des notes détaillées (2). Etaient notés également le nombre des cabarets, leurs enseignes et les propos tenus par les ouvriers au cours des stations qu'il fit dans les assommoirs que l'on appelait déjà plus couramment "bistrots". Sur la population ouvrière elle-même des notations rapides : "Sur le boulevard le matin : beaucoup de femmes en cheveux, des caracos, des tabliers, des jupes molles tombant droit, une débandade d'enfants mal mouchés. Des ouvrières propres, presque coquâtes, avec des paniers, des paquets" (3). Et le soir "Femmes en cheveux courant pour le dîner, le panier sur la main, les petites filles avec un pain, des hommes parlant fort avec des hommes marchant vite..." Peu de traits

* * *

-
- (1) J. et E. de GONCOURT - Journal du vendredi 13/2/1874
tome X - p. 163-4
(2) H. MASSIS - Comment Zola composait ses romans p. 138
(3) H. MASSIS - Comment Zola composait ses romans p. 149

typiques échappaient à son oeil de journaliste aux aguets : il alla jusqu'à visiter le Mont de Piété qui tenait alors pour les miséreux une telle place (1).

LES DOCUMENTS LIVRESQUES SUR LA FAMILLE OUVRIERE

Mais il ne se contenta pas de ses propres observations et déductions, en la matière, et puisa ses matériaux non seulement dans la vie quotidienne mais aussi dans des articles ou des ouvrages sur le peuple parus sous le Second Empire. Le roman était le récit de la déchéance de GERVAISE et de COUPEAU, celui-ci entraînant celle-là dans le milieu ouvrier pour ZOLA. Pour lui en effet comme pour beaucoup de moralistes du Second Empire la déchéance du mari dans la majorité des cas entraînait celle de la femme et par conséquent celle des enfants. Si l'héroïne était donc une blanchisseuse autour d'elle gravitaient de nombreux personnages dont une grande partie étaient des femmes ouvrières ou vivant de métiers qui étaient l'apanage des femmes. De petits métiers parisiens du temps apparaissaient sur lesquels il fallait bien, faute de connaissances personnelles, se servir de traités plus techniques et de manuels spécialisés.

Sur la condition générale des ouvrières, il parcourut très tôt "l'Ouvrière" de Jules Simon, parue en 1866, dont en 1868 il fit l'éloge dans un article de "La Tribune" où il écrivait alors. Peut-être même est-ce la lecture de ce traité qui le détermina dans le choix d'un roman sur les moeurs ouvrières, mais il ne s'en servit pas méthodiquement au cours de la rédaction. Sur la condition générale

. . .

(1) H. MASSIS - Comment Zola composait ses romans p. 152

Reference ?
L'ouïe dit ?

des ouvriers, toujours, il lut au moment où il réunissait les documents nécessaires à son roman "la question ouvrière au dix-neuvième siècle" par Paul Leroy-Beaulieu, paru en 1872 où cet écrivain développait l'idée que la solution de la Question ouvrière dépendait avant tout de la réforme des mœurs sociales. Sur le cas précis de Paris il déplorait l'existence de deux villes ennemies : la ville du luxe et celle du travail, le centre élégant et les faubourgs ouvriers dont le contraste ne pouvait qu'aigrir les pauvres gens (1), ce qui expliquait l'audience qu'avaient trouvée les socialistes dans la capitale. D'autant plus que le socialisme chez le peuple commençait à remplacer la religion, plus accessible avec son évocation d'une société future parfaite mais terrestre (2). A propos de l'ivrognerie et de ses conséquences sur la vie de famille chez l'ouvrier parisien deux sortes de documents lui étaient accessibles. Il avait lu et conservé dans son dossier, un article de Francisque Sarcey paru dans Le Gaulois du 8 février 1870 où le journaliste définissait le caractère de l'ouvrier parisien d'après une expérience vécue : "L'ouvrier parisien, écrivait-il, aime le travail soit, mais il adore le plaisir et dépense son argent sans prendre garde". Le terme dont il caractérisait cette mentalité était fort expressif : les ouvriers parisiens étaient "rigoleurs" (3). Sur les femmes d'ouvriers Sarcey parlait par ouï dire : "Les femmes n'ont m'a-t-on dit, rien de plus pressé que de suivre l'exemple des hommes... Les jours de paie dans les quartiers ouvriers, il est impossible d'approcher d'un bon morceau. Les plus coûteux sont enlevés par les femmes des ouvriers qui se

. . .

(1) P.Leroy-Beaulieu - La question ouvrière au 19e siècle

(2) P.Leroy-Beaulieu - La question ouvrière au 19e siècle ^{p. 34}

(3) Article de F.Sarcey publié par H.MASSIS - op.cité p.197 ^{p. 14}

dépêchent d'acheter un bon mousoau avec l'argent qu'elles ont réussi à arracher à leur mari sachant qu'elles n'en auront pas de sitôt" (1). Et l'on voit bien la part que cet article eut dans le dessin des caractères de GERVAISE et de COUPEAU qui n'avaient pas non plus l'instinct de l'économie et cédaient au plaisir du bien-être temporaire. Sur l'importance de l'ivrognerie chez les ouvriers parisiens un ouvrage surtout fut, pour Emile ZOLA, précieux : "Le Sublime" de Denis Poulot paru en 1870. L'auteur alors patron avait été longtemps ouvrier mécanicien dans les ateliers de Goin à Paris. Son expérience n'était en aucun cas théorique, ouvrier lui-même il pouvait parler en connaissance de cause sans que ses dires puissent être suspectés de pessimisme volontaire ou au contraire d'optimisme "bêt". Il n'y avait d'après lui, pas d'ateliers à Paris où ne sévissaient les ouvriers plus ou moins adonnés à l'ivrognerie, "Sublimes" simples ou "fils de Dieu" : terminologie qui évoquait toutes les nuances de l'ivrognerie chez les ouvriers. Le terme de Sublime venait du refrain d'une chanson de Tisserand très connue dans les milieux ouvriers de Paris. Le Sublime c'était l'ouvrier amateur, intempérant qui s'élevait au-dessus des obligations vulgaires du travail et de la famille. Denis Poulot calculait que chez les ouvriers mécaniciens il se trouvait 60 % de sublimes (2). L'alcoolisme devenait ainsi une partie non négligeable de la question ouvrière. Car à l'ivrognerie se rattachait l'inaptitude au travail à plus ou moins longue échéance, donc le chômage, le culte du repos et l'inconduite au sein de la famille. De quels moyens d'existence disposaient les ouvriers qui dépensaient leur paie à l'Assommer ? Denis

. . .

(1) P.SARCEY - article cité par H.MASSIS dans Comment Zola composait ses romans - p. 198

(2) D.POULOT - Le Sublime - p. 219

Poulot répondait : "l'appoint pour leur existence ils la demandent à leur femme, à leur famille, au travail des leurs ou à leur prostitution" (1). A l'ivrognerie venait ainsi s'ajouter la prostitution, qui dans les grandes villes était une plaie sociale au même titre que l'ivrognerie, liée à lui et dont les enquêtes du médecin Parent-Duchâtelet sur ce milieu parisien avait dévoilé à l'époque de Louis-Philippe toute la gravité. COUPEAU, ouvrier couvreur, arrivait finalement dans l'Assommoir, à reprocher à sa femme de ne pas descendre sur le trottoir pour lui gagner un peu d'argent (2). De plus assez souvent l'ivrognerie du mari finissait par gagner les femmes. "Il y en a parmi elles qui boivent bien, c'est une habitude que leur homme leur a fait prendre" (3). Les femmes des "Sublimes", battues généralement et abandonnées avec leurs enfants à la plus affreuse misère voyaient la paie de leur mari passer à l'Assommoir et en parties fines à la campagne d'où elles étaient exclues. Le vrai Sublime fait "au plus 170 jours de travail par année" (4), soit en moyenne trois jours et demi par semaine. Avec cela comment voulait-on que fussent formés les apprentis ? Aussi Denis Poulot qui cherchait des solutions à cette démoralisation ouvrière voyait en premier lieu une réorganisation de l'apprentissage, la création d'écoles professionnelles, pour soustraire les jeunes gens à l'influencables, à l'exemple néfaste de leurs aînés.

SOURCES TECHNIQUES

Désireux d'approfondir encore la grave question de l'alcoolisme chez les ouvrières, essentielle pour son roman, Emile Zola se préoccupa par ailleurs de documents

. . .

-
- (1) D. POULOT - Le Sublime p. 195
 - (2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 748-764
 - (3) D. POULOT - Le Sublime - p. 197
 - (4) D. POULOT - Le Sublime - p. 91

bien plus techniques. Il compulsa des traités médicaux sur l'alcoolisme à Paris chez les travailleurs, s'adressant au docteur Motet pour avoir des renseignements encore plus précis. Celui-ci lui répondit en se mettant à sa disposition et en lui communiquant une liste d'ouvrages propres à l'intéresser. De ceux-ci Zola retint l'ouvrage du docteur Magnan paru en 1864 sur les manifestations de l'alcoolisme. Attaché à l'Hôpital Sainte-Anne il étudiait plusieurs cas de malades entrés à l'hôpital, dont une femme atteinte du "délirium tremens". Les manifestations de cet état pathologique étaient décrites avec une grande minutie et servirent à Zola pour l'établissement des caractères cliniques de l'ivrognerie de COUPEAU et de GERVAISE. Comme COUPEAU, son modèle Louis, un ouvrier charcutier, était un récidiviste puisque le docteur avait compté une dizaine d'entrées à Sainte-Anne. Cures toutes suivies de rechutes de plus en plus graves (1).

Il se documenta aussi sur le travail des femmes à Paris en compulsant les manuels Roret sur le travail de la blanchisseuse, de la laveuse, sur le travail des fleuristes et sur celui des métaux précieux à Paris. Il y consacra de nombreux feuillets de son dossier préparatoire : il étudia ainsi dans tous leurs détails le lavoir et ses tarifs, l'atelier de la blanchisseuse et de la fleuriste avec tous les instruments nécessaires à ces métiers et les salaires de tous ces petits artisans (2).

Les critiques avaient beaucoup reproché à Zola l'utilisation d'un vocabulaire argotique et, peut-être sont-ce les mêmes qui à la parution de *Germinal* lui repro-

. . .

(1) Dr. MAGNAN - Du délire alcoolique p. 37

(2) H. MASSIS - Comment Zola composait ses romans p. 166

cheront de ne pas s'être servi du patois du Nord ? Cette langue populaire était tiré du Sublime et du dictionnaire de la langue verte d'Alfred Dalvan paru en 1866. L'irruption du parler populaire dans le corps du récit était une chose nouvelle et la source d'une puissance d'expression accrue. Il ne s'agissait pas uniquement d'un vocabulaire différent mais aussi d'expressions particulières au petit peuple et aux ouvriers. Victor Hugo dans les Misérables n'avait pas réussi, malgré une étude savante, à introduire l'argot dans la narration pour la rendre plus vivante. Plus hermétique et déjà périmé sans doute, c'était l'argot des bas-fonds; au contraire la langue parlée par les ouvriers dans l'Assommoir n'a actuellement pas encore vieilli : certaines expressions passèrent même dans le langage familier certes mais quotidien. Peut-être faut-il voir là l'influence prépondérante prise à partir du Second Empire par les ouvriers mécaniciens dont le vocabulaire se trouva faire partie intégrante de la langue courante. Pour rester dans le domaine féminin il est certain par exemple que le terme de 'crampon' n'appelle pas plus que celui de "scie" une explication particulière et il en est de même pour bien d'autres termes : le clou pour le Mont de Piété, le turbin pour le travail, tout une série de termes pour l'argent et pour le logement : la chambre étant aussi bien la pièce que la tôle ou la tourne...

Il faut remarquer ici comme dans Germinal l'absence complète de documents statistiques. Emile Zola ne se servit pas des statistiques qui étaient à sa disposition, ni des diverses enquêtes sur la condition des ouvriers faites par la Chambre de Commerce de Paris et par La Chambre

. . .

des députés plus tard. En effet des enquêtes avaient été effectuées sur la condition du travail à Paris et en France. La Chambre de commerce de Paris en avait fait une en 1847, dont les résultats furent publiés en 1851, suivie d'une seconde enquête en 1860 sur les industries parisiennes, publiée en 1864. La première avait servi à l'ouvrage de Jules Simon sur l'Ouvrière à Paris, la seconde à Paul Leroy-Beaulieu pour son tableau du travail des femmes au 19^e siècle.

Ainsi leurs traités basés sur des chiffres officiels présentent-ils pour l'historien moderne bien des garanties d'authenticité, dans la mesure où on peu déterminer à peu près pour les chiffres la marge d'incertitudes inévitables due à des méthodes pas encore tout à fait au point.

Dans sa préface le 1^{er} janvier 1877 Emile ZOLA écrivait: "Mon oeuvre me défendra; c'est une oeuvre de vérité, le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple... Mes personnages ne sont pas mauvais ; ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent". Ce travail d'historien Emile Zola a-t-il réussi à le mener à bien ?

CHAPITRE IV

LES CONDITIONS MATERIELLES DU TRAVAIL DES FEMMES

1 - Paris sous le Second Empire

Le quartier de la Goutte d'Or

Contexte économique et politique

2 - L'emploi féminin à Paris

Les métiers exercés par les ouvrières de l'Assommoir

L'ASSOMMOIR devait être le récit de la vie d'une femme du peuple : GERVAISE arrivait à Paris en 1850 avec son amant LANTIER et les deux enfants qu'elle avait déjà eu à 22 ans, et elle mourait en 1869, à 41 ans, de privations, de misère et des ravages de l'alcool qui remplaçait souvent le pain.

PARIS, LE QUARTIER DE LA GOUTTE D'OR SOUS LE SECOND EMPIRE

Sa vie toute entière a eu pour cadre le quartier de la Goutte d'Or dont l'écrivain nous fait assister à toutes les transformations. En 1850 ce quartier faisait partie de la commune de La Chapelle Saint-Denis. Après la loi du 16 juin 1859, tous les territoires compris entre le mur d'octroi ou mur des Fermiers Généraux qui limitait la ville et l'enceinte fortifiée construite à partir de 1840, à l'instigation de Thiers, furent annexés à la Capitale. Avant cette réunion le village communiquait avec Paris par les barrières Poissonnière à l'angle de la rue du Faubourg Poissonnière et du Boulevard Rochechouart, et Saint-Denis (1). Ce sont ces barrières que contemplait GERVAISE appuyée à la fenêtre de l'Hôtel Boncoeur : "Lentement d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur d'octroi... Mais c'était toujours à la Barrière Poissonnière qu'elle revenait... Elle regardait à droite du côté du Boulevard de Rochechouart où des groupes de bouchers stationnaient, elle regardait à gauche enflant un long ruban d'avenue s'arrêtant presque en face d'elle à la masse blanche de l'hôpital de Lariboisière alors en construction" (2). Cet Hôpital avait été commencé sous Louis-Philippe mais ne fut achevé qu'à la fin

. . .

(1) J. HILLAIRET - Evocation du Vieux-Paris p. 294

(2) E. ZOLA - L'Assommoir - p. 376

du Second Empire, époque à laquelle disparurent les abat-toirs du Boulevard Rochechouart qui rendaient peu salubre le quartier et dont les habitants se plaignaient à cause des émanations qui en provenaient, surtout en été. Les travaux du baron Haussmann commencés en 1858 avaient en effet beaucoup transformé l'aspect du quartier : de larges boulevards avaient été percés sur l'emplacement des anciennes rues étroites propices aux barricades les jours d'émeute. Ouvert en 1863 le boulevard Ornano avait amputé la rue des Poissonniers de sa partie sud et il aboutissait à la porte de Clignancourt au Nord : "On bouleversait le quartier cette année-là. On perçait le boulevard Magenta et le boulevard Ornano qui emportaient l'ancienne barrière Poissonnière et trouaient le boulevard extérieur" (1). En même temps que les faubourgs, le centre de Paris se transformait. Des immeubles neufs et luxueux se dressaient peu à peu où ouvrières et ouvriers ne pouvaient se loger, car la spéculation effrénée sur les terrains à bâtir avait eu pour résultat une augmentation très forte des loyers dans ces immeubles neufs mais aussi dans l'ensemble des habitations de ces quartiers embellis. Pourtant dans le centre restaient fixées les petites industries particulières à Paris dont au début de l'Empire la majorité des ouvrières tiraient leur subsistance. Obligées alors de chercher à la périphérie des logements moins onéreux, les ouvrières qui avaient de longues distances à parcourir avant d'arriver à leur travail, entraient les jours ouvrables dans la ville par les barrières de l'octroi et revenaient le soir au logis, réalisant ainsi une ébauche des migrations de type pendulaire pour employer un terme moderne, et dont Zola nous donne une

...

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 737

idée très complète : "GERVAISE regardait couler entre les deux pavillons trapus de l'octroi le flot ininterrompu d'hommes, de bêtes, de charrettes, qui descendaient des hauteurs de Montmartre et de la Chapelle" (1). "C'était sur la chaussée un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras et la cohue s'engouffrait dans Paris" (2). Le quartier de la Goutte d'Or qui en 1805 avait 800 habitants, en avait 33 000 en 1856 et plus de 40 000 en 1860 (3). C'était alors un quartier à population dense, en majorité ouvrière, l'un des quartiers les plus ouvriers de la Capitale avec le quartier voisin de Belleville (4). GERVAISE et LANTIER arrivant de Plassans, en Provence, débarquaient à Paris; le forgeron GOUJET et sa mère dentellière venaient du Nord : l'accroissement démographique de Paris sous le Second Empire était dû pour une forte part à l'immigration de provinciaux venant chercher fortune dans la Capitale. Or des statistiques montrent qu'en 1861 le taux de la population originaire de Paris n'était que de 36,50 % et qu'il était encore moindre dans la plupart des quartiers ouvriers de la périphérie où en 1871 la proportion des provinciaux augmentait encore considérablement (4). De ce fait le milieu parisien ouvrier ne se présentait pas sous un aspect homogène : des différences existaient suivant le peuplement de tel ou tel quartier encore plus accusées dans les faubourgs où les ouvriers récemment arrivés de leur province s'assimilaient pas vite.

LANTIER et GERVAISE arrivaient à Paris dans une époque troublée. L'agitation ouvrière sporadique depuis

. . .

(1) E.ZOLA - L'Assommoir - p. 377

(2) E.ZOLA - L'Assommoir - P. 377

(3) J.HILLAIRET - Evocation du Vieux-Paris p. 298

(4) L.CHEVALIER - La formation de la population parisienne au 19e siècle - p. 50

1848 allait renaître au Coup d'Etat du 2 décembre. ZOLA ne manqua pas d'en faire une discrète mention dans l'Assommoir où Coupeau s'aventurait par amour du coup de feu mais sans conviction réelle, près de la barricade de la rue du Faubourg Poissonnière : "C'était au 2 décembre, le zingueur par rigolade avait eu la belle idée de descendre voir l'émeute; il se fichait pas mal de la République, du Bonaparte et de tout le tremblement ; seulement, il adorait la poudre, les coups de fusil lui semblaient drôles" (1). En effet le Coup d'Etat avait été accueilli par l'indifférence quasi générale des ouvriers nous apprend Victor Hugo. Les faubourgs ouvriers Saint-Antoine et Saint-Denis sur lesquels comptaient les parlementaires républicains restèrent passifs. Néanmoins le 3 décembre une barricade fut élevée dans la rue du Faubourg Saint-Antoine où le Docteur Baudin se fit tuer "pour vingt-cinq francs" anecdote à laquelle Emile Zola faisait allusion (2). Mais les ouvriers assez vite malgré les promesses de l'Empereur passèrent de l'indifférence à une hostilité contre le régime de moins en moins dissimulée.

L'EMPLOI FEMININ A PARIS

Au moment où GERVAISE arrivait à Paris le nombre des ouvrières dans la Capitale s'élevait à plus de 112 000 ; en 1860 alors que la population ouvrière dans son ensemble s'était accrue, le nombre des ouvrières recensées était descendu à 105 500 femmes (au-dessus de 16 ans). A l'entrée des barrières les femmes se pressaient autant que les hommes. "Aux ouvriers avaient succédé les ouvrières, les brunisseuses, les modistes, les fleuristes se serrant dans leurs minces

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 475

(2) V.HUGO - Histoire d'un crime p. 166

vêtements, trottant le long des boulevards extérieurs, elles allaient bar bandes de 3 ou 4, causaient vivement avec de légers rires et des regards luisants jetés autour d'elles ; De loin en loin, une, toute seule, maigre, l'air pâle et sérieux, suivait le mur d'octroi en évitant les coulées d'ordures" (1). De la même façon le nombre des femmes vivant de la couture à Paris s'était abaissé de 60 000 à 47 000. A cette diminution du nombre des ouvrières malgré l'agrandissement de Paris plusieurs raisons avaient été avancées : d'une part le machinisme de plus en plus poussé dans certaines branches de ces industries féminines avait amené une diminution du nombre des ouvrières, c'était le cas dans les industries de luxe comme l'orfèvrerie, dans l'industrie des fleurs artificielles ; dans la couture le facteur primordial avait été la généralisation de l'emploi de la machine à coudre, à broder et même à tricoter (2) dans les ateliers car les ouvrières isolées ne pouvaient encore penser à en acheter : une seule ouvrière faisait ainsi le travail de six personnes au moins. Un autre facteur semblait être la concurrence des ateliers de province, sensible dans la fabrication des corsets (3). Parmi ces industries féminines certaines au contraire avaient vu leur effectif augmenter considérablement. Tel était le cas de l'industrie du blanchissage qui prenait de plus en plus d'importance à Paris, lié à l'accroissement démographique et dans une certaine mesure au progrès de l'hygiène dans les classes populaires. C'était à Paris comme dans toutes les grandes villes un domaine de l'activité féminine très important.

. . .

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 379

(2) La première vraie machine à coudre avait été présentée à Londres en 1851, à Paris en 1855. En 1860 il y avait 2097 machines à coudre à Paris qui faisaient 800 points à la minute alors qu'une bonne ouvrière en faisait 25.
P. Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes au 19e siècle

(3) P. Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes au 19e s. p. 97^{p. 397-399}

STATISTIQUES GENERALES DE LA FRANCE 1866

TABLEAU GENERAL DES PROFESSIONS

Industries	Nombre d'Etablis- sements	PATRONS		INGENIEURS-DIRECT. EMPLOYES		OUVRIERS	
		Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
<u>HABILLEMENT</u> <u>TOILETTE</u>							
COUTURIERES.	78 858	784	106 562	298	790	553	178 061
MODISTES....	16 437	493	19 091	172	926	151	26 385
BRODERIE ...	2 029	518	2 374	394	235	304	18 157
LINGERIE ...	18 480	2 284	21 389	1 112	1 237	907	60 255
FLEURS ARTIF.	1 420	899	788	430	204	1 084	88 834
BLANCHISSERIE	23 159	6 952	24 831	316	315	6 715	66 261
INDUSTRIE DE LUXE (Orfèvrerie, bijouterie..)	8 510	9 129	1 013	1 536	244	33 035	9 732

STATISTIQUES GENERALES 1872

PROFESSION POPULATION PARISIENNE

Industries	Ouvriers H	Ouvrières F
Petite industrie	186 265	158 145
Usines	31 800	8 102
Employés de commerce	57 666	14 336

LA BLANCHISSERIE - TRAVAIL ET HYGIENE DES OUVRIERES

Les ouvriers en effet faisaient beaucoup usage des blanchisseries pour leur linge ; dans certains quartiers la clientèle de ces boutiques était en majorité ouvrière au point qu'après les travaux d'Hausmann dans le centre de la ville les lavoirs suivirent les ouvrières et s'installèrent à la périphérie de la ville dans les communes annexées récemment (1). Et l'on comprend fort bien que les ouvrières mères de famille, travaillant treize ou quatorze heures à l'extérieur ne pouvaient pas s'occuper du linge de la maison elles-mêmes ; par ailleurs le problème de l'eau restait à résoudre. Finalement il revenait moins cher aux ouvrières de s'adresser à une blanchisserie que de laver le linge à domicile (2). L'hygiène publique ne pouvait qu'y gagner. En 1866 d'après les statistiques officielles, le personnel occupé au blanchissage s'élevait en France à 7030 hommes et 66 506 femmes (3). Le nombre des établissements de blanchissage du linge n'avait cessé de croître sous le Second Empire, qu'il s'agisse de lavoirs ou de blanchisseries proprement dites, avec des ateliers de repassage : "Il y a des métiers que l'on retrouve partout parce qu'ils sont partout d'une nécessité immédiate, écrivait Jules Simon en 1860 : telles sont les blanchisseuses et les repasseuses, les lingères, les couturières et les modistes ..." (4). Il y avait dans ce secteur de l'industrie tout une organisation spéciale du travail, et les opérations de blanchissage étaient très variées. L'établissement de lavoirs touchait au problème de la santé et de l'hygiène

(1) J. BARBERET - Le travail en France p. 273

(2) J. BARBERET - Le travail en France p. 280

(3) Statistique générale de la France. Dénombrement de la population 1866. En 1879 il y avait à Paris d'après la statistique de la Chambre Syndicale des blanchisseurs, 55000 ouvrières buandières et repasseuses

(4) J. SIMON - L'ouvrière p. 195

publique et plusieurs commissions d'enquête avaient été créées depuis 1849 pour étudier les conditions d'implantation de lavoirs nouveaux, et indispensables à Paris. D'après l'enquête de la Chambre de Commerce en 1860 il y avait 12 000 ouvrières occupées à Paris au blanchissage, dégraisage et teinturerie du linge dont 9 000 blanchisseuses et repasseuses. En 1850 il existait à Paris 91 lavoirs qui disposaient de 5276 places (1). Mais en 1870 pour l'ensemble de l'agglomération parisienne on dénombrait 300 lavoirs dont 50 dans la banlieue qui contenaient chacun en moyenne 100 places de laveuses (2).

Les patronnes, d'après l'enquête de 1847 citée par Jules Simon, étaient dans cette profession toutes d'anciennes ouvrières qui s'établissaient à leur compte après quelques années passées en apprentissage dans un atelier (3). Dans l'ASSOMMOIR, GERVAISE devenue patronne d'une boutique de blanchisserie après avoir été ouvrière chez Mme FAUCONNIER avait sous ses ordres Mme BIJART, maîtresse laveuse, et trois ouvrières, deux repasseuses : CLEMENCE et Mme PUTOIS, et une jeune apprentie dont ZOLA ne précisait pas l'âge mais qui pouvait avoir moins de 12 ans puisqu'elle travaillait dans un petit atelier comme il s'en trouvait beaucoup à Paris (4).

La première opération à laquelle devait procéder la blanchisseuse était le triage du linge sale. C'était là un travail assez répugnant, qui en outre pouvait devenir très dangereux. Il était pourtant indispensable. Il fallait

(1) J. BARBERET - Le travail en France p. 280

(2) J. BARBERET - Le travail en France p. 269

(3) J. SIMON - L'ouvrière p. 230

(4) E. ZOLA - L'Assommoir p. 502

classer le linge par nature de tissu, par couleurs, par degré de salissure; le linge fin orné de dentelles dont plus fragile devait être mis à part. C'est à ce travail préliminaire que GERVAISE consacrait un après-midi : la laveuse et elle "allèrent chercher les paquets dans la pièce de gauche où couchait Etienne... Gervaise faisait des tas autour d'elle, jetait ensemble les chemises d'hommes, les chemises de femmes, les mouchoirs, les chaussettes, les torchons.." (1). Une fois le linge trié les laveuses l'emportaient au lavoir par ballots, entouré et serré le plus possible dans une enveloppe de toile propre (2). "Mme BIJARD nouait le linge en paquets... elle emporta les paquets de linge un à un, sa grande taille cassée sous le poids, sa face se marbrant de taches violettes" (3). Les laveuses attachées à une blanchisserie avaient un travail fort rude. Obligées d'aller chercher le linge sale chez leur patronne, elles l'apportaient au lavoir le jour même et le linge était mis à couler toute la nuit dans les cuiviers de l'établissement où les laveuses dès 6 heures du matin venaient le reprendre pour le savonner, le rincer et le passer au bleu quand il s'agissait de linge blanc (4). Depuis 1844 l'emploi de la vapeur pour le coulage ou lessivage du linge et l'essorage s'était généralisé : le lavoir de la Goutte d'Or fort moderne avait lui aussi sa machine à vapeur : "Tout d'un coup le hangar s'emplit d'une buée blanche, l'énorme couvercle du cuvier où bouillait la lessive montait mécaniquement le long d'une tige centrale à crémailleries... Cependant à côté, les essoreuses fonctionnaient ; des paquets de linge dans des cylindres de fonte rendaient leur eau sous le tour de roue de

. . .

-
- (1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 505
 - (2) G.PETIT - Nouveau manuel complet du blanchiment et du dégraissage - p. 192
 - (3) E.ZOLA - L'Assommoir - p. 510
 - (4) J. BARBERET - Le travail en France p. 270

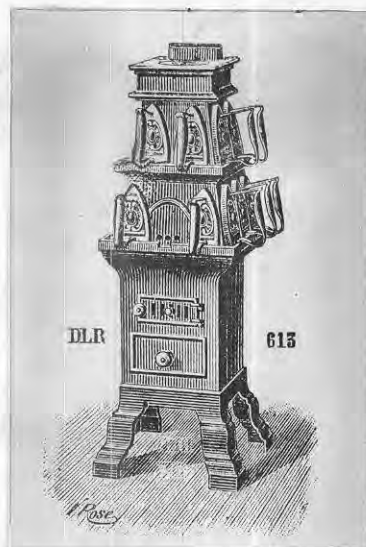
la machine, haletante, fumante, secouant plus rudement le lavoir de la besogne continue de ses bras d'acier" (1). Les laveuses travaillaient de 6 heures du matin, dès l'ouverture du lavoir, à 7 et 8 heures du soir avec une heure seulement pour le déjeuner à midi qu'elles prenaient en général sur place. Elles étaient toujours mouillées, malgré l'obligation faite aux maîtres de lavoir d'une boîte à laver par place, dans laquelle les ouvrières pouvaient se protéger un peu des éclaboussures. GERVAISE quand elle arrivait au lavoir, prenait place dans l'une de ces boîtes : "relevant sa jupe, la tirant entre ses cuisses, elle entra dans une boîte posée debout qui lui arrivait au ventre" (2). Les laveuses outre le savon pouvaient utiliser des produits détergents comme le chlorure de chaux ou l'eau de Javel qui avaient l'inconvénient de brûler le linge. Certaines ouvrières, lassées de frotter et de battre le linge, en abusaient au détriment de leur santé et du linge qui leur était confié et la réflexion de Mme BOCHE au lavoir était tout à fait justifiée : "... je donnais mon linge à une blanchisseuse de la rue Poulet mais elle m'emportait tout avec son chlore et ses brosses"⁽³⁾. Ménagères et ouvrières, appelées "pieçardes" (4) travaillant pour le compte d'une patronne, se partageaient les places à peu près également. Elles avaient à leur disposition brosses en chiendent très dures et battoirs: le battage du linge était physiquement épuisant, renouvelé tous les jours pour les ouvrières. En règle générale le travail était beaucoup plus fatigant en hiver où pendant la plus grande partie de la journée il fallait un éclairage artificiel, tandis que l'eau était glacée. En 1840 dans un

. . .

-
- (1) E. ZOLA - L'assommoir - p. 402
(2) (2) E. ZOLA - L'Assommoir - p. 387
(3) J. BARBERET - Le travail en France p. 270



Fourneau
pour fers à
repasser, à
deux étages
pour vingt
fers.



Fourneau
pour fers à
repasser, à
cuvette.



lavoir de la rue Poissonnière les ouvrières devaient apporter chacune leur éclairage (1).

Les laveuses, une fois le linge nettoyé, le ramenaient chez leurs patronnes, essoré mais encore humide. On imagine aisément la dépense de forces nécessaires pour transporter ces ballots humides souvent sur de longues distances. Il y avait toujours du linge en train de sécher dans l'atelier de GERVAISE : "Les pièces qui séchaient en l'air pendues aux fils de laiton, fumaient, étaient raides comme des copeaux en moins de trois quarts d'heure" (2). Une fois le linge sec, les chemises étaient amidonnées ainsi que les cols et les pièces fines qui devaient être empesées. Les repasseuses entraient alors en action. Elles étaient assez spécialisées. L'apprentissage était long, durant au minimum deux ans (3). Les apprenties n'étaient pas payées. Elles faisaient le gros linge comme les torchons ou les bas et étaient traitées par les ouvrières plus âgées comme des manoeuvres. CLEMENCE "soulagea sa colère sur l'apprentie, ce louchon d'Augustine, qui repassait à côté d'elle du linge plat, des bas et des mouchoirs; elle la bouscula, la poussa avec son coude" (4). Les ouvrières de fin repassaient le linge fragile : si la grande CLEMENCE repassait les chemises d'homme, GERVAISE se réservait bonnets tuyautés, robes ou rideaux de mousseline. Et à chaque type de linge correspondait un modèle particulier de fer. Les fers de fonte pesaient au minimum un kilog, certains allaient jusqu'au poids de 2 kilogs 500. Et le repassage du linge n'était pas une petite affaire à cette époque où robes et bonnets s'ornaient de bouillonés, de dentelles précieuses, de rubans.

(1) J. BARBERET - Le travail en France p. 278 rapport de M. MOISY - maître de lavoir

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 503

(3) Statistique Générale de la France - Salaires industriels dans la ville de Paris 1853

(4) E. ZOLA - L'Assommoir. ^{pp} Rapport des délégués ouvriers pour la formation d'une chambre syndicale 1876 ds. Barberet p298

La nécessité pour les femmes d'une formation professionnelle sérieuse avait déjà été énoncée en 1860. Un membre de la société impériale d'"ÉMULSION" d'Abbeville, Boucher de Perthes avait dans une conférence, souligné l'urgence de la création de véritables écoles industrielles qui prépareraient les femmes aux divers métiers féminins tels que blanchisserie, repassage... Dans ces écoles "on formerait d'habiles blanchisseuses, repasseuses et pour les grandes localités des maîtresses lingères pourvues d'un diplôme". "Donner par le ployage et le plissage aux bonnets, aux fichus, aux mouchoirs et aux robes une forme élégante sans être incommode et sans en altérer le tissu, est un talent aujourd'hui si peu commun que la maladresse des ouvrières de cette catégorie devient pour les femmes élégantes et pour les hommes même, une source de contrariété" (1). Les insuffisances de l'apprentissage tel qu'il était pratiqué étaient alors assez évidents pour attirer l'attention des ouvriers eux-mêmes puisque Denis Poulot en 1870 en montrait, mais à propos du travail des mécaniciens, les conséquences fâcheuses pour les apprentis eux-mêmes. Pour repasser un bonnet de Madame BOCHE, GERVAISE n'utilisait pas moins de deux fers différents: "Elle promenait doucement dans le fond de la coiffe, le polonais, un petit fer arrondi des deux bouts... Elle en avait étanché les dentelles, les détirant à la main, les redressant d'un léger coup de fer. C'était un bonnet dont la passe, très ornée, se composait d'étroits bouillonés alternant avec des entre-deux brodés. Aussi s'appliquait-elle, muette, soigneuse, repassant les bouillonés et les entre-deux au coq, un oeuf de fer fiché par une tige dans un pied de bois" (2). Les ouvrières qui dans ce secteur de

. . .

(1) Boucher de Perthes - De la femme dans l'état social, de son travail et de sa rémunération p. 57

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 505-507

LES GAGES DES TRAVAILLEURS AGRICOLES (d'après la statistique agricole 1869 - de France)

Salaire ordinaire des journalières				Nombre moyen de		SERVANTES RECEVANT LEURS GAGES			
avant et après la récolte ou moisson		pendant la moisson ou récolte		journées de travail par an déduction faite des jours de fête, de la durée ordinaire du chômage, des travaux agricoles, des maladies et accidents		En argent		en argent et en nature	
Nourries	Non nourries	Nourries	Non Nourries			NOMBRE	GAGES	NOMBRE	GAGES
0,64 F	1,20 F	1,27 F	1,59 F	199		5 093	195 F		
0,71 F	1,13 F	1,41 F	1,92 F	172		6 588	157 F	232	194 F
0,78 F	1,38 F	1,50 F	2,08 F	176		5 631	153 F	80	160 F
						548 332		89 797	
0,47 F	0,89 F								105 F
0,62 F	1,14 F	1,13 F	1,73 F	172			126 F		151 F

l'industrie étaient constamment debout avaient des journées fort longues : elles travaillaient de huit heures du matin à huit heures du soir avec seulement une heure de repos. Elles aussi comme les laveuses mangeaient à l'atelier où la patronne était tenue de leur offrir vin ou café (1). A la fin de l'après-midi CLEMENCE en était à sa 35e chemise d'homme (2). Dans un petit atelier comme celui de GERVAISE, les ouvrières étaient très proches de leur patronne, invitées du reste à sa table pour sa fête. Cette atmosphère cordiale était devenue rare à la fin du Second Empire, plus rare encore dans les grands ateliers où les ouvrières ne connaissaient que les contremaitresses. Mais même dans les petits ateliers les ouvrières ne chômaient pas. En période d'affluence les heures supplémentaires étaient nombreuses. C'est ainsi que la boutique de GERVAISE le samedi soir restait ouverte la nuit bien souvent : "l'ouvrage débordait, on avait calculé qu'il faudrait veiller jusqu'à 11 heures en se dépêchant" (3). "Des fois les ouvrières repassaient jusqu'à trois heures du matin" (4). En l'absence d'une réglementation efficace de la durée du travail des ouvrières sous le Second Empire de tels abus étaient fréquents. Et le problème était européen puisqu'un rapport publié par le gouvernement anglais sur la petite industrie à Londres dévoilait que 15 000 couturières avaient plus de 15 heures de travail par jour : souvent 18 heures. "Au printemps les heures de travail sont illimitées, en général de 6 heures du matin à minuit" (5). Il est vrai que d'après l'enquête de 1860 les blanchisseuses de fin subissaient une morte saison

. . .

(1) J.SIMON - L'ouvrière p.230

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 511

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 515

(4) E.ZOLA - L'Assommoir p. 517

(5) En 1876 les ouvriers et ouvrières blanchisseuses essayèrent de s'organiser en fondant une chambre syndicale à Paris. L'une de leurs revendications était la limitation du nombre d'heures supplémentaires que les patrons pouvaient leur demander.

de cinq mois, de mai à septembre époque où leur clientèle quittait Paris. Cette remarque était valable sans doute pour le centre de Paris mais le problème ne se posait pas dans les quartiers ouvriers où la clientèle des blanchisseuses comme celle de GERVAISE par exemple était en majorité ouvrière et ne quittait pas le quartier en été pour aller aux eaux. Au contraire l'été, avec les robes légères de mousseline et des corsages de dentelles, était une saison où GERVAISE travaillait beaucoup.

Quelle santé, fut-elle des plus robustes, résisterait à un semblable régime. De nombreux facteurs agissaient en dehors des conditions d'existence familiales souvent mauvaises, pour rendre le métier particulièrement pénible. Il ne faut pas oublier que lavoirs et blanchisseries étaient classées au nombre des établissements insalubres au même titre que les usines de produits chimiques sous le Second Empire (1). Les laveuses en premier lieu restaient mouillées jusqu'aux os, courbées sur les bassins, les mains constamment dans l'eau, soumises à l'action nocive des produits chimiques dont elles abusaient en général. Le cas des ouvrières qui avaient les mains paralysées pour avoir été trempées trop longtemps dans l'eau de Javel concentrée n'était pas exceptionnel. L'une des conséquences curieuses du remplacement de l'eau de Seine par l'eau de puits à partir de 1860 dans les lavoirs de la banlieue annexée fut d'inciter les ouvrières à un fort abus de chlorure de chaux car s'il ne pouvait être mélangé à l'eau de Seine très calcaire qu'en très petites quantités, il n'en était pas de même avec l'eau de puits (2). L'humidité du lavoir avait aussi une

(1) J.PETIT - Nouveau manuel complet du blanchiment et du dégraissage - p. 192

(2) J.BARBERET - Le travail en France p. 274, rapport de M.Moisy maître de lavoir, président de la chambre syndicale des ouvriers blanchisseurs.

souillés par des malades (1). A la suite de cette enquête il était demandé aux blanchisseuses de ne pas accepter sans vérifications le linge de nouveaux venus. Pieux conseils ! qui en pratique étaient à peu près impossible à suivre : les ateliers étaient bien trop exigus pour qu'il puisse y avoir un endroit affecté spécialement au dépôt du linge sale alors que les logements mêmes n'étaient le plus souvent que des taudis. De même l'étroitesse des ateliers ne permettait pas de placer le fourneau où les fers chauffaient assez loin des ouvrières pour qu'elles ne soient pas incommodées par la chaleur qu'il dégageait. Dans la boutique de GERVAISE la chaleur en été devenait, à la lettre, insupportable : "L'étouffement devenait tel sous les jupes et les nappes séchant au plafond, que ce louchon d'Augustine, à bout de salive laissait passer un coin de langue au bord des lèvres. Ça sentait la fonte surchauffée, l'eau d'amidon aigre, le roussi des fers, une fadeur tiède de baignoire où les quatre ouvrières se démanchant les épaules mettaient l'odeur plus rude de leurs chignons et de leurs nuques trempées" (2). En hiver le contraste entre l'intérieur toujours très chaud et l'atmosphère extérieure glacée pouvait être générateur de maladies de poitrine pour les ouvrières qui étaient chargées de rapporter le linge propre chez les clients. C'étaient des courses fatigantes avec assez souvent des escaliers rudes à gravir chargée de lourds paniers. A onze heure et demi GERVAISE ouvrière chez Mme FAUCONNIER revenant de porter du linge avait à côté d'elle son grand panier de blanchisseuse⁽³⁾.

. . .

(1) PETIT p. 191 - En 1865 à Paris plus de 4000 femmes étaient mortes de la tuberculose - Journal de la Sté de Statistique de Paris 1866 p. 276

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 515

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 403 - Ces courses en ville étaient détestées des ouvrières car pour une fatigue plus grande elles n'étaient pas payées davantage. Elles rapportaient quelquefois le linge jusqu'à minuit, 2 h du matin. Rapport des Délégués ouvriers - BARBERET p. 297



Blanchissage et
repassage.

Un bonnet. 1860.

"Gervaise venait de poser le bonnet de Mme Boche sur un champignon garni d'un linge et en tuyautait les dentelles minutieusement au petit fer."

E. Zola. L'Assommoir.

Les fleurs
artificielles

Chapeau de
paille. 1856.

Les fleurs artificielles que Nana et ses compagnes confectionnaient, "soie, satin ou velours" ornaient avec profusion chapeaux et corsages.



Les ouvrières travaillaient jusqu'au dernier moment, malades ou enceintes, car seules étaient payées les journées de travail. C'est ainsi que la "grande" CLEMENCE très enrhumée repassait malgré tout ses quarante chemises d'hommes dans la journée. "Elle avait un rhume à crever, les yeux enflés, la gorge arrachée par des quintes de toux qui la pliaient en deux au bord de l'établi..." (1). Et GERVAISE enceinte repassait jusqu'au bout chez sa patronne Mme FAUCONNIER : "Les douleurs la prirent l'après-midi vers quatre heures comme elle repassait une paire de rideaux chez Mme FAUCONNIER les rideaux pressaient, elle s'entêtait à les finir" (2). Trois jours après la naissance, elle était retournée à l'atelier.

LES PETITES INDUSTRIES PARISIENNES : FLEURS ARTIFICIELLES, COUTURE, TRAVAIL DES METAUX.

Après la blanchisserie qui dans l'enquête de 1860 était d'ailleurs comprise dans le grand groupe des industries du vêtement, une industrie typiquement parisienne, celle-ci, employait un personnel presque exclusivement féminin et était plus adaptée aux qualités féminines : l'industrie des fleurs artificielles et le travail des plumes. Cette branche de l'industrie occupait en 1847 5721 ouvrières, près de 7020 en 1866 et 2000 patrons (3). Elle avait triplé sa production estimée en valeur quoique le nombre d'ouvrières qu'elle employait n'avait augmenté que de 23 %. Dans l'ASSOMMOIR, la soeur aînée de COUPEAU, Madame LERAT, était fleuriste dans un atelier rue du Caire et sa nièce NANA avait choisi la même profession et à treize

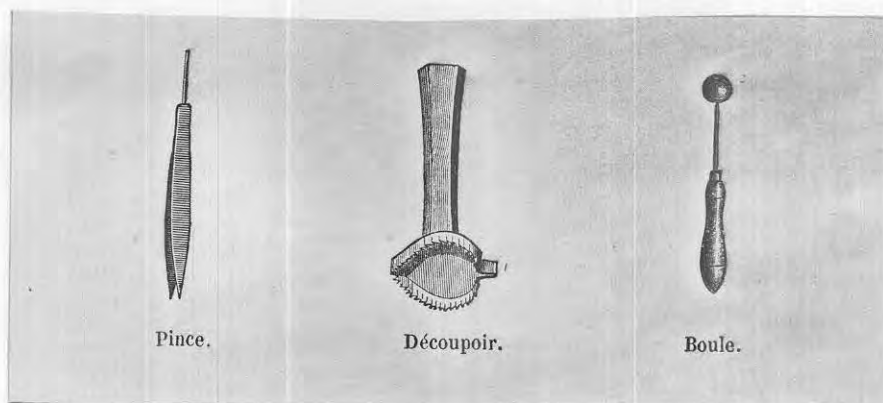
...

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 544

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 467

(3) P.Leroy-Beaulieu - Le travail des femmes au 19e siècle p. 97

ans elle entraît comme apprentie dans le même atelier que sa tante (1). Elle devait faire un assez long chemin le matin avant d'arriver à son travail : "On lui donnait 20 minutes de trajet" (2). C'était un atelier situé à l'entresol, assez vaste, avec de grandes fenêtres. On trouvait ces petits ateliers de fleuristes surtout dans les quartiers St-Denis et St-Martin remarque Turgan (3). Le personnel était composé de huit ouvrières très jeunes, la patronne Mme TITREVILLE s'occupait elle-même du magasin de vente au rez-dé-chaussée. Le travail dont était chargées les ouvrières exigeait une certaine habileté manuelle et un goût sûr. Elles disposaient d'une série de petits instruments bien particuliers. Elles devaient préparer pétales et feuilles : les premières en tissu, le plus souvent mousseline ou nansouk, les secondes la plupart du temps en papier, et assembler pétales et feuilles sur des tiges de fer entouré de papier vert, ou 'traits' en argot de métier. Pétales et feuilles étaient découpés au découpoir, les pétales étaient mis en forme à l'aide d'une boule de métal, gaufrés suivant le type de fleur qu'il s'agissait de représenter ; enfin les fleurs étaient assemblées et collées à l'aide de petites pinces.



(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 682
(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 714
(3) J.TURGAN - Les grandes usines-L'atelier Marienval p. 24

Pistils et étamines, pièces très délicates, étaient fabriqués par des ateliers spécialisés "Elles étaient huit dans l'atelier, écrivait ZOLA, ayant chacune devant soi son pot à colle, sa pince, ses outils et sa pelote à gaufrer. Sur l'établi traînait un fouillis de fils de fer, de bobines, d'ouate, de papier vert et de papier marron, de feuilles et de pétales taillés dans de la soie, du satin ou du velours" (1). Chaque ouvrière avait sa spécialité, c'est ainsi que LEONIE assemblait les roses, une autres les marguerites; NANA était chargée des tiges de fleurs. Avec quelle précision ZOLA observait Nana à son ouvrage ! "... Rien que le geste de prendre une mince bande de papier vert et allez-y ! Le papier filait et enveloppait le laiton ; puis une goutte de gomme en haut pour coller, c'était fait, c'était un brin de verdure frais et délicat bon à mettre sur les appas des dames" (2). La mode et ses fantaisies jouaient un grand rôle dans cette industrie et certaines fleurs étaient tour à tour abandonnées au profit d'autres mises tout à coup en vedette. Au détriment des ouvrières qui voyaient leur ouvrage se déprécier assez brusquement. Cependant, roses, violettes et lilas restaient toujours très demandées (3).

Les ouvrières travaillaient en général de 7 heures du matin à 6 heures du soir, ne s'arrêtant qu'une heure pour déjeuner (4). Les jeunes ouvrières pouvaient néanmoins travailler assises, ce qui était un avantage bien rare à cette époque. C'était un travail agréable et qui n'exigeait pas une attention très soutenue des ouvrières qui pouvaient discuter en travaillant. Le ton des conversations rapportées par ZOLA n'était guère édifiant. Comme dans toute agglomé-

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 716

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 720

(3) J.TURGAN - Les grandes Usines - L'Etablissement Marienval

(4) J.SIMON - L'ouvrière, d'après l'enquête de 1847^{t. XI} p. 212^{p. 27}

ration de femmes où voisinaient des filles déjà averties avec des filles encore innocentes; les plus dépravées pervertissaient vite les autres. C'est ce qui se passait dans l'ASSOMMOIR où les compagnes de NANA l'incitaient au dévergondage par des plaisanteries obscènes ou en prêchant d'exemple. "Il y avait encore "un mauvais air à l'atelier, l'odeur de bastringues et de nuits peu catholiques apportées par les ouvrières coureuses, dans leurs chignons, mal rattachés, dans leurs jupes si fripées qu'elles semblaient avoir couché avec" (1). Sans aller jusqu'à dire comme un ministre de l'Intérieur belge que les ateliers de fleurs artificielles étaient les séminaires de la prostitution (2) on peut penser qu'ils en fournissaient une bonne part. Là non plus le milieu familial n'était pas propre à empêcher une chute. L'inefficacité de la bonne Madame LERAT, première ouvrière et surveillante de l'atelier n'avait rien d'imaginaire, car les sociologues déploraient la veulerie des femmes chargées de diriger et de surveiller les jeunes filles (3). Il n'y avait rien d'étonnant à ce que NANA cédât à la fin, comme beaucoup d'ouvrières, aux avances d'un vieil homme répugnant, personnage qui poursuivait l'ouvrière de ses importunités malgré la présence de sa tante et mettait en joie tout l'atelier (4).

Un autre type d'ouvrière apparaissait dans l'ASSOMMOIR avec Madame GOUJET. Celle-ci raccommodeuse de dentelle ou "ressarcisseuse" était venue de Lille avec son fils le forgeron, à la suite d'un drame de l'alcoolisme qui avait coûté la vie au père. Cette veuve pratiquait donc un

(1) E.ZOLA & L'Assommoir p. 717

(2) P.LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes.... p. 234

(3) P.LEROY-BEAULIEU - " " " p. 235

(4) E.ZOLA - L'Assommoir p. 717

des petits métiers, secteur particulier de l'industrie de la dentelle qui occupait alors en France plus de 200 000 ouvrières. Et du Nord venaient les dentelles de grand prix comme les Valenciennes. Mais les dentellières n'arrivaient plus à vivre de leur travail malgré des journées de plus de 14 heures et malgré l'influence de la mode "... Depuis quelque temps, écrivait un fabricant de dentelles de Normandie, la dentelle est favorisée par le goût du jour et cependant c'est à peine si les ouvrières gagnent de quoi subsister" (1) Paradoxalement les produits étaient hors de prix et la main d'oeuvre misérablement rétribuée. La nécessité était impérieuse pour ces ouvrières d'une propreté parfaite sur elles et autour d'elles, la dentelle fragile exigeait des doigts minces et agiles et, salie, perdait beaucoup de son prix. C'est en effet sur ce caractère particulier du travail de la dentelle que ZOLA mettait l'accent par contraste avec le laisser aller croissant de GERVAISE : "Quand elle pénétra la première fois chez eux, elle resta émerveillée de la propreté du logis. Il n'y avait pas à dire, on pouvait souffler partout, pas un grain de poussière ne s'envolait. Et le carreau lui-sait d'une clarté de glace" (2). Madame GOUJET "s'était remise à son tambour devant une fenêtre"..."Gervaise s'intéressait aux centaine d'épingles attachant la dentelle". Un tel travail amenait très souvent une fatigue de la vue. Fatigue qui pouvait aller jusqu'à la cécité, car elle était accrue par les conditions défectueuses de l'éclairage à la chandelle ou à l'huile dans les chambres des ouvrières. L'ouvrière devenue aveugle était condamnée à la misère et au chômage faute de Caisse de Secours. De plus les ouvrières, respirant le blanc de plomb avec lequel était apprêtées et blan-

(1) P. LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes... p. 85

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 473

chies les dentelles, étaient victimes à plus ou moins longue échéance d'intoxication particulière. Le rôle de la raccomodeuse de dentelles était assez important car les dentelles de prix devaient être soigneusement réparées pour ne pas perdre de leur valeur. Elles étaient considérées presque comme un capital. Aussi les bonnes raccomodeuses de dentelles étaient très recherchées "on les paie fort cher, écrivait M. Boucher de Perthes dans son discours sur la femme, lorsqu'elles savent adroitement dissimuler la blessure d'un cachemire, l'accroc d'une dentelle ou d'un voile précieux"(1). L'orateur demandait la création de nombreuses écoles professionnelles et d'ateliers de raccomodage. Notons qu'à Paris n'existaient pas de dentellières, celles-ci travaillaient en province, Zola ne s'y trompait pas.

Par ailleurs plusieurs femmes dans l'Assommoir travaillaient dans la couture. C'était une industrie qui, à Paris, occupait en 1860 plus de 40 000 femmes, en 1866 : 178 061 pour la France entière. Cette dénomination couvrait en réalité des métiers fort dissemblables et une grande diversité d'organisation du travail. Les couturières pouvaient travailler soit dans un atelier de confection, soit à domicile pour des particuliers. Elles pouvaient aussi être employées dans l'ameublement, travailler pour des modistes ou même pour les cordonniers comme piqueuses de bottines. VIRGINIE, rivale de GERVAISE auprès de Lantier était couturière avant de s'établir épicière. S'il fallait en croire les confidences de Madame BOCHE, c'était une fameuse fainéante, une couturière qui ne recousait pas ses bottines⁽²⁾. A raison de deux ou trois robes par semaine elle devait être forcément entretenue (3). Il s'agissait là sans doute d'une

(1) Boucher de Perthes - De la femme dans l'état social de son travail et sa rémunération p. 61

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 392

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 395

ouvrière à domicile qui cherchait un supplément de ressources hors d'un travail qui, même exercé avec sérieux, pouvait à peine faire vivre l'ouvrière qui s'y adonnait d'après l'enquête de 1860 de la Chambre de Commerce de Paris, car c'était le travail sur lequel les femmes sans profession particulière se rejetaient quand elles devaient travailler pour subsister. "La couture devient le métier de toutes les infortunées qui n'en ont pas d'autres et c'est à elle que recourent toutes les femmes que leur abandon, leurs maladies, leur âge, leurs charges de famille, leur ignorance, leurs habitudes condamnent à la misère" (1). Il y avait encore une autre raison à ce rétrécissement du marché de l'emploi dans la couture c'était la concurrence que faisaient ouvriers, et prisons aux ouvrières libres, très vigoureusement dénoncée par Paul-Leroy-Beaulieu.

Un autre type de couturière dans l'ASSOMMOIR était représenté par la maman COUPEAU, ancienne giletère réduite à faire des ménages car sa vue avait été affaiblie par le travail. Les giletères travaillaient pour des tailleurs sur mesure. En général les tailleurs d'habit se mariaient avec des ouvrières giletères en qui ils voyaient plutôt des aides que des associées (2). Les plus habiles pouvaient à peine faire plus d'un gilet droit par jour en travaillant 13 heures d'affilée sans bouger de leurs chaises (3). Avec le type de Maman COUPEAU tout le problème angoissant de la vieillesse chez les ouvrières était posé. Au moment où l'ouvrière devenue trop âgée, c'est-à-dire à partir de 40 ans (4), et plus ou moins infirme par suite de travaux trop durs et surtout trop prolongés, ne trou-

(1) P. LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes au 19e s. p. 112

(2) Les ouvrières des Deux Mondes - le tailleur d'habit parisien p. 168

(3) J. SIMON - L'ouvrière p. 237

(4) Les ouvrières des Deux Mondes - Le tailleur d'habit parisien p. 169

vaient plus de travail, il lui fallait compter entièrement pour subsister sur la charité publique si elle n'avait pas d'enfants, soit sur la générosité des enfants (1). Les trois fils du père BRU étaient morts et le vieillard se trouvait dans un dénuement absolu. La maman COUPEAU qui avait pourtant trois enfants ne pouvait guère compter que sur GERVAISE: "Il s'agissait de maman COUPEAU, qui avait alors 67 ans. Les yeux de maman COUPEAU étaient complètement perdus. Ses jambes non plus n'allaient pas du tout. Elle venait de renoncer à son dernier ménage par force et menaçait de crever de faim, si on ne la secourait pas" (2). On comptait à Paris en 1860 plus de femmes assistées que d'hommes 35 432 femmes indigentes pour 21 865 hommes d'après l'enquête de la Chambre de Commerce. En 1830 parmi les causes de la prostitution à Paris, le médecin Parent-Duchatelet dans son rapport, notait la nécessité pour des jeunes filles pauvres d'entretenir des parents vieux et infirmes (3). Et il remarquait déjà le fort contingent qu'apportaient à la prostitution les couturières et les lingères : "De toutes les causes de la prostitution il n'en est pas de plus active que le défaut de travail et la misère, suite inévitable de salaires insuffisants. Que gagnent nos couturières, nos lingères, nos ravaudeuses et en général toutes celles qui s'occupent du travail à l'aiguille ?" (4).

Une ouvrière, la piqueuse de bottines, n'apparaissait pas dans l'ASSOMMOIR mais dans BOT-BOUILLE, c'était encore un petit métier bien ingrat, branche secondaire de la couture. Les ouvrières employées par les cordonniers

(1) A Paris la proportion des filles non mariées au-dessus de 40 ans était, d'après un tableau du journal allemand "Neue Bahnen" de 1869, de 264 filles non mariées sur 1000 femmes, celles des filles mariées de 592 sur 1000

(2) E. ZOLA L'Assommoir p. 522

(3) Parent-Duchatelet -Etude sur la prostitution dans la ville de Paris p. 100

(4) " " " " " p. 96

piquaient les bottines ou les tiges de bottes pour un salaire très modique. Leur apprentissage d'après les statistiques durait un an.

Mais les femmes étaient aussi employées à Paris dans d'autres secteurs de l'industrie parisienne, dans les industries de luxe comme la céramique, la joaillerie, l'orfèvrerie. L'or et l'argent étaient travaillés à Paris et les femmes avaient trouvé dans ces industries quelques débouchés : elles étaient "chainistes" comme Madame LORILLEUX, reperceuses ou "brunisseuses" de métal (ou vernisseuses) comme ADELE. Métier facile pour les vernisseuses et qui ne demandait pas un long apprentissage. Madame LORILLEUX aidait son mari chainiste au tréfilage de l'or, ce qui réclamait une force assez grande : "Les patrons fournissaient l'or en fil, tout allié ; les ouvrières le passaient d'abord à la filière pour l'obtenir à la grosseur voulue...". "Elle avait de fameux bras, il lui avait vu tirer l'or aussi mince qu'un cheveu" (1). En 1860 il y avait 279 ouvrières polisseuses ou brunisseuses occupées dans les ateliers parisiens, 284 en 1847 (2). ADELE, soeur de VIRGINIE, la couturière, n'avait pas des moeurs plus régulières qu'elle "C'est comme sa soeur, disait Madame BOCHE à GERVAISE, la brunisseuse, cette grendine d'Adèle qui manque l'atelier deux jours sur trois" (3).

Notons que ZOLA passait sous silence dans l'Assommoir des métiers très souvent exercés par des femmes au 19e siècle : tous les métiers de l'industrie textile proprement dite, la légion des fileuses, dévideuses, moulineuses, des tisseuses et des rattacheuses. Omission amplement justi-

. . .

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 426

(2) P.LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes... p.97

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 392

fiée par le fait que ces métiers n'étaient pas exercés à Paris mais seulement en province, dans le Nord et l'Est pour la filature et le tissage du coton, à LYON pour le travail de la soie, en Normandie et à Valenciennes pour la dentelle.

Malgré cela l'ASSOMMOIR offrait à la curiosité de ses lecteurs bourgeois une galerie assez complète de métiers typiquement féminins, une suite de portraits d'ouvrières croqués d'après nature et dominées par la silhouette de GERVAISE en ses beaux jours.

• • •

CHAPITRE VI

LES CONDITIONS D'EXISTENCE
DES OUVRIERES PARISIENNES

- I - Le logement des ouvrières
- II - L'alimentation des ouvrières
- III - Les distractions des ouvrières
- IV - Les ressources des ouvrières
- V - La formation intellectuelle et spirituelle des
ouvrières.

LE LOGEMENT DES OUVRIERES

L'Assommoir nous fait entrer dans l'intimité de plusieurs ménages d'ouvriers. Comme ceux de Lille à la même époque les logements ouvriers de Paris étaient en général sordides. Les maisons de rapport bâties par des propriétaires avides d'amortir au plus vite les dépenses engagées n'étaient pas construites pour durer. Elles se dégradèrent d'autant plus vite que les propriétaires n'y faisaient faire de réparations qu'à la dernière limite. Très rapidement, faute d'une surveillance suffisante, les parties communes à tous les locataires se délabraient. Les défauts de ces habitations conçues pour les ouvriers se révélaient encore plus nettement dans les grandes maisons comme celle où GERVAISE finissait par tenir boutique. Comme le disaient les enquêteurs de 1868 : "Les hautes et vastes maisons à 5 ou 6 étages subdivisées en une multitude de logements sont presque toujours mal habitées, attendu que pour les mettre en valeur les propriétaires sont obligés d'y recevoir sans aucune garantie de moralité une foule d'individus inconnus les uns aux autres (1)". Dans l'ASSOMMOIR, voici GERVAISE arrivant chez les LORILLEUX, rue de la Goutte d'Or : "En bas desservant chaque façade, une porte haute et étroite, taillée dans le nu du plâtre, creusait un vestibule lézardé au fond duquel tournaient les marches boueuses d'un escalier à rampe de fer" (2) et plus loin : "l'escalier B gris sale, la rampe et les marches graisseuses, les murs éraflés montrant le plâtre était encore plein d'une violente odeur de cuisine" (3).

(1) Le Chevalier - Les classes laborieuses et les classes dangereuses à Paris p. 229

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 415

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 422

Mais que les ouvrières logent dans ces grandes maisons ou dans des demeures d'allures plus rustiques comme GERVAISE rue Neuve de la Goutte d'Or, qu'elles aient une nombreuse famille ou qu'elles soient seules, leur mode de logement habituel n'était le plus souvent composé que d'une chambre à laquelle pouvait s'ajouter une alcove et une pièce pour la cuisine, dans les meilleurs cas. Dans son histoire du Second Empire, Delord n'écrit-il pas précisément : "A la périphérie de la capitale, des entrepreneurs ont construit pour l'ouvrier des logements composés d'une pièce principale à l'entrée avec une arrière cuisine de un mètre carré; placée dans un des angles une très petite chambre à coucher. Cela lui coûte 250 à 300 francs de loyer : le double du prix de son logement autrefois avec la moitié moins d'air et d'espace"(1) Nous retrouvons les mêmes précisions données par des études sur les ouvriers parisiens dans Les Ouvriers des Deux Mondes où le tailleur d'habit, par exemple, logeait certes dans une maison bourgeoise, mais n'avait au cinquième étage qu'une chambre unique de 4 mètres sur 4 pour une famille de 4 personnes. Deux lits seulement pouvaient y entrer et le plus jeune des deux enfants couchait avec ses parents. Il est vrai que GERVAISE, au début heureux de son mariage, comme la femme du tailleur (2), avait acheté un mobilier d'occasion, bien sûr, mais tout de même assez complet. Encore avait-il fallu qu'elle économisât pendant plus d'un an (3). Beaucoup d'ouvrières n'avaient pas de quoi s'acheter des meubles et vivaient en garnis dans une promiscuité désolante comme ADELE et VIRGINIE qui avaient une chambre meublée dans le misérable hôtel Bon-Coeur. GERVAISE dans sa chambre de la

. . .

(1) T. Delord - Histoire du Second Empire p. 82 t. III

(2) Les ouvriers des Deux-Mondes - Le tailleur d'habit parisien p. 161 - T. II

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 464

rue Neuve de la Goutte d'Or jouissait d'un confort enviable puisqu'elle avait une cuisine et, outre la chambre, un réduit où elle pouvait à la rigueur faire tenir deux lits d'enfants. Confort enviable par rapport au logement courant des ouvrières décrites par Jules Simon : "Pour arriver à leur mansarde il faut traverser une allée fétide et monter péniblement dans l'obscurité 6 étages... Point de cheminée, ni de poêle, ni de meubles, à peine un lit ou plutôt un grabat et quelque méchant tabouret de paille. Le propriétaire, fort mal payé par des locataires qui manquent de pain, ne peut pas faire de réparations" (1). Nous retrouvons le même genre de logis avec celui occupé par le ménage LORILLEUX au 6e étage de la grande maison de la rue de la Goutte d'Or : "Le corridor s'allongeait toujours, resséré, lézardé, décrépi..." débouchant dans une pièce unique, sorte d'étroit boyau partagé en deux par un rideau de laine déteinte où les occupants devaient faire tenir, d'une part un véritable atelier avec une forge, de l'autre une chambre qui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de cuisine : "Le premier compartiment contenait un lit, poussé sous un angle du plafond mansardé, un poêle de fonte encore tiède du dîner, deux chaises, une table et une armoire dont il avait fallu scier la corniche pour qu'elle pût tenir entre le lit et la porte" (2). Au 6e et dernier étage habitait aussi, dans une chambre unique, une vieille demoiselle qui confectionnait des poupées à 13 sous pour vivre, Mademoiselle REMANJOU, à côté de la chambre de CLEMENCE la repasseuse. Certains locataires s'installaient carrément sur le palier pour faire leur cuisine et leur vaisselle à la grande fureur du propriétaire (3).

(1) J. Simon - L'ouvrier - p. 293

(2) E. ZOLA - L'Assommoir - p. 424

(3) E. ZOLA - L'Assommoir - p. 423

Après sa ruine GERVAISE vint se loger sous les toits à côté des Lorilleux. Là encore une chambre suffisait pour trois personnes, les parents et leur fille NANA qui faute de place devait se déshabiller devant eux (1). Dans la réalité comme dans l'Assommoir les ouvrières et les ménages d'ouvriers étaient toujours installés dans les derniers étages des maisons bourgeoises, dans les grandes maisons ouvrières les plus pauvres étaient logés sous les combles. Monter au 6e étage journallement chargées de seaux d'eau, de charbon ou de provisions était une source active de fatigue pour les ménagères et ce d'autant plus que les escaliers étaient étroits et raides. "Quand elle fut au cinquième Gervaise dut souffler, elle n'avait pas l'habitude de monter, ce mur qui tournait toujours, ces logements entrevus qui défilaient lui cassaient la tête" (2). Son nouveau logis au 6e étage était minuscule, sombre et humide car très mal exposé : le soleil n'y entraît jamais. Ces chambres d'ouvrières sous les combles étaient glacées l'hiver. Le poêle de fonte qui devait servir à la fois de fourneau pour la cuisine et pour le chauffage, ne marchait pas toujours faute de charbon ou de vivres ! "Le premier hiver ils firent encore du feu quelquefois, se pelotonnant autour du poêle, aimant mieux avoir chaud que de manger, le second hiver le poêle ne dérouilla seulement pas" (3). Les conditions d'éclairage de la pièce, sans importance pour GERVAISE qui travaillait à l'extérieur, en avaient beaucoup au contraire pour les couturières et les dentellières qui devaient travailler sur des ouvrages fins. Celles-ci n'avaient pas en général de quoi s'éclairer comme il l'aurait fallu et leur vue était sérieusement menacée (4). La mauvaise exposition avait aussi pour les en-

. . .

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 672

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 423

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 683

(4) P.Leroy-Beaulieu Le Travail des femmes...p. 220 - Rapport

du Dr Haro sur les conditions de travail des couturières et dentellières.

fants en bas âge des conséquences funestes : ceux-ci, constamment dans des pièces obscures, étaient atteints de rachitisme, la maladie la plus répandue parmi les enfants d'ouvriers à Lille et à Paris (1).

Dans la banlieue, jusqu'en 1860, les loyers avaient été moins élevés qu'à Paris où pendant tout le Second Empire ils ne cessèrent de monter. D'après l'enquête de 1847 une ouvrière pouvait encore trouver à se loger à bon compte dans les villages autour de Paris avant leur annexion. A Paris en effet un cabinet mansardé au 6e étage était loué suivant sa situation rive gauche ou rive droite 120 francs à 150 francs par an (2), une chambre meublée à Paris coûtait 50 à 60 francs par mois en 1873 (3). Le ménage du tailleur d'habit qui occupait une toute petite chambre avec deux enfants payait pour cette chambre 140 francs de loyer dans le 2e arrondissement et il refusait de la quitter trouvant le loyer très modique (4). En 1872 un appartement comme celui de GERVAISE aux Battignoles était loué entre 300 et 350 francs par an (5). GERVAISE pouvait donc à juste titre se vanter de l'exceptionnel bon marché du loyer de son logement rue Neuve de la Goutte d'Or : 150 francs par an (6). Il est vrai qu'ensuite, pour la boutique et le logement qui lui était joint, 3 pièces dont l'une n'avait qu'un oeil de boeuf pour fenêtre, GERVAISE payait 500 francs par an (7). D'après Denis Poulot, en 1870, un ouvrier chargé d'un ou deux enfants n'était guère à l'aise dans des logements de 300 ou 400 Francs de loyer annuel. Pourtant souvent la somme excédait ses ressources. C'était souvent un drame dans le ménage ouvrier

(1) P. Pierrard - La vie ouvrière à Lille p. 141

(2) J. Simon - L'ouvrière p. 289

(3) Journal de la Société de Statistique de Paris 1873 p. 184

(4) Les ouvriers des Deux Mondes - Le tailleur d'habit p. 161

(5) Journal de la Société de Statistique de Paris p. 181 t. II

(6) E. ZOLA - L'Assommoir p. 466

(7) E. ZOLA - L'Assommoir p. 497

que le paiement des termes : l'habitude était en effet de payer les loyers par trimestre ou même par semestre comme c'était le cas dans la maison de M. MARESCOT, rue de la Goutte d'Or. La somme à déboursier d'un coup se trouvait trop forte souvent et les déménagements à la "cloche de bois" étaient fréquents, les expulsions aussi, bien que comme le disait MARESCOT aux concierges à propos de l'expulsion d'une couturière, ça ne mettait pas un sou dans la poche du propriétaire (1). "Pour avoir son terme, écrivait D. Poulot, l'ouvrière se prostitue, la femme mariée trompe son mari. Le terme est l'épée de Damoclès du travailleur, le fil menace de se rompre tous les trois mois" (2). En effet pour payer le terme, une ouvrière de la maison de GERVAISE faisait le trottoir : "elle allait faire huit jours au coin de la rue Belhomme" (3). Il ne fallait pas lui demander cet héroïsme supplémentaire de faire des économies sur le chapitre nourriture en faveur du propriétaire, personnage peu estimé des ouvriers.

L'ALIMENTATION DES OUVRIERES

Quelle nourriture les ouvrières parisiennes proposaient-elles à leur famille ? Les ouvriers de la capitale semblaient avoir à cette époque une nourriture assez variée : grands consommateurs, comme dans toute la France, de pain et de pommes de terre ils consommaient aussi de la viande en assez grande quantité, surtout du veau, et ils allaient facilement manger dans les restaurants des barrières lapins ou poulets, le dimanche et dans les grandes occasions (4). A la fin du Second Empire la consommation de viande dans les

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 495

(2) D. POULOT - Le Sublime p. 48. Jules de GONCOURT fait dire à Sainte-Beuve, lors d'un dîner de Magny : " Et dire qu' au moment du terme, on en a une masse de ravissantes pour rien, de ces malheureuses-là ! Car le salaire des femmes" Journal des Goncourt-22 juin 1863 - t. VI p. 81

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 683

(4) Les Ouvriers des Deux-Mondes-Le tailleur d'habits p. 163 t. II

ménages ouvriers avaient beaucoup augmentée de 102 kilogs en 1856 par an elle était passée à 182 kgs en 1873 pour une famille de cinq personnes (1); la consommation de pain en 1856 était de 750 kgs de pain, celle de pommes de terre de un litre par jour environ. On considérait que la femme en mangeait moins que l'homme, 650 grammes par jour environ. Elle était du reste censée avoir beaucoup moins de besoins, en nourriture en particulier, ce qui pour certains justifiait le salaire plus bas donné à la femme (2). En temps ordinaire les ménagères, qui devaient faire toute leur cuisine sur le poêle de fonte, préparaient surtout des ragôts additionnés avec force oignons dans lesquels cuisaient des bas morceaux de veau. Nourriture substantielle, commune, que confectionnait aussi bien GERVAISE (3) que Mme LORILLEUX (4). Les ouvrières faisaient aussi une grande consommation de salades de toutes sortes et ce goût était souligné aussi par ZOLA : "Au cours d'un repas "CLEMENCE raconta qu'elle avait un jour avalé 3 bottes de cresson à son déjeuner, Madame PUTOIS était plus forte encore, elle prenait des têtes de romaines sans les éplucher, elle les broutait comme ça, à la croque au sel" (5). Mme BOCHE adorait la barbe de capucins (6). Remarquons que la salade n'était pas donnée : en 1869 un pied de céleri valait 40 centimes, un pied de scarole 20 centimes et une livre de mâche 60 centimes (7).

Pour celles qui prenaient leur repas à l'atelier

-
- (1) Journal de la Sté de Statistique de Paris p;176 - 1873
(2) Boucher de Perthes -De la femme dans l'état social : "la femme est plus petite et plus faible que l'homme elle ne consomme pas autant." Il faut donc la payer moins puisque ses besoins sont moindres".
(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 467
(4) E.ZOLA - L'Assommoir p. 416
(5) E.ZOLA - L'Assommoir p. 583
(6) E.ZOLA & L'Assommoir p. 521
(7) G.DUVEAU - La vie ouvrière en France p. 339

ou qui n'avaient pas les moyens p^{de} faire un véritable déjeuner, la solution la plus fréquemment adoptée, mais non la moins onéreuse, était l'achat de charcuterie, saucisson, jambon, boudin ou saucisses. Les jeunes ouvrières fleuristes se faisaient acheter des saucisses par une compagne (1), GERVAISE et LANTIER à l'hôtel Bon-Coeur déjeûnaient aussi de charcuterie car il n'y avait pas de fourneau dans la chambre. Celles qui travaillaient dans les usines n'avaient pas toujours le temps à midi de rentrer chez elles, elles achetaient chez les traiteurs des mets tout préparés : moules et pommes de terre frites, gras-doubles.

LES DISTRACTIONS

Le dimanche les ouvriers aisés allaient en famille manger un lapin chez les traiteurs de la banlieue (2). Les COUPEAU au début ne faisaient pas exception à la règle : "Ils sortaient presque tous les dimanches. C'étaient des parties gentilles, une friture à Saint-Ouen, ou un lapin à Vincennes mangé sans épate sous le bosquet d'un traiteur" (3) Le dimanche était en effet pour les ouvriers mariés le jour consacré à la famille, le lundi, souvent chôme aussi, au contraire, était le jour des camarades. Les diverses solennités de la vie étaient fêtées chez les ouvriers par de bons repas. Ceux-ci parfois endettaient sérieusement le ménage qui en faisait les frais. Une fête de métier existait encore sous le Second Empire : la fête des blanchisseuses à la mi-Carême était un véritable événement parisien. Une reine était élue par l'assemblée des lavoirs et exerçait

. . .

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 720

(2) Les ouvriers des Deux-Mondes -Le tailleur d'habit parisien

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p.476

pendant un jour une véritable royauté, entourée d'une cour nombreuse et se promenant dans un char. La journée se terminait par un bal où les ouvrières se rendaient très coquettement habillées; souvent elles s'endettaient pour l'achat de robes de rubans ou de dentelles, mais souvent aussi nous dit Sibillot, elles se servaient du linge que les clientes apportaient à nettoyer (1). GERVAISE, blonde et gracieuse, malgré sa jambe avait été nommée reine une fois : "On s'était baladé sur les boulevards dans des chars ornés de verdure, au milieu du beau monde qui la reluguait joliment" (2). Arrivée au dernier degré de la déchéance elle se souvenait de sa royauté éphémère avec nostalgie...

Les bals de quartiers si nombreux sous le Second Empire étaient naturellement les rendez-vous des ouvrières. Elles allaient y chercher aventure le samedi soir. CLEMENCE la repasseuse passait ses nuits au "Grand Balcon". NANA allait danser au "Grand Salon de la Folie" rue de la Chapelle. Les salles de bal ne manquaient pas dans le quartier de la Chapelle! Malheureusement à Paris ce n'étaient pas non plus les "Assommoirs" du genre de celui du père COLOMBE qui faisaient défaut. L'ivrognerie dans la classe ouvrière, écrit Maxime Leroy- était véritablement homicide. Et quand le chef de famille buvait, le ménage s'en allait à veau l'eau. "Au nombre des causes de la misère de la femme, il faut mettre l'inconduite du chef de la communauté. Quelle est la position d'une mère quand son mari est un ivrogne ? Quand elle ne peut compter sur lui pour nourrir sa famille et lorsqu'il l'accable de mauvais traitements" (3). Mais la femme suivait généralement son mari. Celles qui résistaient étaient comme

(1) SIBILLOT - Légende et folklore des métiers p. 28

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 767

(3) Boucher de Perthes - De la femme dans l'état social p.13

le dit Denis Poulot, bien actives, qui travaillaient durement et se tuaient pour faire vivre le ménage et la famille où le lâche fainéant était une charge, heureuses quand leur homme ne revenait pas et ne les battait pas (1). Et avant que GERVAISE ne se mette à boire à son tour elle avait dû non seulement faire marcher la boutique mais aussi entretenir COUPEAU qui glissait à l'alcoolisme et ne travaillait plus, débauché du reste par des camarades d'atelier, selon le processus décrit par Denis Poulot. Certaines femmes d'ouvriers sublimes étaient affreusement malheureuses : "Elles sont les martyres, les souffre-douleurs d'être indignes de pitié" (2). C'était le cas dans l'ASSOMMOIR où la laveuse Madame BIJART était rouée de coups par son mari, brute ivrogne. Le ménage d'ouvriers où l'on buvait tombait rapidement dans la misère car l'ivrogne ne rapportait pas souvent l'argent de sa quinzaine à la maison ; les anecdotes de Denis Poulot sont significatives, ou bien il buvait sa paye séance tenante, ou bien il la cachait dans ses vêtements ou ses souliers préférant en faire profiter ses camarades plutôt que sa femme. L'ivrognerie entraînait de graves conséquences sur la moralité car l'ivrogne perdait tout sens moral et le faisait perdre à sa femme. C'était un problème sur lequel le livre de Denis Poulot avait le mérite d'être clair. D'après lui plus de 60 % des ouvriers de la capitale étaient des sublimes, c'est-à-dire des ivrognes. Eau de vie et absinthe étaient de véritables poisons. En 1847 on consommait à Paris 5 litres de vin par tête, 8 litres en 1869. Les cas de démence à cause alcoolique étaient de plus en plus fréquents aussi bien chez les hommes que chez les femmes, de 16 à 24 % des cas de folie chez les hommes pendant la

. . .

(1) D.Poulot - Le Sublime p. 197

(2) D.Poulot - Le Sublime p. 197

période qui va de 1856 à 1869, de 2,50 à 5 % chez les femmes (1).

LES RESSOURCES DE L'OUVRIERE PARISIENNE

De quel budget disposait les ouvrières parisiennes pour faire subsister leur famille ?

Les blanchisseuses, avec les fleuristes, faisaient partie de la catégorie des ouvrières privilégiées à Paris. En 1847 lors de la première enquête de la Chambre de Commerce, pour des journées de 12 heures de travail, une ouvrière de fin gagnait en moyenne 2,75 F soit 825 Francs par an pour 300 jours de travail (2). Gervaise en effet dans l'atelier de Madame FAUCONNIER gagnait au moins 3 Francs par jour. "Elle devenait une bonne ouvrière de fin, gagnait jusqu'à 3 francs"... "elle avait élevé la petite en trouvant moyen de perdre au plus 2 jours de travail par semaine" (3). C'était aussi le salaire de CLEMENCE et de Madame PUTOIS à quelques centimes près, puisque CLEMENCE s'exclamant sur le travail qui lui était demandé s'écriait : "S'escrimer toute la sainte journée pour gagner 55 sous, se brûler le sang du matin au soir devant la mécanique, non, vous savez, j'en ai par-dessus la tête" (4).

En 1871, d'après les tableaux des statistiques officielles le salaire moyen ordinaire était de 3 francs, soit 900 francs par an théoriquement. Mais le salaire maximum journalier était réellement passé de 3 francs à 5 francs (5)

-
- . . .
- (1) Journal de la Sté de Statistiques de Paris 1873 - p.119
(2) J.SIMON - L'ouvrière p. 230
(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 476
(4) E.ZOLA - L'Assommoir p. 546
(5) Statistique générale de la France - prix et salaires en France - L'industrie parisienne 1866

Les repasseuses de linge plat, au travail moins délicat, étaient moins payées : 2,50 F en moyenne en 1847 (1). Ce travail dans les petits ateliers était souvent effectué par les apprenties. Les ouvrières gagnaient 25 centimes par heure supplémentaire, heures qui en hiver pendant la période d'affluence étaient fréquentes surtout le samedi. Les savonneuses, au travail plus rude pourtant, étaient moins payées; elles gagnaient 2,50 F pour une journée de travail de 14 heures en 1853 (2). Les filles de semaine chargées dans certains ateliers de préparer le linge, le mouiller et l'amidonner, nourries, gagnaient 10 à 15 centimes par jour en 1853 d'après les statistiques, 1 franc en 1872. L'atelier de GERVAISE n'en comprenait pas. GERVAISE selon la coutume offrait à ses employées une tasse de café à midi comme son ancienne patronne Madame FAUCONNIER. Les ouvrières remarquaient qu'il était plus fort que celui de cette dernière (3). On peut en effet supposer que certaines patronnes ne se privaient pas pour offrir à leurs ouvrières un café dans la composition duquel entraient beaucoup de chicorée !... semblable à celui qu'achetaient les ménagères de Lille qui, nous dit Pierre Pierrard, était composé non seulement d'un mélange à parts inégales de chicorée et de café mais aussi de résidus de toute sorte (4). GERVAISE du reste aurait pu leur offrir vin ou eau de vie à la place du café, boissons admises également. Les ouvrières fleuristes étaient aussi relativement bien payées : d'après l'enquête de 1860 une bonne ouvrière gagnait 3 francs par jour et leur salaire pouvait atteindre 4, 5 et 6 francs. Cinq fleuristes sur plus de 600

. . .

(1) J.SIMON - L'ouvrière p. 230

(2) J.SIMON - L'ouvrière p. 230

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 544

(4) P.PIERRARD - La vie ouvrière à Lille p. 206

STATISTIQUES GÉNÉRALES DE LA FRANCE 1872

SALAIRE MOYEN DES OUVRIÈRES PARISIENNES
NON NOURRIES

	1853	1871		1872			
				Ord.	max.	min.	Appr.
Blanchisseuses ...	2,50 F	3 F	50 cent	3 F	5 F	2,50 F	24 min.
Brodeuses	2 F	3 FQ	1 F	3 F	4 F	2,50 F	
Corsetières	1,50 F	2 F	0,50 F	2 F	3,50 F	1,50 F	24 min.
Couturières	1,75 F	2 F	0,25 F	2 F	4 F	1,50 F	
Calottières	2,50 F	4 F	1,50 F				
Dentellières	2,30 F	3 F	0,70 F	3 F	4,50 F	2 F	
"							
Fleuristes	2,50 F	3 F	0,50 F	5 F	8 F	4 F	36 min.
Lingères	1,50 F	2 F	0,50 F	2 F	3,20 F	1,50 F	24 min.
Piqueuses de bot- tines	2,50 F	3 F	0,50 F	3 F	4,50 F	2 F	12 min.

gagnaient 10 Francs (1). En moyenne en 1872 elles recevaient 5 francs pour une journée de 11 heures d'après les tarifs relevés sur les statistiques officielles (2). Elles avaient une heure pour déjeuner à l'atelier. Madame LERAT, fleuriste dans l'Assommoir, était à son aise. Première ouvrière de l'atelier Titreville elle gagnait sûrement ses cinq francs par jour. Elle pouvait donc contribuer assez facilement à l'entretien de sa mère, d'autant plus qu'elle n'avait pas d'enfants à charge.

Les brunisseuses qui polissaient les bijoux d'or et d'argent touchaient 2,50 F par jour de travail, tandis que les très bonnes ouvrières seules avaient des salaires de 3 à 3,50 F. Adèle qui manquait beaucoup l'atelier ne devait pas avoir un salaire mensuel très abondant. Maïan COUPEAU dans sa jeunesse devait gagner comme gilette d'après l'enquête de 1847, 1,50 F à 2 F par jour (3).

La moyenne des salaires des ouvrières de l'Assommoir était donc relativement élevée. En réalité surtout à Paris le montant exact du salaire dit nominal ne signifiait pas grand chose. Les ouvrières parisiennes étaient en général mieux payées que les ouvrières de province dans la petite industrie mais le coût de la vie était plus élevé à Paris qu'en Province. Avec 2 francs par jour en moyenne, nous dit Jules Simon, l'ouvrière parisienne, en 1850, cotoie la misère : "...qu'elle reste une semaine sans travailler, qu'elle soit malade, qu'elle ait à payer un médecin, des médicaments,

. . .

(1) P.LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes... p.117

(2) Statistique générale de la France 1872

(3) J.SIMON - L'ouvrière p. 237

c'en est fait, il faut qu'elle s'endette" (1).

En moyenne, nous l'avons vu, blanchisseuses, fleuristes ou brunisseuses gagnaient 7 à 800 francs par an en 1850, 900 en 1870. De quelles ressources supplémentaires disposaient les femmes mariées ? GERVAISE en ménage avec COUPEAU jouissait, au temps heureux de son mariage, de plus de 9 Francs par jour de revenus (2). C'est-à-dire près de 2 700 francs par an. En pratique si elle perdait 2 jours de travail par semaine pour s'occuper de sa fille (3) et quand COUPEAU ne travaillait plus qu'irrégulièrement, il lui restait environ 2 000 Francs par an. Somme tout juste suffisante pour faire vivre sans luxe une famille de cinq personnes en 1872 (4). Mais à une époque où le coût de la vie à Paris s'était élevé par rapport au début de l'Empire. Or GERVAISE avait trois enfants : elle avait donc une famille de cinq personnes à entretenir et d'après ZOLA, tant qu'elle avait eu l'aîné des enfants, CLAUDE, à sa charge, le ménage n'avait pas pu faire d'économies (5). A ce moment-là quel était le budget de Gervaise, ouvrière favorisée rappelons-le, et mariée à un ouvrier qui gagnait alors bien sa vie dans un secteur de l'industrie en plein essor à Paris, le bâtiment ? Avec les mécaniciens, les maçons zingueurs et charpentiers étaient les ouvriers les mieux payés à Paris. COUPEAU apportait à sa femme 4,50 F à 5,50 F de salaire journalier. Elle payait 150 Francs de loyer pour un logement modeste mais qui n'était pas un taudis, composé d'une chambre et d'un cabinet attenant, d'une cuisine grande

. . .

(1) J.SIMON - L'ouvrière p. 292

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 463

(3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 476

(4) Journal de la Sté de Statistique de Paris 1873 p. 176

(5) E.ZOLA - L'Assommoir p. 464

comme un placard. Il fallait en laisser la porte ouverte pour qu'un peu de jour y pénétrât. Une part importante du budget ouvrier était consacré à l'achat de la nourriture d'autant plus que les ouvriers parisiens étaient plus gourmets quand ils en avaient les moyens que la plupart des ouvriers de province. Les prix des subsistances variaient avec les quartiers mais dans les anciennes communes annexées le coût de la vie était supérieur à celui des anciens quartiers populeux du Centre (1). Pain et pommes de terre étaient pourtant encore au début de l'Empire la base de la nourriture ouvrière. Le pain coûtait 40 centimes le kilog en 1856 ; une famille de cinq personnes, cas le plus fréquent chez les ouvriers, en consommait en moyenne 3 kilogs par jour ; la livre de boeuf était passée de 0,48 F en 1853 à 60 centimes en 1872. La famille en consommait une livre environ par jour. On calculait qu'une famille d'ouvriers consommait à peu près un litre de pommes de terre par jour à Paris soit près de 360 kilogs par an. Au total pour la nourriture la ménagère dépensait à Paris plus de 1400 Francs par an (2). Le chapitre vêtement était onéreux. D'après Jules Simon et en n'achetant que le strict nécessaire une ouvrière dépensait pour elle seule 150 Francs par an, c'était aussi la dépense de la femme du tailleur d'habit, dont la garde robe était modeste : quatre robes, six bonnets, deux paires de souliers, deux châles... Le châle en étoffe de laine commune coûtait 12 Francs, celui que GERVAISE achetait 13 Francs en soie était donc plutôt bon marché. La robe qu'elle portait pour le mariage n'était pas non plus trop chère puisqu'elle l'avait eue à 10 Francs. Le prix normal en 1856 était de 20 F. Elle mettait la même somme pour les vêtements de son mari,

. . .

-
- (1) Journal de la Sté des Statistiques de Paris 1873 p. 180
(2) Journal de la Sté des Statistiques de Paris 1873 p. 176

50 francs pour ceux des enfants. Au minimum 50 francs pour le chauffage et l'éclairage (1). On voit que les dépenses, pourtant réduites au minimum, approchaient à quelques francs près de la somme gagnée par le ménage COUPEAU. Les ouvriers, même relativement bien payés, pouvaient difficilement faire beaucoup d'économies. Et encore GERVAISE après le départ de son fils aîné avait-elle pu économiser de quoi s'acheter des meubles : son mobilier, disait ZOLA lui avait coûté 350 francs économisés en 7 mois et demi (2). Il est vrai qu'il était plus "sommptueux" que celui du tailleur d'habit qui n'était estimé qu'à 250 francs (3) mais composé des mêmes meubles de première nécessité, lit, table et commode achetés d'occasion.

La situation pour les ouvrières isolées était plus angoissante ; avec 2,50 F par journée de travail comme c'était le cas pour les brunisseuses et les laveuses, elles ne pouvaient s'offrir le moindre confort et il n'était pas possible qu'elles s'achètent un mobilier. Les chambres d'ouvriers qu'avait visité Jules Simon n'avaient qu'une paillasse bien souvent comme meuble unique. Beaucoup d'ouvrières à Paris, surtout celles qui vivaient du travail à l'aiguille, devaient se contenter pour subsister de pain et de lait comme unique nourriture à longueur d'année (4).

Or dans les registres de l'Assistance Publique à Paris, pour l'année 1863 on relève parmi les femmes secourues à domicile de très nombreuses couturières, lingères, femmes de journées et femmes de ménage (5), qui étaient sou-

-
- . . .
- (1) J.SIMON - L'ouvrière p. 291 -Ouvriers des Deux-Mondes
Le tailleur d'habit tome II p. 162
- (2) E.ZOLA -- L'Assommoir p. 464
- (3) Les Ouvriers des Deux-Mondes, le tailleur d'habit p. 161
- (4) J.SIMON - L'ouvrière p. 296
- (5) Journal de la Sté de Statistique de Paris 1864 p. 292

vent des ouvrières qui ne pouvant plus, par suite de leur âge ou de leurs infirmités, travailler dans leur spécialité et qui s'engageaient comme GERVAISE à la fin ou comme Maman COUPEAU, comme femmes de ménage. Travail qui ne leur procurait pas de quoi vivre. Les secours consistaient en bons de pain ou de lait et dans l'Assommoir le ménage COUPEAU était secouru en partie puisque GERVAISE avait deux bons de pain sur sa cheminée à un moment de grande misère (1). En 1863 en effet 40 056 ménages étaient assistés à Paris (2). Encore fallait-il remplir certaines conditions d'âge ou de famille.

De plus, aux dépenses courantes s'ajoutaient souvent les frais occasionnés par la maladie et la perte financière due au chômage qu'elle entraînait pour déséquilibrer un budget déjà si précaire. Ils étaient réduits pour GERVAISE à la robuste santé de campagnarde, mais dépassaient la somme des économies du ménage après l'accident de COUPEAU que sa femme préférait faire soigner à domicile. Pour GERVAISE elle-même, comme pour beaucoup de femmes de l'époque, les frais de maladies consistaient surtout en salaire donné à la sage-femme appelée du reste souvent trop tard. Les femmes en effet à cette époque n'allaient pas à l'hôpital pour la naissance de leurs enfants. "Ca se mettait quatre morceaux de sucre dans son café, ça se faisait donner des 15 francs pour vous laisser accoucher seule", remarquait aigrement Madame LORILLEUX dans l'Assommoir (3). C'était toutefois un tarif un peu plus élevé que celui qui était indiqué pour la femme du tailleur d'habits qui donnait 10 F à la sage-femme (4). Seules les filles-mères allaient accou-

. . .

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 753

(2) Journal de la Sté de Statistique de Paris 1864 p. 289

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 470

(4) Les Ouvriers des Deux-Mondes - Le tailleur d'habits parisien p. 152

cher à l'hôpital. Pour l'année 1866 à Paris tous les enfants reconnus étaient nés au domicile de leurs parents, seuls les enfants naturels, fort nombreux dans le département de la Seine, naissaient à l'hôpital (1) et leur sort n'était pas enviable.

Il n'y avait donc rien d'extraordinaire finalement à ce que la moitié au moins des ouvriers parisiens fussent endettés d'après les Statistiques et que beaucoup d'ouvrières poussées par la misère aient cherché dans la prostitution une ressource supplémentaire. "Les tentations sont nombreuses à Paris, écrivait Jules Simon en 1860, tous les bals de barrière ne s'ouvrent-ils pas gratuitement pour les femmes ? et tous les hommes ne sont-ils pas des acheteurs ?" (2).

Hors de cette extrémité, pour payer de petites dettes, les ouvriers et ouvrières surtout s'adressaient au Mont-de-Piété. "Le public qui s'ennuie dans les salles d'attente, écrivait Du Camp, n'a rien de bien particulier. Les femmes dominent car les hommes sont à l'atelier" (3). Plus de 200 000 ouvriers en 1860 empruntaient de modestes sommes en échange de menus objets domestiques, laine de matelas, linge de maison, ustensiles de cuisine, robes ou pantalons. D'après Maxime Du Camp c'était une ressource appréciable pour les petits commerçants et artisans : "les patrons qui n'occupent que 2 à 3 ouvriers (comme c'était le cas pour GERVAISE) courent au Mont-de-Piété lorsqu'arrive l'échéance d'un billet à ordre souscrit par eux, lorsqu'il faut renouveler la patente, lorsque l'époque du terme approche" (4).

. . .

(1) Journal de la Sté de Statistique de Paris 1866 p. 272

(2) J.SIMON - L'ouvrière p. 297

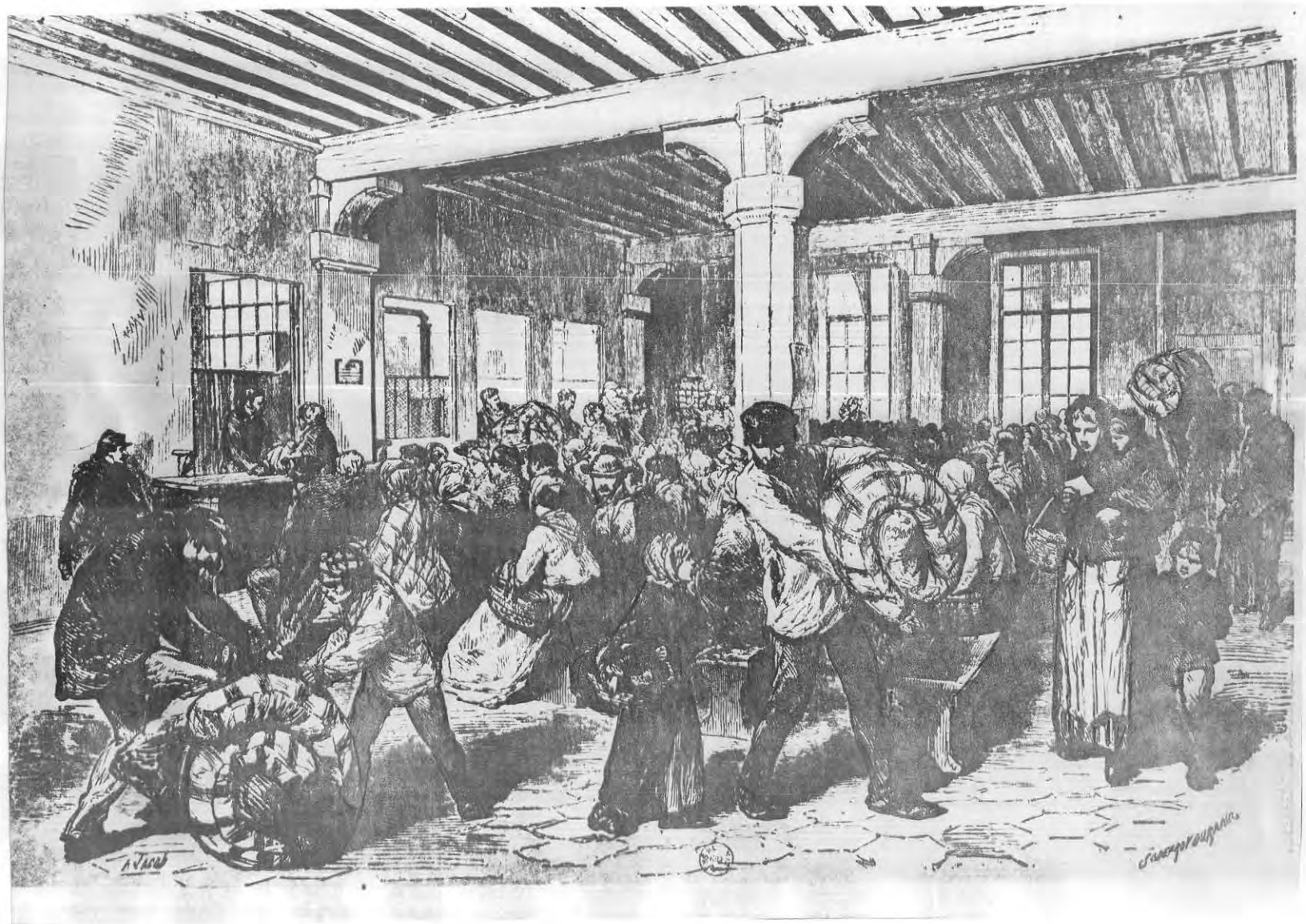
(3) M.Du Camp - Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie

(4) M.Du Camp - " " " " t.5 p. 22
dans la 2e moitié du 19e siècle tome 5 p. 40

LE MONT-DE-PIETE.

"C'était trop commode, on ne pouvait pas s'empêcher d'aller chercher là de la monnaie, lorsqu'on attendait après un pain de quatre livres. Tout le saint-frusquin y passait, le linge, les habits, jusqu'aux outils et aux meubles."

L'Assommoir, p 645.



Dans l'ASSOMMOIR c'était en effet une ressource importante pour GERVAISE qui y recourrait de plus en plus fréquemment ; elle aussi y apportait les petits objets habituels, "c'était trop commode, on ne pouvait pas s'empêcher d'aller chercher là de la monnaie, lorsqu'on attendait après un pain de 4 livres. Tout le Saint Frusquin y passait, le linge, les habits, jusqu'aux outils et aux meubles" (1). Le Mont-de-Piété pourtant n'était pas "la Caisse d'Épargne du pauvre" comme certains semblaient le croire et son organisation n'était pas sans défaut, car les reconnaissances n'étaient pas nominales mais au porteur ce qui permettait tout un trafic : GERVAISE abandonnée dans sa chambre d'hôtel, boulevard de la Chapelle, avec ses deux enfants ne pouvait même plus songer à monnayer les reconnaissances "rose tendre" du Mont-de-Piété que LANTIER avait emportées (2). Tous les objets n'étaient pas dégagés, en effet, malgré la modicité des sommes.

Une anecdote rapportée par Maxime Du Camp, dans son étude sur Paris montre clairement quelle était sous le Second Empire la condition précaire de certaines ouvrières. Une ouvrière lingère honnête, sage et travailleuse, vint engager un paquet de hardes dans l'un des bureaux du Mont-de-Piété de Paris, sur lequel on lui donna 3 francs. "Pendant 15 ans consécutifs elle vint payer exactement l'intérêt de cette modique somme s'élevant à quelques centimes (le taux de l'intérêt perçu par le Mont-de-Piété de Paris était de 9 1/2 pour cent, 12 % à Lille) sans avoir jamais assez pour dégager le paquet..." Elle n'avait pu réunir les 3 francs nécessaires pour reprendre son paquet qui conte-

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 645

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 402

nait un jupon et un châle de lainage, auxquels s'attachait comme on l'apprit plus tard, le souvenir de sa mère (1). Il est probable que cette pauvre ouvrière ne possédait pas davantage les moyens de s'offrir une robe neuve qui coûtait au minimum 10 francs.

LA FORMATION INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE DES OUVRIERES

Les ouvrières, dans les villes, envoyaient facilement leurs enfants à l'école, pour s'en débarrasser dans la journée plus que dans un souci véritable d'instruction, du moins de 6 à 8 ans. Mais l'école n'était encore ni gratuite ni obligatoire. La femme du tailleur d'habit payait 3 francs par mois pour la pension de l'un de ses fils (2) GERVAISE en payait 5 : "Aussi, s'était-elle décidée à mettre Etienne, qui allait sur ses huit ans, dans une petite pension de la rue des Chartres où elle payait cent sous" (3). Les filles allaient plus irrégulièrement à l'école que les garçons, plus utiles à la maison ; elles pouvaient aider leur mère, surtout quand il y avait une nombreuse famille à entretenir et des bébés à garder. Dans l'ASSOMMOIR il n'était pas question d'école pour LALIE qui avait la charge des enfants : "Depuis que le père BIJARD avait tué sa bourgeoise d'un coup de pied dans le ventre, LALIE s'était faite la petite mère de tout le monde, et la besogne était rude car, à 8 ans, elle avait la charge de ses deux enfants, Jules et Henriette (4). D'une façon générale, écrit Duveau, le bagage de connaissance que les jeunes filles emportent de l'école primaire, congréganiste ou laïque, est menu (5).

. . .

-
- (1) M. du Camp - Paris, ses organes... Tome V p. 33
 - (2) Les ouvriers des Deux-Mondes - Le tailleur d'habit p.153
 - (3) E.ZOLA - L'Assommoir p. 476
 - (4) E.ZOLA - L'Assommoir p. 689
 - (5) G.DUVEAU - La vie ouvrière en France sous le Second Empire p. 451

Ce manque d'instruction élémentaire nuisait beaucoup aux femmes qui étaient ainsi condamnées à végéter dans des fonctions subalternes, sans espoir d'une promotion sociale. En effet, malgré les progrès faits en 1860 où l'on dénombrait 11 836 écoles publiques de filles, 17 928 écoles mixtes et 11 800 écoles privées de filles (1), à Paris en 1861, 2 287 femmes ne pouvaient pas signer leur nom alors que c'était le cas pour 871 hommes seulement, selon le document ci-dessous (2) :

Instruction élémentaire d'après les registres de mariages pour la Seine

	HOMMES	FEMMES
peuvent signer leur nom	17 275	15 859
ne peuvent pas signer leur nom	871	2 287

Dans l'ASSOMMOIR pourtant GERVAISE qui savait lire et écrire était plus avancée que COUPEAU qui ne savait ni lire, ni écrire (3). Mais une autre statistique nous donne la raison de cette anomalie apparente : c'est dans l'industrie du bâtiment que l'on comptait le plus grand nombre d'ouvriers illétrés (4); or COUPEAU était couvreur.

Industries	Hommes	Femmes	Pourcentage Illétrés	
			Hommes	Femmes
Bâtiment	70 116	35	27 %	39 %
Vêtements	27 074	47 380	5 %	10 %
Fils et tissus	9 592	15 327	12 %	20 %
Gros métaux	26 455	1 052	10 %	15 %

- . . .
- (1) J.SIMON - L'ouvrière p. 406
 (2) E. ZOLA - Journal de la Sté de Statistique de Paris 1864
 (3) E.ZOLA - l'Assommoir p. 436 p. 101
 (4) Journal de la Sté de Statistique de Paris 1864 p.313

Cette absence d'instruction ne favorisait guère une vie intellectuelle quelconque chez les ouvrières. Les femmes de l'ASSOMMOIR, même GERVAISE, plus fine, ne lisaient rien, pas plus livres que journaux, même pas les mauvais romans que Jules Simon voit lire parfois à ses ouvrières (1), même pas les revues paroissiales pourtant nombreuses à l'époque.

Devant cette absence de vie intellectuelle une question vient à l'esprit : ces femmes étaient-elle encore chrétiennes ?

GERVAISE et ses compagnes, autant que les ouvrières de GERMINAL, semblent ignorer la pratique quotidienne de la religion. Messe dominicale ? communion pascale ? Recours à Dieu dans les moments tragiques ? Il n'en est pas fait mention. Cela semble bien correspondre à ce que l'on constatait pour une grande ville comme Lille, par exemple, à la même époque (2). "Sur près de 60 000 individus que comprend la classe ouvrière demandez à vos pasteurs désolés, combien ils en voient fréquenter l'église ?... On ne va plus à l'église" (2). Les causes de cette carence sont à chercher sans doute dans une formation spirituelle pour le moins superficielle, l'école laïque ou congréganiste quittée bien avant 12 ans nous l'avons vu. Mais ne faut-il pas accuser aussi la vie quotidienne inhumaine, hommes et femmes "capturés par la main de l'industrie" dès la prime enfance, la fatigue accumulée, des loisirs inexistantes pour la mère de famille ! Et puis la messe dominicale "coûte" : il faut donner à la quête, payer sa chaise -10 centimes par chaise occupée en général-. Il faut aussi être à peu près correc-

(1) P. PIERRARD - La vie ouvrière à Lille sous le Second Empire p. 362

(2) Père Coeurdacier, fondateur de l'oeuvre de la jeunesse à Lille cité par P. PIERRARD p. 363.

tement habillé, il faut être "propre". C'est difficile souvent pour l'ouvrière. Cependant on marque encore les grandes solennités religieuses de la vie, par habitude, une sorte de superstition, plus que par foi réelle. Baptême, première communion, mariages, sont prétexte à ripaille et lors de l'administration de ces deux sacrements l'on sent trop qu'il y a dans l'église d'un côté les riches, de l'autre les pauvres. La religion ne prétendait rien changer à l'ordre social établi. Un curé de Lille prêchant à l'Eglise St-Maurice disait : "L'inégale répartition des fortunes est nécessaire pour maintenir le bonheur sur la terre. Le pauvre travaille pour le riche, le riche assiste le pauvre (1).

Dans l'ASSOMMOIR, GERVAISE et COUPEAU se marient religieusement. Certes COUPEAU "n'aimait pas les corbeaux et ça lui crevait le coeur de porter ses six francs à ces galfâtres-là qui n'en avaient pas besoin pour se tenir le gosier frais" (2). Six francs le prix d'une messe à l'autel des pauvres. Mais "un mariage sans messe, on avait beau dire, ce n'était pas un mariage" (3). COUPEAU lui-même marchandisa "sa messe" avec "un vieux petit prêtre en soutane sale à qui il avait envie de ficher des calottes"... Le vieux petit prêtre "tout en grognant que Dieu n'aurait aucun plaisir à bénir son union finit par lui laisser sa messe à 5 francs" (4). Enfin le jour venu la noce se rendait à l'église: le prêtre "dépêcha sa messe, mangeant ses phrases latines, se tournant, se baissant, élargissant les bras en hâte, avec des regards obliques sur les mariés et les témoins" (5). Les mariés n'étaient pas à leur aise, très em-

(1) P. PIERRARD - La vie ouvrière à Lille p. 375

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 433

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 433

(4) E. ZOLA - L'Assommoir p. 433

(5) E. ZOLA - L'Assommoir p. 436

barrassés devant l'autel "ne sachant pas quand il fallait s'agenouiller, se lever, s'asseoir, attendaient un geste du clerc" (1).

Ce n'était pas là l'attitude de gens habitués à fréquenter les bancs de l'église paroissiale!...

Lorsque GERVAISE accouchait de Nana, l'enfant était il est vrai, baptisée, mais les cadeaux avaient autant d'importance que la cérémonie elle-même "Madame LORILLEUX apporta ses cadeaux de marraine : un bonnet de 35 sous et une robe de baptême, plissée et garnie d'une petite dentelle, qu'elle avait eue pour 6 francs... Le lendemain LORILLEUX comme parrain donna 6 livres de sucre". Et "le soir au repas, il ne se présentèrent pas les mains vides..." (2). NANA faisait aussi sa première communion, ravie essentiellement à l'idée de la robe blanche "Elle allait sur ses 13 ans; l'année précédente on l'avait renvoyée du catéchisme à cause de sa mauvaise conduite ; et si le curé l'admettait cette fois c'était de peur de ne pas la voir revenir et de lâcher sur le pavé une païenne de plus. NANA dansait de joie en pensant à la robe blanche" (3). A l'église les personnes sensibles trempaient leur mouchoir. Mais au sortir de la cérémonie, COUPEAU blagué pour l'émotion manifestée, s'empressa d'accuser "des corbeaux de brûler chez eux des herbes du diable" pour troubler les gens.

Lorsque la mère de COUPEAU mourait, GERVAISE voulait un enterrement religieux, par une sorte de respect humain "pour se conduire proprement". "Si maman COUPEAU ne nous a rien laissé, ce n'est pas une raison pour la jeter

. . .

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 436

(2) E. ZOLA - L'Assommoir p. 472

(3) E. ZOLA - L'Assommoir p. 678

dans la terre comme un chien... Non, il faut une messe avec un corbillard assez gentil..." (1). Mais il fallait, en attendant, un crucifix pour la veillée funèbre, entre les mains de la morte. Objet dont GERVAISE se servait peu puisqu'elle "fouillait dans la commode, cherchant un petit crucifix en cuivre apporté par elle de Plassans ; mais elle se rappela que Maman COUPEAU, elle-même devait l'avoir vendu" (2). Cependant l'enterrement est une lourde charge pour la famille. LANTIER, envoyé en mission, s'informer des chiffres "revenait, précisant : la bière est de 12 francs. Si vous voulez avoir une messe ce sera 10 francs de plus". La messe était donc sensiblement plus chère à Paris qu'à Lille où à la même époque, les curés demandaient 3,50 F pour des obsèques, de dernière classe il est vrai (3), somme que beaucoup ne pouvaient payer.

Enfin grâce à l'insistance de GERVAISE, maman Coupeau avait sa messe "mais à l'église la cérémonie fut vite bâclée" ce que remarquèrent tous les assistants. "Ces farceurs-là, en crachant leur latin ne savaient pas seulement ce qu'ils dégoisaient. Ils vous enterraient une personne, comme ils vous l'auraient baptisée ou mariée, sans avoir dans le cœur le moindre sentiment" (4).

Que conclure ? Les ouvriers de l'Assommoir pas plus que ceux de Germinal se sentaient à l'aise à l'Eglise. Ils semblaient devenus "des étrangers de quelque sorte dissidente" comme a pu dire un prêtre contemporain avec amertume (5). Cela ne correspondait-il pas à la remarque non

(1) E.ZOLA - L'Assommoir p. 657

(2) E.ZOLA - L'Assommoir p. 655

(3) P.PIERRARD - La vie ouvrière à Lille... Registre des décès de la paroisse St-Pierre - St-Paul à Lille p. 365

(4) E.ZOLA - L'Assommoir p. 668

(5) P.PIERRARD - La vie ouvrière.... p. 363

moins amère de Pie XI parlant de "l'apostasie de la classe ouvrière" ?

Tous, hommes et femmes, accusaient particulièrement les prêtres de servir les riches et non les pauvres et l'on se tournait alors comme instinctivement vers le socialisme et son anticléricalisme. Aboutissement d'une lente évolution sans doute, la religion n'était plus le suprême recours de toutes ces filles et ces femmes que ZOLA nous montrait pourtant si misérables.

DEUXIEME PARTIE

AU BONHEUR DES DAMES

CHAPITRE VII

- I - Les sources documentaires d'E.ZOLA
- II - Le contexte économique et social

"AU BONHEUR DES DAMES" fut publié en feuilleton à partir du 15 décembre 1882 dans le Gil Blas. Le nouveau roman était attendu avec impatience par les lecteurs du Journal, alléchés depuis plus d'un mois par une publicité tapageuse. C'était le roman sur le monde du Commerce déjà prévu dans le plan remis à l'Editeur Lacroix en 1869. Jusque là, la littérature ne s'était guère occupée du phénomène que constituait la création et le développement des grands magasins. Mais des études avaient été faites sur les commis de boutiques de Nouveautés, les "calicots", la plupart sur le mode satirique (1). Dans la pièce de théâtre d'Eugène Scribe, on raillait les prétentions de ces calicots à l'élégance ou à l'héroïsme de mode sous le Premier Empire et la place dans la société de cette classe particulière d'employés n'était pas encore bien définie.

De même la demoiselle de boutique n'était pas encore, avant la fin du Second Empire, considérée comme une ouvrière normale, car pour une bonne partie des petits magasins existants, les filles du patron servaient de demoiselles de magasin ou de vendeuses. C'était le cas dans les deux romans de Balzac sur le monde du commerce de la Restauration, où dans "La Maison du Chat qui Pelote" et dans "Grandeur et Décadence de César Birotteau" prenaient place au comptoir dans le premier roman les deux filles du patron Guillaume : Augustine et Virginie (2). Emile ZOLA ne pouvait négliger la connaissance des romans de Balzac sur le thème qu'il désirait traiter. Il s'inspira très nettement des descriptions balzaciennes pour rendre l'atmosphère de

. . .

(1) "Le Combat des Montagnes ou la folie Baujon", folie vaudeville d'E. Scribe et H. Dupin jouée aux Variétés le 12/1/1817
(2) Dans Grandeur et Décadence de César Birotteau, une véritable demoiselle de magasin apparaissait : Constance Pille-rault qui travaillait au "Petit Matelot".

la boutique de Baudu "Au Vieil Elboeuf". Vieillotte, avec son ambiance patriarcale, elle incarnait dans le roman toutes les faiblesses du petit commerce face au développement des Grands Magasins. ZOLA avait en effet conçu son roman comme un véritable "poème de l'activité moderne", comme une peinture de ces grands magasins, création du Second Empire, vite opposés au petit commerce traditionnel tel que l'avait décrit Balzac. Or avec ce type de Grands Magasins était née une classe nouvelle, celle des vendeuses devenues sans conteste des ouvrières. Ainsi le sujet était-il à la fois neuf et d'un intérêt actuel, car les Grands Magasins n'avaient cessé à Paris de s'étendre et d'augmenter l'effectif de leur personnel, tant masculin que féminin.

LES SOURCES D'EMILE ZOLA

Quelles furent pour la documentation du roman, les sources où E. ZOLA puisa des renseignements concernant la vie et le travail des employés des Grands Magasins ? Nous l'avons vu, rien dans l'oeuvre de Balzac ne pouvait l'aider dans cette partie de son travail car le monde du commerce s'était transformé très vite à partir du Second Empire. Par contre deux articles de journaux avaient parus sur le thème du Grand Magasin avant la rédaction du BONHEUR DES DAMES. Ils eurent l'un et l'autre beaucoup d'importance pour la genèse du roman. Ils étaient conçus chacun dans une optique un peu différente et allaient apporter à ZOLA à la fois les éléments d'une intrigue romanesque et des précisions sur les conditions de travail des vendeuses. Dans l'article intitulé "Les Grands Bazars" paru dans le

. . .

Figaro du 23 mars 1881, le journaliste esquissait déjà une grande partie des thèmes développés par ZOLA : les causes de la croissance des Grands Bazars vues sous un angle quasi fouriériste : "Les Grands Bazars sont la conséquence fatale et immédiate d'une époque matérialiste et démocratique". Ce sont les véritables phalanstères fouriéristes ; les luttes entre le grand commerce tentaculaire et le petit commerce étouffé peu à peu avec la prédiction, qui ne s'est pas encore réalisé aujourd'hui, de l'assassinat des petits commerçants et de l'extension indéfinie des Grands Magasins jusqu'à "La grande cité de l'avenir". Le journaliste s'inquiétait aussi des répercussions que l'organisation phalanstérienne du magasin devait avoir sur la vie familiale des employés : "Certes l'employé et l'employée peuvent être mariés. Quelques-uns le sont, mais en dehors du dimanche où est la vie commune ? Nourris gratuitement au magasin et séparément, ils sont obligés d'acheter du lait pour leur enfant" (1). C'est autour de ce danger de désorganisation familiale que ZOLA avait construit l'histoire du ménage des LHOMME où père, mère et fils employés au BONHEUR DES DAMES ne se voyaient plus, n'étaient même plus ensemble le dimanche. De même étaient dénoncées les influences pernicieuses que le grand bazar pouvait avoir sur le comportement féminin. Temple à la femme devenue idole, c'est ainsi que Zola l'avait décrit dans tout le roman. Dans le Second article paru dans le Gil Blas le journaliste se préoccupait exclusivement des demoiselles de magasins. Il brossait sous le pseudonyme de Colombine une peinture fort sombre du sort de la demoiselle de magasin travaillant pendant de longues

. . .

(1) Ignotus - Les Grands Bazars dans le Figaro-le 23 mars 1881

journées, toujours debout, et dont on exigeait une apparence de luxe et une amabilité constantes "Comme elles ont l'air d'être du régiment de la misère en habit noir, ces filles pauvres en robe de soie ! Que de travail, que de privations, que de soumissions patentes au devoir, que de gagne-petits on devine sous ces allures de poupée forcée au sourire éternel" (1). De ce tableau Emile ZOLA retira beaucoup de traits de caractère de Denise BAUDU et il se servit presque textuellement d'une anecdote contée avec horreur par le journaliste : "Je me suis laissée dire que certaines d'entre elles à ce métier s'usaient la plante des pieds et tombaient malades, la peau pleine d'ampoules, comme un chien après un long jour de chasse" (2). A propos de l'origine sociale des employées était noté aussi l'hétérogénéité de leur recrutement : "L'histoire des familles ruinées, jadis opulentes, aujourd'hui sans pain dont les filles entrent là comme on entrait autrefois au couvent" (3).

Mais Emile ZOLA ne se borna pas à ces documents journalistiques qui ne lui apportaient pas toutes les précisions qu'il désirait sur la vie d'un Grand Magasin. Il lui était facile à Paris, de se documenter sur place, d'autant plus que Madame ZOLA allait faire ses emplettes dans l'un des grands magasins d'alors; "La Place Clichy". Il prit d'abord des renseignements sur le fonctionnement administratif d'un grand magasin auprès de M. Karcher, Secrétaire Général du Bon Marché. Celui-ci lui fournit quelques précisions concernant les chiffres d'affaires et l'effectif du personnel depuis la création du magasin. Sur le personnel

(1) H. FOUQUIER - Les demoiselles de magasins - Le Gil Blas
du janvier 1882

(2) " " " " "

(3) " " " " "

même, il interrogea une employée du Magasin "Saint Joseph", Mlle Dulit, qui lui fit du travail des employées un exposé qui était plutôt un réquisitoire contre les Grands Magasins : ces femmes étaient, disait-elle, exploitées par des patrons tyranniques, plus soucieux, ce qui était sans doute la vérité pour la plupart, de leurs chiffres d'affaires que du sort réservé aux ouvrières. Conditions de vie matérielles, moralité, Mlle Dulit faisait à ce sujet de nombreuses révélations à Emile ZOLA puisqu'on lit dans les notes prises à l'occasion de cette entrevue : "Les demoiselles de magasins gardent une moralité relative, elles n'ont qu'un amant à la fois". Jugement dont Emile ZOLA tira le personnage sympathique de Pauline CUGNOT, restée bonne fille malgré une moralité suspecte. Il interrogea également sur le personnel un ancien chef de comptoir du Louvre : Beauchamp, et un chef de rayon du Bon Marché, Carbonnaux, qui peut être parce qu'il était encore en place, se montra le moins sévère envers les patrons.

Après avoir recueilli ces informations E. ZOLA avant de se mettre à la rédaction définitive du roman fit des promenades nombreuses au Bon Marché et au Louvre (1), achevant ainsi selon son habitude sa documentation par une étude de "visu" qui devait donner au roman tout son côté pittoresque par les descriptions abondantes et détaillées des vitrines, des étalages, des rayons à toutes les heures de la journée, avec la nomenclature "balzacienne" des tissus.

. . .

(1) A. DOUANE - Article du Gil Blas du 19 décembre 1882

LE CONTEXTE ECONOMIQUE ET SOCIAL

Dans son ébauche ZOLA disait toute l'importance qu'il comptait donner au personnel féminin des Grands Magasins, à cet aspect particulier des relations du magasin avec ses clients "Il y a un grouillement féminin nécessaire.. Je voudrai par exemple une demoiselle de magasin, la misère en robe de soie, une fille dont je peindrai les souffrances!" Et plus loin : "les vendeuses doivent présenter toutes les variétés. L'amie de Louise (devenue Denise dans la rédaction définitive) la noceuse bonne fille (Pauline Cugnot). Deux ou trois autres et leurs histoires" (1).

Dans les magasins de nouveautés, première esquisse des grands magasins sous la Restauration, il y avait peu d'employés. Les plus grands sur les 400 que comptait alors Paris, le Petit Saint-Thomas rue du Bac, les Deux Magots rue de Buci, le Petit Matelot, dans l'île Saint-Louis n'avaient pas plus d'une trentaine d'employés dont quelques femmes à peine (2). Le premier vrai grand Magasin fut le Bon Marché fondé en 1852 par Aristide Boucicaut. D'importantes transformations économiques et sociales avaient rendu possible cette sorte de révolution commerciale. En effet dans cette installation et pour la prospérité du Grand Magasin, le développement de l'industrie et des moyens de transports jouaient un grand rôle. La production de masse qui se généralisa sous le Second Empire appelait une distribution de masse. L'écoulement des produits industriels, et particulièrement des textiles, devait se faire par des voies

(1) H. MITTERAND - Au Bonheur des Dames, étude p. 1685

(2) La Revue des Deux Mondes - Documents août-septembre 1962
Les grands magasins p. 8

plus rapides que l'ancien commerce de détail au débit trop lent. A l'accroissement de la production correspondait ainsi une forme nouvelle de distribution et la surproduction, tare fatale des sociétés capitalistes selon les socialistes de l'époque, pouvait être évitée par une rotation rapide des stocks. D'autre part les produits vendus à meilleur compte attiraient une clientèle plus étendue, plus variée aussi. C'est ce qu'Emile ZOLA avait bien vu car dans le BONHEUR DES DAMES toutes les classes sociales se coudoyaient. Et il s'agissait exclusivement de clientes car les Grands Magasins n'ouvrirent que dans les dernières années du 19e siècle des rayons de confection pour hommes. Les clientes allaient de l'ouvrière besogneuse, en cheveux, à la bourgeoise et même à l'aristocrate. En effet Edmond de Goncourt notait dans son Journal en 1883 cette remarque faite au cours d'un dîner par la Princesse Mathilde : "elle fait le procès de ces grands magasins où maintenant, tous les jours de sa vie, une parisienne va passer quelques instants" (1).

Dans ce développement des grands magasins jouèrent aussi un rôle les transformations de Paris. Le Bon Marché à l'origine occupait le coin de la rue de Sèvres et de la rue du Bac, En 18 ans il avait emahi tout le quadrilatère limité par la rue de Babylone, la rue du Bac, la rue de Sèvres et la rue Velpeau. De même la fondation du Louvre fut la conséquence directe des travaux d'urbanisme entrepris sous l'impulsion d'Hausmann et illustre l'intérêt de la haute banque pour le développement d'un grand commerce organisé de façon capitaliste, construit en bordure de la rue de Rivoli récemment ouverte; la construction du Louvre

. . .

(1) Edmond de GONCOURT - Journal, jeudi 27 septembre 1883

fut financée par les frères Pereire, dirigeants de la Compagnie Immobilière et propriétaires des terrains riverains (1). Ainsi MOURET pour l'extension du BONHEUR DES DAMES faisait appel aux capitaux du baron Hartmann directeur du Crédit Immobilier (2).

En 1864, date de l'arrivée de Denise à Paris, deux grands magasins étaient déjà installés et avaient pris une importance considérable : le Bon Marché fondé en 1852 nous l'avons vu, le Louvre fondé en 1855. Des traits particuliers à chacun de ces grands magasins ZOLA fit une synthèse dans sa description du "BONHEUR DES DAMES". Boucicaut avait été "calicot" au Petit Saint-Thomas (3) avant de s'associer à Videau, propriétaire de la modeste boutique du Bon Marché et il avait pu mettre en pratique sans entraves des théories commerciales nouvelles pour l'époque : entrée libre, prix marqués en chiffres connus, réduction volontaire des bénéfices et pratique des rendus. Octave MOURET, comme Boucicaut, avait d'abord été premier commis au Bonheur des Dames alors petite boutique obscure, avant de devenir par son mariage avec Madame HEDOUIN, propriétaire du magasin (4). MOURET tout au long du roman avait exposé à son associé BOURDONCLE des théories révolutionnaires semblables. Ces nouvelles méthodes de vente requéraient du personnel des qualités différentes de celles que demandait le petit commerce traditionnel où le vendeur moins spécialisé était à la fois vendeur et caissier, forcément moins efficace, lui dont tout l'art, écrivait Henri Garrigues dans sa thèse, consistait

(1) H. MITTERRAND, Au Bonheur des Dames, Etude p. 1674

(2) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 455

(3) En 1816 avait eu lieu l'inauguration du Petit St-Thomas, véritable grand magasin disait Garrigues, vendant à prix fixes et réunissant dans son établissement un assez grand nombre de spécialité. H. GARRIGUES - Les Grands Magasins p. 19

(4) E. ZOLA - Pot-Bouille

à demeurer assis derrière son comptoir à attendre la proie qui ne pouvait lui échapper (1). Au contraire dans les Grands Magasins la réclame faite par les vendeurs, la proposition acharnée, comme disait ZOLA, avait beaucoup d'importance car il s'agissait de vendre le plus d'articles possibles. Sur la vie commerciale elle-même, deux influences des grands magasins étaient soulignées par E.ZOLA. Sur ces influences, les opinions étaient du reste partagées. Pour les détracteurs des grands magasins et surtout après l'Empire, au moment où ils avaient pris beaucoup d'ampleur, les Grands Bazars ruinaient les petits commerçants qui étaient appelés à disparaître, s'effaçant devant la puissance de leurs rivaux, transformant ainsi profondément la physionomie des rues et des quartiers. C'était aussi l'opinion d'Emile ZOLA qui voyait les petits commerçants de la rue de la Michodière fermant boutique les uns après les autres ; on les accusait aussi de ruiner les fabricants par leurs achats massifs, payés au comptant, mais à un prix très inférieur au prix habituel : "Ils profitent de la situation gênée des petits et moyens fabricants pour les forcer à céder à perte les marchandises" (2). GAUJEAN, fabricant de soies essayait de lutter contre le BONHEUR DES DAMES en concluant des marchés plus avantageux avec un concurrent, Robineau. Parlant d'une autre fabricant, DUMONTEIL, fournisseur du BONHEUR DES DAMES, il disait : "Ils arrivent chez Dumonteil, n'est-ce-pas ?, se réservent la propriété d'un dessin, emportent du coup 300 pièces en exigeant une diminution de 50 centimes par mètre et comme ils paient comptant, ils bénéficient encore de l'escompte de 18 %". Dumonteil ne gagnait pas 20 centimes sur la vente (3).

(1) H.GARRIGUES - Les grands magasins et le petit commerce de détail p. 14

(2) H.GARRIGUES - Les grands magasins et le petit commerce de détail p. 33

(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p.573

On reprochait aussi beaucoup au Grand Magasin une action désastreuse sur la mentalité des vendeurs qui perdaient tout sens de l'initiative et en sortaient sans aucune véritable éducation commerciale : "confinés qu'ils étaient dans leur spécialité" (1).

Mais en faveur du grand commerce certains faisaient remarquer, par ailleurs, que les petits patrons ruinés trouvaient toujours du travail, à l'intérieur même des magasins et qu'ils gagnaient dans des postes subalternes plus d'argent qu'ils n'en auraient en gardant leurs petites boutiques (2). DENISE après la ruine de son oncle lui faisait part des propositions de MOURET qui lui offrait un poste d'inspecteur.

Il est certain cependant que ces problèmes ne se posaient pas avec autant d'acuité sous le Second Empire où l'essor des Grands Magasins commençait tout juste. Sur ce plan particulier on peut dire que ZOLA a transposé ce qui se passait en 1880, sous le Second Empire, condensant artificiellement en cinq années à peine une transformation qui avait mis plus de 20 ans à s'accomplir, dans le cas du Bon Marché, par exemple, dont le chiffre d'affaires était passé de 450 000 francs en 1852 à 7 millions en 1863, 21 millions en 1869, 70 en 1875 (3).

-
- . . .
- (1) H. GARRIGUES - Les Grands Magasins de nouveautés.. p.73
(2) H. GARRIGUES - Les Grands Magasins de nouveautés.. p.66
(3) La revue des Deux Mondes - Documents, les Grands Magasins p. 11

CHAPITRE VIII

- I - Place des femmes dans les Grands Magasins
- II - L'organisation du travail :
 - recrutement
 - les conditions matérielles du travail
- III - La durée du travail, les loisirs
- IV - Les logements et l'alimentation des vendeuses
- V - Les ressources des employées
- VI - La vie de famille
- VII - Les améliorations apportées à la condition des employées après le Second Empire.

LA PLACE DES FEMMES DANS LES GRANDS MAGASINS

Quelle place tenaient les femmes dans ce nouveau mode de commerce ? ZOLA mettait en 1864, 35 demoiselles de magasin dans le BONHEUR DES DAMES (1) en 1867 il y en avait 60 et en 1869, 200 sur 1800 employées (2). Or c'est seulement en 1880, 30 ans après sa fondation que le Bon Marché atteignait le chiffre de 152 demoiselles de magasin sur près de 3 000 employés de tous ordres, tandis qu'à la même date le Louvre comptait 2 800 employés et 350 demoiselles de magasins.

C'était pourtant une profession qui longtemps avait été réservée aux femmes. De là l'indignation du sociologue et savant BOUCHER DE PERTHES qui, en 1860, constate l'envahissement des comptoirs de magasins de nouveautés par les hommes : "Si vous en doutez, écrivait-il, entrez dans un de ces magasins dits de nouveautés. Dans ces temples de l'élégance, sont-ce des jeunes filles qui vont vous offrir ces cachemires, ces rubans, ces robes et ces écharpes ?... Non, ce sont des hommes. En conscience est-ce là leur place"?(3). "De quoi s'agit-il ? d'ouvrir une boîte, un carton, de montrer à l'acheteur l'objet qu'il demande, de lui en dire le prix, de le recevoir. Est-ce le métier de celui qui porte la barbe ? Et pourtant dans tous ces établissements, pour une femme vous trouvez dix hommes ?" (4).

. . .

(1) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 472

(2) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 472

(3) BOUCHER DE PERTHES - de la femme dans l'état social..p.26

(4) BOUCHER DE PERTHES - De la femme dans l'état social..p.26

L'ORGANISATION DU TRAVAIL

En quoi consistait le travail des femmes dans les Grands Magasins ? Elles étaient vendeuses aux rayons de lingerie et de confection féminine. Or sous ce terme de vendeuses se cachaient des réalités sociales bien différentes. "Les demoiselles de boutique, note Jules Simon, ne sont pas toujours des ouvrières. Cette dénomination très générale quoique précise, s'applique à des fonctions très diverses et à des personnes que leur éducation et leurs ressources placent dans des conditions fort disparates. Il y a des demoiselles de boutique qui sont de véritables bourgeoises, il y en a qui sont des ouvrières et il y en a qui ne sont guère que des courtisanes" (1). En effet l'unité administrative du Grand Magasin était le rayon ou comptoir "dans chaque comptoir une armée de vendeuses est occupée uniquement tout le jour à recevoir la clientèle, à la servir, et à faire débiter à la caisse la marchandise vendue" (2). A la tête de chaque rayon était un chef de rayon qui s'occupait aussi bien des achats que de la vente, dans la spécialité propre à chaque rayon. Dans le BONHEUR DES DAMES, on trouvait bien toutes les catégories d'employées. Madame AURELIE, chef de rayon, était redoutée des vendeuses qu'elle avait sous ses ordres, et traitée avec une certaine déférence par OCTAVE MOURET lui-même avec qui "elle causait un moment d'une commande de paletots qu'elle comptait faire chez un des gros entrepreneurs de Paris" (3). Véritable bourgeoise elle possédait même une maison de campagne payée sur ses économies. CLARA PRUNAIRE, très débauchée, était la

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 216

(2) H. GARRIGUES - Les grands magasins de nouveautés et le petit commerce de détail p. 23

(3) E. ZOLA - Au bonheur des dames p. 439

vendeuse amateur, trouvant dans un commerce particulier bien plus d'avantages ; DENISE à ses débuts, engagée au pair, se trouvait être véritablement une ouvrière malgré sa robe de soie et vivait dans un dénuement absolu ; il fallait aussi ajouter les employées des divers services de manutention qui s'organisaient au fur et à mesure de la croissance du magasin et où on trouvait encore des femmes, ouvrières également. Au Bon Marché les 110 femmes employées au service des échantillons en 1890 étaient bien des ouvrières.

Si l'on en croit Emile ZOLA, qui tenait ses précisions de Carbonnaux, les places de vendeuses dans les grands magasins étaient recherchées puisque DENISE BAUDU, arrivant de VALOGNES et qui tentait de se faire embaucher au BONHEUR DES DAMES, n'était que la dixième sur la liste des prétendantes au poste : "Madame AURELIE cependant fermait le registre ; il lui fallait une seule vendeuse et il y avait déjà dix demandes inscrites" (1).

Sur quels critères étaient choisies les vendeuses dans ces Grands Magasins ? Elles venaient de tous les horizons, de maisons de province le plus souvent. Il y avait en effet fort peu de parisiennes au BONHEUR DES DAMES, DENISE BAUDU venait de VALOGNES, PAULINE CUGNOT arrivait de CHARTRES, MARGUERITE VADON de GRENOBLE. Mais toutes devaient avant d'être acceptées au Bon Marché, par exemple, ou au Louvre, comme au BONHEUR DES DAMES, avoir travaillé au moins 6 mois dans un magasin de Paris et avoir des certificats suffisamment élogieux (2). Contrairement à ce qu'on pourrait penser n'entraînait pas qui voulait comme employée dans les Grands Magasins. C'était néanmoins des filles

. . .

(1) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 442

(2) Valmy BAISSE - Les Grands Magasins p. 153

d'une naissance modeste que l'on retrouvait généralement comme vendeuses dans les rayons, beaucoup de filles (et de fils) de petits boutiquiers de province venaient gagner leur vie à Paris et y apprendre l'art de vendre. Les cas comme celui de Mademoiselle de Fontrailles étaient bien entendu assez exceptionnels (1).

D'un autre côté on choisissait aussi les postulantes sur leur bonne mine, : "sans exiger des filles belles on les voulait agréables pour la vente" (2), et résistantes physiquement pour supporter les fatigues du rayon. DENISE quand elle se présenta au BONHEUR DES DAMES avait l'air bien chétive et elle avait le visage triste, ce qui n'était pas pour décider en sa faveur. Les vendeuses étaient habillées par la maison. AU BONHEUR DES DAMES les jeunes femmes occupées au rayon des confections portaient obligatoirement une tenue de soie noire, une robe assez élégante avec des crinolines et une certaine recherche dans la coiffure. DENISE à son entrée au BONHEUR DES DAMES vit dans le salon des confections : "Cinq ou six femmes vêtues de robes de soie, très coquettes avec leur chignons frisés et leurs crinolines rejetées en arrière.." (3). Au rayon de la lingerie elles étaient vêtues de robes de laine noire. "Elles s'attardèrent devant leurs tasses, les lingères en laine, d'une simplicité de petites bourgeoises, les confectionneuses en soie, la serviette au menton pour ne pas attraper des tâches, pareilles à des dames qui seraient descendues manger à l'office, avec leurs femmes de chambre" (4).

-
- (1) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 659
(2) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 440
(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 436
(4) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 552

LA MODE SOUS LE SECOND EMPIRE : la crinoline -

D'après La Mode Illustrée -1861-



La mode exigeait, sous le Second Empire, pour les robes un métrage de tissu considérable et une quantité non moins impressionnante de dentelles- tissu et dentelles fabriqués pour la majeure partie en France.

"Les vendeuses perdaient la tête..." Une cliente "examinait avec soin une pièce de Paris-Bonheur car elle était uniquement venue pour profiter du bon marché exceptionnel de cette soie. Elle en demanda 25 mètres, comptant bien couper là dedans une robe pour elle et un paletot pour sa petite fille."

Zola. Au Bonheur des Dames.

Le travail des vendeuses était pénible et les journées de travail, comme dans l'industrie trop longues. En effet, encore en 1904 les employés de magasins, qui n'avaient pas comme les ouvriers vu leur situation s'améliorer depuis le Second Empire, se plaignaient de la longueur de leurs journées de travail : "Dans les Grands Bazars, disaient-ils, on commence à 8 heures du matin, on ne sort qu'à 10 heures du soir". Les heures de travail qui variaient avec les maisons allaient de 11 h 1/2 à 15 heures de travail (1). DENISE n'échappait pas à cette règle rigoureuse: elle commençait à 8 heures du matin et ne finissait qu'à 9 heures du soir, elle avait 13 heures de travail continu par jour AU BONHEUR DES DAMES, .. Dans les chambres des vendeuses "le coup de vent qui balayait sans cesse le couloir, la fatigue des 13 heures de travail qui les jetait au lit sans un souffle achevait de changer les combles en une auberge traversée par la maussaderie éreintée d'une débandade de voyageurs" (2). Car souvent aussi ces femmes lorsqu'elles étaient célibataires étaient logées et nourries par leurs employeurs comme les domestiques nous le verrons plus loin. Les vendeuses faisaient un travail pénible, elles étaient toujours tenues en haleine, toujours allant de comptoirs en comptoirs, toujours s'agitant, c'était un travail exténuant, beaucoup plus dur que dans les petites boutiques où les commises se déplaçaient peu. Ce travail demandait une résistance physique que les commises mal ou insuffisamment nourries ne pouvaient toutes avoir. Les vendeuses débutantes étaient chargées des besognes mineures fort peu lucratives : elles faisaient le déplié, c'est-à-dire qu'elles

(1) La protection légale des employés et la réglementation du travail dans les magasins. Rapport de M. ARTAUD du 19 décembre 1903 p. 6

(2) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 509

rangeaient dans les armoires les vêtements sortis à la demande des clientes. DENISE était assujétie pour ces débuts à cette ingrate et fatigante besogne : "elle se mit à trier les vêtements, à les plier avec soin, à les classer de nouveau dans les armoires" (1). Véritable travail de manoeuvre !

Les vendeuses étaient toujours debout : "DENISE, les six premières semaines, criait la nuit en se retournant courbaturée, les épaules meurtries... Toujours debout piétinant du matin au soir, grondées si on la voyait s'appuyer une minute contre la cloison, elles avaient les pieds enflés" (2). Les directeurs, il semble, ne se souciaient pas souvent de la fatigue du personnel : BOURDONCLE, l'associé de MOURET lui reprochait l'obligation où étaient les vendeuses de conduire les acheteuses de rayon en rayon : "elles useront leurs jambes, disait-il!" (3) Ce qui était du reste parfaitement indifférent à MOURET. On comprend qu'après toutes ces allées et venues sans un moment de répit, les employées, le soir, pouvaient être épuisées. A la fin de la première journée, DENISE remontée dans sa chambre "s'abandonna sur le lit tellement les pieds lui faisaient du mal", "sa première journée se creusait, abominable sans fin." (4). Et elles devaient subir les humeurs de clientes capricieuses. Madame DESFORGES qui agissait ainsi par jalousie, promenait DENISE à travers tout le magasin : "DENISE qui depuis le matin promenait ainsi des clientes, tombait de lassitude" (5).

. . .

-
- (1) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 476
(2) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 504
(3) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 615
(4) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 501
(5) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 637

LA DUREE DU TRAVAIL, LES DISTRACTIONS

En l'absence de toute réglementation officielle sur la durée de travail des employés de magasins, les directeurs jouissaient d'un pouvoir absolu sur le personnel. Une réglementation n'intervint qu'en 1906 avec la loi du 13 juillet 1906 sur le travail des femmes dans les usines et les magasins (1). En 1904, rien n'avait donc encore été fait et la situation de ces employés était la même depuis le Second Empire. Quelques maisons, disait un rapport des employés des Grands Magasins, accordent le repos hebdomadaire, d'autres une demi-journée, d'autres rien (2). Les propriétaires des établissements étaient les seuls juges, disait le même rapport, et les jours de fêtes "certaines maisons font travailler les employés jusqu'à 11 heures et minuit". Certains établissements donnaient un jour de congé tous les quinze jours, d'autres tous les mois et ce jour de congé souvent n'était que peu payé. D'après "Le Proletariat" organe officiel de la Fédération des travailleurs socialistes de France, en 1889 encore, le travail, déjà excessif, était exigé même le dimanche (3). AU BONHEUR DES DAMES les principaux congés étaient les congés de quinze jours à un mois accordés pendant la morte saison aux anciens employés. Congé malheureusement non payés... (4). Mais les vendeurs avaient droit à un dimanche de temps en temps, puisque c'était un dimanche que DENISE partait à Joinville, faire une partie sur les bords de la Marne avec PAULINE CUGNOT (5) ; et Madame AURELIE, Première du rayon de la

. . .

-
- (1) Néanmoins le 27/3/1902 la Chambre examinait un projet de loi défendant d'occuper plus de 6 jours par semaine les ouvriers et employés de magasins. La fixation du jour de congé était laissé au directeur
- (2) La protection légale de l'employée.. p. 6
- (3) H. GARRIGUES - Les grands magasins de nouveautés.. p. 64
- (4) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 535
- (5) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 524

confection allait ce même dimanche à Rambouillet dans sa maison de campagne. Néanmoins les veilles de grandes ventes et le jour de l'inventaire tout le personnel restait au magasin où l'on travaillait jusqu'à 10 heures du soir (1). Henri Garrigues remarquait que le congé du dimanche n'existait pas encore partout en 1898. Les employés du Bon Marché en particulier ne venaient d'obtenir cette concession qu'à la suite d'une grève (2).

Les dimanches de congé que faisaient les employés? Souvent elles allaient en partie de campagne comme toutes les ouvrières et les domestiques de l'époque. DENISE partait à Joinville, nous l'avons vu, avec son amie Pauline et "l'ami" de celle-ci BAUGE, commis, lui aussi, mais au Bon Marché. Madame LHOMME organisait des parties avec les autres vendeuses de son rayon. PAULINE adorait la banlieue "d'une passion de cabotine" vivant au gaz, dans l'air épais des foules. On se promenait "sous de hauts peupliers qui bordaient la Marne. On canotait sur la rivière. On déjeûnait sous les tonnelles, on se donnait de la campagne par-dessus la tête" (3). C'est au cours de ces sorties disait ZOLA, que la plupart des employées trouvaient un entreteneur galant. Les plus honnêtes, disait par ailleurs Jules Simon, et les plus heureuses, échappent à la pire des corruptions en prenant un amant dans leur classe, elles trouvent rarement un mari. (4).

Une autre distraction qui n'était pas à la portée des plus modestes, était le théâtre : la vendeuse, Pauline CUGNOT et son ami BAUGE, d'habitude "rentraient dîner à Paris

-
- . . .
- (1) E.ZOLA - au bonheur des Dames p. 614 et 646
(2) H.GARRIGUES - Les grands magasins de nouveautés...p. 72
(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 324
(4) J.SIMON - L'ouvrière p.298

pour l'après-midi, finir leur journée dans un théâtre".

LE LOGEMENT ET L'ALIMENTATION DES VENDEUSES

Les vendeuses étaient donc nourries et logées gratuitement par l'établissement où elles travaillaient. Le Bon Marché et le Louvre avaient des chambres pour leurs vendeuses "qui étaient meublées, balayées et entretenues de linge gratuitement" (1). Le quart du personnel environ était logé par l'administration : les vendeuses du Louvre étaient logées Quai des Grands Augustins, au dernier étage, celles du Bon Marché rue de Babylone. On peut supposer que le mobilier était réduit au plus strict nécessaire : au BONHEUR DES DAMES, DENISE logeait dans une étroite cellule mansardée "meublée d'un petit lit, d'une armoire de noyer, d'une table de toilette et de deux chaises" (2). Ces chambres situées pourtant sous les toits n'étaient pas chauffées, glacées l'hiver au point que DENISE devait se pelotonner dans son lit, jeter tous ses vêtements sur elle, pleurer sous la couverture pour que la gelée ne lui gerçât pas le visage" (3). Ce logement était obligatoire au Printemps pour les célibataires des deux sexes âgés de moins de 21 ans (4). Les vendeuses dont la famille était à Paris et les vendeuses mariées couchaient en ville. Celles qui vivaient dans les chambres que leur fournissait l'établissement où elles travaillaient, étaient astreintes à une certaine discipline ; les visites étaient strictement interdites entre femmes et à plus forte raison aux hommes même aux frères : car "sous ce doux nom" pouvait se dissimuler un amant (5).

(1) G.D'AVENEL - Les mécanismes de la vie moderne, les grands Magasins tome 1 p. 85

(2) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 472

(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 505

(4) G.D'AVENEL - Les mécanismes de la vie moderne... p. 85

(5) G.D'AVENEL - Les mécanismes de la vie moderne... p.85

En 1864 "sur les 35 demoiselles de la maison, disait ZOLA, les 20 qui n'avaient pas de famille à Paris couchaient là. (1)

Les employés étaient tous nourris sur place dans des réfectoires spécialement aménagés. AU BONHEUR DES DAMES les réfectoires des commises étaient séparés de ceux des employés : "les femmes mangeaient à part dans deux salles réservées. DENISE entra la première. C'était également une ancienne cave transformée en réfectoire ; mais on l'avait aménagée avec plus de confort. Sur la table ovale... les quinze couverts s'espaçaient davantage et le vin était dans les carafes ; un plat de raie et un plat de boeuf à la sauce piquante tenaient les deux bouts. Des garçons en tabliers blancs servaient ces dames" (2). Le riz au gratin venait ensuite, mais comme dessert ces demoiselles préféraient payer un supplément de confiture. "C'était une élégance, il fallait se nourrir sur son argent..." et il était de bon ton de trouver exécration le menu de l'administration. Attitude légère, différente tout de même de celle des femmes dans GERMINAL ou l'ASSOMMOIR, affamées chroniques pour qui le pain quotidien assuré semblait le suprême bonheur ! Il est vrai que "Le Prolétariat" organe de la Fédération des travailleurs socialistes dénonçait à la même époque la mauvaise et insuffisante nourriture des employés (3). La direction du Bon Marché donnait 1,60 F à 2 F par jour et par tête pour les repas. Mais l'ordinaire s'était bien amélioré depuis le Second Empire. MOURET en 1864 donnait 30 sous au chef (4). Or le "chef" devait tout payer, provisions, char-

(1) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 472

(2) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 550

(3) H. GARRIGUES - Les grands magasins de nouveautés... p. 64

(4) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 431 - D'après Mlle Dulit: "les patrons donnent au chef de cuisine 34 sous par jour et par tête. Elles achètent beaucoup de suppléments qui viennent du dehors" Notes Dulit citées par H. Mitterand dans le Bonheur des Dames - Etude p. 1713

bon, gaz et personnel. Les repas ne pouvaient pas être excellents. Au Bon Marché où la nourriture était bonne et en quantité suffisante * il y avait chaque jour au menu une salade et un deuxième plat de viande à qui le désirait. Voici un menu, vu par Georges d'Avenel, affiché à la porte des réfectoires : un potage de poireau, du pâté de canard, un gigot rôti à la purée de pommes de terre, des épinards au jus, un dessert (1). Les dames ont partout ajoutait-il un supplément de dessert.

A Paris nous l'avons vu pour l'ASSOMMOIR, être nourrie et logée gratuitement présentait beaucoup d'avantages étant donné la hausse du prix des subsistances et des loyers à l'époque. DENISE mise à la porte du BONHEUR DES DAMES ne trouvait pour se loger qu'un galetas dont le loyer en effet fort modique était de 15 francs par mois. Elle y logeait avec son jeune frère (2). Il n'y avait pour tout chauffage qu'un fourneau de terre qui servait aussi pour la cuisine. "Il lui fallait strictement 30 sous par jour, le loyer compris en consentant à vivre elle-même de pain sec pour donner un peu de viande à l'enfant" (3).

LES RESSOURCES DES EMPLOYEES

Quelles étaient les ressources de ces femmes ? Elles étaient donc d'abord employées au pain, c'est-à-dire sans appointements fixes, seulement nourries et logées, avec un pourcentage sur les ventes et une guelte, commission progressive donnée au vendeur suivant l'article vendu (4).

-
-
- (1) G.d'AVENEL - Les mécanismes de la vie Moderne... p.86
(2) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 562
(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 563
(4) G.d'AVENEL - Les mécanismes de la vie moderne p. 53

DENISE à ses débuts pour vivre n'avait que sa guelte et son pourcentage. Depuis son entrée au BONHEUR DES DAMES "elle restait toujours au pair sans appointements fixes, et comme ces demoiselles du rayon l'empêchait de vendre, elle arrivait tout juste à payer la pension de Pépé" (son jeune frère) (1). En fin de compte, après quelques mois dans la maison, DENISE avait obtenu 300 francs d'appointements fixes par an, 25 francs par mois (2). PAULINE CUGNOT, autre vendeuse, fille d'un meunier gagnait 200 francs par mois (3). Mais DENISE avait la charge de ses deux frères dont elle avait mis le plus jeune en pension "chez Madame Gras, une vieille dame qui habitait un grand rez-de-chaussée, rue des Orties où elle prenait en pension complète des enfants jeunes, moyennant 40 francs par mois" (4). En 1872, 400 F par an était le salaire minimum donné aux vendeuses d'après les statistiques officielles (5). Le salaire moyen était de 1 200 francs par an. Il s'agissait bien plus en fait de gages que d'un salaire véritable puisqu'elles étaient logées et nourries pour la plupart. Les auxiliaires chargées d'aider les vendeuses gagnaient au BONHEUR DES DAMES 3 Francs par jour (6).

Les mortes saisons qui frappaient sous le Second Empire 60 % des commerces de la capitale, conséquence de la structure de l'économie parisienne, basée sur la mode et l'exode des vacances "bourgeoises" en été, avaient leur importance pour les vendeuses qui pouvaient sans préavis

(1) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 507 - On trouve dans les notes Dulit la mention suivante "L'employée prend un amant par besoin d'argent, elle est au pair et ne gagne presque rien : 40 à 50 F de guelte"

(2) -E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 518

(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 510

(4) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 398

(5) Statistiques générales de la France. Dénombrement de la population 1872

(6) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 659

être mises à la porte du jour au lendemain ; les patrons en période de baisse des affaires se débarrassaient sans hésiter du plus grand nombre possible des vendeurs car nourriture et salaire du personnel entraient pour la plus grande part dans les frais généraux. Après une morte-saison d'hiver au BONHEUR DES DAMES il y avait celle de juillet et d'août. "C'était le coup de terreur des congés les renvois en masse dont la direction balayait le magasin vide de clientes pendant les chaleurs de juillet^{et} d'août " (1). Tous les prétextes étaient bons alors pour se débarrasser des vendeuses : une cliente accusait une vendeuse à la lingerie de manger de l'ail et celle-ci "fut chassée sur l'heure bien que peu nourrie et toujours affamée elle achevât simplement au comptoir tout une provision de côtes de pain" (2). Classe vague, flottant entre l'ouvrière et la bourgeoise, la situation des vendeuses était donc toujours précaire : aucune n'était à l'abri d'un renvoi brutal qui la jetait sur le pavé. Et rares étaient celles qui faisaient quelques économies, "Elles mangeaient tout, disait ZOLA, jamais un^{sou} d'économies..." Certes ces demoiselles des nouveautés "ne se montraient guère raisonnables" (3). Mais pourquoi auraient-elles été raisonnables ?

LA VIE EN FAMILLE DES VENDEUSES ETAIT-ELLE POSSIBLE ?

Les longues journées de travail ne favorisaient pas la vie de famille ; pas plus que les journées de travail en atelier. "S'imaginer qu'une demoiselle de boutique

. . .

(1) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 534

(2) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 535

(3) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 523

puisse mener une vie de famille, s'écriait Paul Leroy-Beaulieu, c'est une étrange puérilité, surtout en ce qui concerne les femmes employées dans les magasins, lesquelles doivent être pendant 14 ou 15 heures par jour, de 7 heures du matin à 9 ou 10 heures du soir, absentes de leur foyer" (1) Et c'était l'un des griefs que faisaient aux Grands Magasins les moralistes de l'époque : "La crainte d'être renvoyés force les commis des grands bazars à reculer devant le mariage. La menace de la gêne est toujours là, et si les mariages sont plus rares, les enfants aussi sont moins nombreux" (2). En 1870, 30 % des commis étaient mariés au Louvre, d'après M. Honoré, Directeur des Grands Magasins du Louvre (3). PAULINE CUGNOT vendeuse au Bonheur des Dames qui avait fini par épouser son ami, s'inquiétait "car ces messieurs de la direction décrétaient l'amour exécration et mortel à la vente" (4).

LES AMELIORATIONS APORTEES A LA CONDITION DES EMPLOYEES APRES LE SECOND EMPIRE.

Et le temps n'était pas encore venu où à toutes les femmes en couches employées serait versée une allocation de 60 à 100 francs. C'est une publication de la direction du Bon Marché en 1890 qui nous fait connaître cette libéralité nouvellement décidée. Ce n'était pas le cas au Bonheur des Dames, vingt ans plus tôt, où deux vendeuses en 15 jours avaient dû partir au 7e mois de leur grossesse.

. . .

-
- (1) P. LEROY-BEAULIEU - Le travail des femmes... p.208
(2) H. GARRIGUES - Les grands magasins de nouveauté... p.62
(3) H. GARRIGUES - Les grands magasins de nouveauté... p.70
(4) E. ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 703

La direction ne tolérait pas ces accidents-là, la maternité était supprimée "comme encombrante et indécente. A la rigueur on permettait le mariage, mais on défendait les enfants" (1). Cependant le BONHEUR DES DAMES possédait une infirmerie "longue pièce claire où 12 lits s'alignaient avec leurs rideaux bleus (2). De même existait aussi, signalé dans le rapport de 1890, au Bon Marché, comme du reste au Louvre, un service médical gratuit (3).

Au Bon Marché, Madame Boucicaut donnait l'exemple, menait elle-même une campagne pour l'amélioration de la condition de vie des employées. ZOLA avait du penser à cette grande bourgeoise philanthrope lorsqu'il attribuait à Denise, devenue chef de rayon, le souci constant du sort des employés ? Au Bon Marché écrivait Georges d'Avenel en 1880, les vendeuses "jouissaient en commun d'un confortable salon" (4). Au BONHEUR DES DAMES grâce à DENISE les demoiselles pouvaient se réunir dans un salon blanc et or avec un piano, des canapés, un guéridon, des fauteuils, galanterie du directeur pour ces demoiselles. Elles étaient alors au nombre de 60 et leurs chambres s'étaient beaucoup améliorées également (5).

Cependant, ce n'est que par la loi du 13 juillet 1906 que la profession de vendeuse fut officiellement reconnue et organisée.

(1) E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 730

(2) E.ZOLA - Au Bonheur des dames p. 931

(3) H.GARRIGUES - Les grands Magasins.... p.67

(4) G. d'AVENEL - Les mécanismes de la vie moderne... p.85

(5). E.ZOLA - Au Bonheur des Dames p. 646

DEUXIEME PARTIE



LES SERVANTES

CHAPITRE IX

La Documentation des GONCOURT et
D'Emile ZOLA

- I - Les sources de Germinie Lacerteux : la vie de Rose
- II - La préparation de Pot-Bouille
- III - La préparation de La Terre
- IV - Documents négligés par E.ZOLA ou ignorés du romancier

Dans son livre sur l'Ouvrière Jules SIMON place les servantes parmi les ouvrières (1) et après 1906 les recensements officiels confondent ouvrières et servantes. Nous constatons que la situation de ces femmes laborieuses dans la seconde moitié du 19e siècle était très proche de celle des employées de magasins qui comme elles n'étaient pas véritablement salariées mais recevaient des gages, étant le plus souvent nourries et logées sur place.

Emile ZOLA après ses maîtres Edmond et Jules de GONCOURT s'intéressa à cette catégorie assez particulière de travailleuses. Ces femmes mêlées étroitement à la vie bourgeoise, souvent par un côté scandaleux, devaient être un sujet plein d'attraits, -sinon tout à fait neuf !- pour un écrivain naturaliste soucieux de vérité sociale.

I - LES SOURCES DE GERMINIE LACERTEUX : LA VIE DE ROSE

GERMINIE LACERTEUX des GONCOURT paraissait en 1864. Dans le compte-rendu qu'Emile ZOLA en avait fait dans le Salut Public de Lyon, article repris plus tard dans "Mes Haines", il remarquait qu'il s'agissait plus de l'analyse d'un cas particulier d'hystérie que d'une étude valable pour la classe sociale toute entière. Pourtant il notait qu'il y avait là "la peinture de deux mondes différents : un monde bourgeois, obéissant à certaines convenances, mettant une certaine mesure dans l'emportement de ses passions, et un monde ouvrier moins cultivé plus cynique, agissant et parlant" (2). Ce jugement devait plus tard être pour ZOLA tout un programme. Pourtant Edmond et Jules de GONCOURT s'étaient servi d'un modèle bien réel pour le portrait de GERMINIE LACERTEUX puisqu'il s'agissait de leur propre domestique

. . .

(1) J. SIMON - L'ouvrière p. 225

(2) E. ZOLA - Mes Haines p. 82

ROSE qu'ils employaient depuis plus de 20 ans. Et ce fut seulement après sa mort à l'hôpital, qu'ils apprirent avec stupeur sa double vie, les indécidables dont elle s'était rendue coupable et la véritable cause de ses deux séjours à la Bourbe. Ils ont raconté dans leur Journal (1) tout au long l'agonie de la malheureuse et la façon dont furent enlevées leurs illusions sur sa moralité par les confidences de leur maîtresse, la sage-femme Maria, et sur sa probité par les réclamations des fournisseurs impayés. Donc bien des traits de caractère de Rose se retrouvaient dans GERMINIE, y compris le dévouement dont Rose avait toujours fait preuve envers ses maîtres et qui n'avait jamais été pris en défaut, quelle que fût par ailleurs sa vie privée. Quant au cadre de GERMINIE LACERTEUX c'était, transposée, la maison bourgeoise des GONCOURT et pour l'extérieur, en grande partie les boulevards Rochedunart et La Chapelle que Jules de GONCOURT, le 30 mai 1864, revoyait au cours d'une longue promenade pour la préparation documentaire du roman (2).

Traitée d'une façon neuve, cette peinture de la vie d'une servante, sans aucune concession à l'hypocrisie

. . .

(1) E. et J. de GONCOURT - Journal 16 août 1862 t. V p. 146
A l'annonce de la mort de Rose, Ed. et Jules de Goncourt écrivent : "quelle perte, quel vide pour nous ! une habitude une affection, un dévouement de 25 ans une fille qui savait toute notre vie... à laquelle nous racontions tout"
Puis à la date du 21 août p. 155 : "J'apprends hier, sur cette pauvre Rose morte et presque encore chaude des choses qui m'ont le plus étonné depuis que j'existe... Tout à coup, en quelques minutes, j'ai été mis face à face avec une existence inconnue, terrible, horrible de la pauvre fille. Ces billets qu'elle a faits, ces dettes qu'elle a laissés chez tous les fournisseurs, il y a à tout cela le dessous le plus imprévu et le plus effroyable. Elle avait des hommes qu'elle payait.. Quand elle nous a dit qu'elle allait à l'hôpital, il y a quelques années, c'était pour accoucher".

(2) J. de GONCOURT - Journal du 30 mai 1864 p. 73 t. VI

ou à la morale ayant cours dans la littérature de l'époque, fit une impression profonde sur E.ZOLA alors critique littéraire. Il en fit l'éloge enthousiaste (1), à peu près le seul de la presse, car les journalistes furent unanimes à déplorer la crudité du ton et la bassesse du sujet. Dans leur préface les deux frères écrivaient, pour se justifier : "Vivant au 19e siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandés si ce qu'on appelle les basses classes n'avaient pas droit au roman".

II - LA PREPARATION DE POT-BOUILLE

Or Emile ZOLA en 1881 dans un roman sur la vie et les moeurs bourgeoises à Paris, allait lui-même mettre en oeuvre à la lettre, son jugement sur GERMINIE LACERTEUX. En effet dans POT-BOUILLE paru comme toutes les oeuvres de ZOLA d'abord en feuilleton dans Le Gaulois, puis édité en 1882, il abordait l'univers des domestiques de la petite bourgeoisie.

L'action se plaçait dans un laps de temps situé entre octobre 1861 et novembre 1863, et c'est seulement dans la dernière partie de "l'ébauche" qu'apparaissaient les domestiques. Leurs silhouettes avaient été campées par ZOLA uniquement à l'aide de ses souvenirs personnels. Dans le Gil Blas du 27 avril, après la parution du livre, un critique, Henri FOUQUIER, mettait en doute à propos des servantes dans POT-BOUILLE, la vraisemblance de la condition

. . .

(1) E.ZOLA - Le Salut Public de LYON du 24 février 1865

d'ADELE "mangeant des pruneaux cuits en servant à table", la condition équivoque d'ANGELE et de LISA et surtout celle de TRUBLOT. Emile ZOLA répondit à FOUQUIER qu'il avait connu "des bonnes dans la bourgeoisie nécessiteuse qui existe, des bonnes mourant de faim et qui promenaient dans leurs poches des choses plus extraordinaires que des pruneaux cuits". Edmond de GONCOURT dans son Journal n'était pas non plus très favorable au roman et reprochait à l'écrivain son manque de documentation sérieuse : "c'est fait, ce Pot-Bouille écrivait-il, avec des racontars de disciples, sans une scène observée d'après nature, sans une parole entendue ; de la vie bourgeoise il n'y a rien, rien de surpris qu'un peu, un infiniment peu du salon des Charpentier" (1). Notons que si E. de Goncourt jugeait mal rendu et faux les milieux bourgeois (mais il n'était pas exempt d'une certaine partialité où pointaient souvent la jalousie et l'envie) il ne formulait pas les mêmes critiques sur le milieu ancillaire que lui-même avait dépeint sous un jour à peu près semblable dans GERMINIE LACERTEUX.

Mais plus encore que POT-BOUILLE, LA TERRE parue en 1887 devait attirer à son auteur de violentes critiques. Nombreuses les servantes de ferme et journalières agricoles, JACQUELINE COGNET, FRANCOISE MOUCHE, PALMYRE..., apparaissaient toutes terriblement immorales ou plus justement amoraux, soumises encore plus totalement et passivement aux exigences de leurs maîtres, les fermiers⁽²⁾ Ce n'était pas un thème nouveau que celui des paysans dans la littérature puisque Georges SAND et BALZAC l'avaient traité de façon d'ail-

(1) JOURNAL des Goncourt -T.XII, vendredi 17 février 1882

(2) E.ZOLA dans un article sur La paysanne française, publié en 1878 dans le Vestnick Evropy développait les thèmes qu'il devait reprendre dans la Terre; il soulignait le manque d'instruction des femmes dans la campagne, leur vie trop libre qui favorisait l'immoralité, la dureté aussi de cette vie où les femmes mariées étaient considérées par leur mari comme des servantes " elle met des enfants au monde au cours des travaux les plus durs, écrivait-il, à 40 ans elle en paraît 60."

leurs toute différente. Mais ils ne les avaient pas dépeints, surtout Georges SAND, si semblables aux animaux qu'ils élevaient et n'avaient pas poussé si loin le réalisme. Plus proche d'Emile ZOLA, MAUPASSANT, cette fois dans la même optique que lui, avait écrit la vie d'une servante de ferme (1).

III - LA PREPARATION DE LA TERRE - LE VOYAGE EN BEAUCE

Soucieux de précision, ZOLA préparant LA TERRE avait d'abord fait une enquête sur place, partant le 6 mai 1887 pour la Beauce choisie pour cadre de l'action du roman en 1886 (2). Il parcourut les environs de CLOYES, arrêtant son choix sur la vallée de l'Aigre. D'après l'étude de Madame Marcilhacy, le centre réel de la région choisie par E.ZOLA aurait été non pas Cloyes mais Bazoches-les-Gallerandes. D'autant, écrit-elle, que ZOLA à plusieurs reprises situe une vision cavalière de la Beauce sous les deux pôles d'Orléans et de Chartres entre lesquels se trouvent Bazoches-les-Gallerandes et non Cloyes (3). Il assistait à un marché aux bestiaux à Châteaudun ; il visitait le 8 mai plusieurs grosses exploitations agricoles qui servirent de modèle à la ferme HOURDEQUIN, le domaine de la BORDERIE. ZOLA avait soigneusement relevé le personnel de ces grosses fermes, qui comprenait pour la ferme Thibault, quatre hommes et deux femmes : une cuisinière et une femme de chambre (4). Dans la ferme Villeloup, trois hommes et une servante de

. . .

(1) Guy de MAUPASSANT Une Vie. (1883)

(2) G. ROBERT - La Terre, Emile ZOLA, Etude historique et critique p. 136

(3) C. MARCILHACY - ZOLA historien des paysans beaucerons p. 575w

(4) G. ROBERT - La Terre p. 138

ferme (1). Après avoir réuni les résultats de son enquête dans des Notes générales sur la Beauce (2), Emile ZOLA qui s'était particulièrement intéressé au sort des domestiques de ferme, dépouilla d'autres documents : une des sources les plus importantes pour la mentalité paysanne de l'époque furent "Les pensées" de l'abbé ROUX, auxquelles certains caractères des paysans de la Terre devaient beaucoup. L'abbé ROUX, curé de village (2), insistait en effet sur la démolition de la campagne, sur les scandales qui éclataient parmi ses ouailles, sur l'inconduite des filles de la Vierge qui avait fourni à Emile ZOLA l'épisode de LISA, fille de la Vierge "qui étalait le scandale, de son ventre en face de l'autel" (3).

Dans un dossier préparatoire volumineux on notait la présence d'une lettre d'Elie Cassé, propriétaire à Saint-Aubin-de-Sallon, dans l'Eure, qui entretenait ZOLA de la question des domestiques en Beauce, soumises totalement aux exigences de leur maître. "L'extrême relâchement des moeurs, écrivait-il, est encore favorisé par la promiscuité qui au temps de la moisson règne dans les étables et les granges transformées en dortoir". Indications dont ZOLA se servit pour la vie de l'équipe des moissonneurs à LA BORDERIE qui

...

(1) Les notes générales sur la Beauce, les filles, sur l'engagement des moissonneurs ZOLA notait "Le chef vient de faire engager deux ou 3 mois d'avance à l'Ascension : il est généralement du Perche. C'est un faucheur, il traite pour tout son monde, des ramasseuses et des botteleuses. La bande arrive à Cloyes en voiture, de Mondoubleau ou de St-Glais. Le fermier vient les prendre à Cloyes et les remmène en voiture. Un homme peut gagner 120 F et une femme ou un enfant 60 F. Tous sont nourris. Ils couchent dans la grange, l'étable ou la bergerie libre" G. ROBERT - La Terre.... p. 183

(2) L'abbé Roux était curé de Saint-Hilaire-de-Peyroux aux environs de Tulle. Son étude sur les paysans parut en 1886.

(3) E. ZOLA - La Terre p. 408

hommes et femmes mêlés couchaient dans la bergerie sur le sol battu. Le fermier Elie Cassé ajoutait que les femmes en Beauce travaillaient plus que les hommes: "La moisson leur est particulièrement pénible. Elles sont alors souvent victimes d'insolation" (1). PALMYRE dans LA TERRE mourait d'insolation pendant la moisson en plein champ (2). D'autres sources encore furent utilisées par Emile ZOLA sur les questions agricoles en général et surtout sur les crises qui se succédèrent sous l'Empire comme sous la Troisième République et sur les répercussions qu'elles eurent dans la société rurale. D'un entretien avec Jules GUESDE étaient sorties les théories économiques, révolutionnaires pour le Second Empire, du fermier HOURDEQUIN : la lutte inévitable entre la grande et la petite propriété et surtout la grande question du prix du blé : "D'un côté, disait le fermier, nous autres les paysans, qui avons besoin de vendre nos grains à un prix rémunérateur. De l'autre, l'industrie, qui pousse à la baisse, pour diminuer les salaires. C'est la guerre acharnée, et comment finira-t-elle ?(3).

Cette documentation est jugée par Guy ROBERT, dans sa thèse, comme trop hâtive : "L'enquête proprement dite n'a guère dû commencer avant le 15 avril. Le 16 juin le premier chapitre est rédigé..." ; trop superficielle aussi : "ZOLA se contente d'une entrevue avec GUESDE, de quelques conversations, d'un voyage de 5 jours en Beauce au cours duquel il ne paraît pas s'être entretenu avec un seul petit propriétaire" (4).

(1) G. ROBERT - La Terre..... p. 240

(2) E. ZOLA - La Terre p. 575

(3) E. ZOLA - La Terre p. 489

(4) G. ROBERT - La Terre p. 265

IV - DOCUMENTS NEGLIGES PAR E. ZOLA OU IGNORES DU ROMANCIER

Or Emile ZOLA avait à sa disposition avec l'enquête officielle sur l'agriculture française, de 1866 à 1870, des documents fort intéressants à consulter ainsi que des séries de statistiques agricoles plus anciennes, qui correspondaient assez exactement à l'époque qu'il avait choisi de représenter, statistiques que l'historien moderne ne peut manquer d'utiliser mais qu'il semble avoir ignorées. Par ailleurs des documents d'archives dont Emile ZOLA n'avait pas eu connaissance furent utilisés par Madame Marcilhacy dans son travail sur la valeur historique de LA TERRE : il s'agissait de documents provenant des deux enquêtes diocésaines en Beauce (1), en 1850 et en 1859, dont la confrontation, du reste, avec le roman se révèle extrêmement favorable.

Sur les servantes citadines, Emile ZOLA n'avait invoqué que son expérience personnelles. Mais dans ce domaine aussi des Statistiques avaient été dressées pendant toute la durée du Second Empire qui portaient surtout sur l'immoralité des domestiques puisqu'il s'agissait principalement de listes d'état-civil et registres de police (2). Des études avaient également été consacrées aux domestiques en tant que classe sociale mais dont l'une datait de 1840, celle

...

(1) Dès le début de l'année 1850, Monseigneur DUPANLOUP, évêque, siégeant à Orléans, lança dans toutes les paroisses de son diocèse une grande enquête d'information. Les questions posées nombreuses (plus d'une centaine) concernaient la vie religieuse, sociale, économique, culturelle tant du clergé que des populations qui lui étaient confiées.

(2) Nombre de naissances illégitimes, profession des mères, Infanticides...

de Henri MITTRE, avocat à la cour de Cassation. Une autre étude publiée postérieurement, en 1900, celle du docteur R. de RICKERE est pour nous source de renseignements précieux que nous pouvons confronter avec les faits invoqués par Zola, car le Dr RYCKERE resumant dans son traité sur la delinquance parmi les servantes les travaux de certains de ses confrères, se referait pour plusieurs points aux époques antérieures, donnant d'ailleurs de la condition des servantes une image inchangée depuis la Restauration.

DIXIEME CHAPITRE

LA CONDITION DES SERVANTES CITADINES ET
DES SERVANTES DE FERME

I - LES SERVANTES A PARIS - GERMINIE LACERTEUX - POT-BOUILLE

- 1) Les différentes catégories de servantes
- 2) L'origine des servantes (origine géographique et sociale)
- 3) L'importance sociale des domestiques
- 4) Le travail des servantes
- 5) Les conditions d'existence, salaires, logement, nourriture.
- 6) La moralité, la corruption des mœurs : vols domestiques et infanticides...

II - LES SERVANTES DE FERME - LA TERRE

- 1) Le travail
- 2) Les mœurs.

LES SERVANTES A PARIS

I - LES DIFFERENTES CATEGORIES DE SERVANTES

Le nom de servantes couvrait du reste des fonctions assez diverses : femmes de charge, bonnes à tout faire, femmes de chambre, cuisinières.

Parmi les domestiques attachées à la personne, la catégorie de loin la plus nombreuse était celle des bonnes à tout faire qui à l'occasion servaient de bonnes d'enfant. C'était aussi la catégorie la moins payée, car non spécialisée, et la plus malheureuse aussi pour toutes sortes de raisons dont la principale était un manque d'instruction, général d'ailleurs chez les femmes du peuple à l'époque, nous l'avons vu. Emile ZOLA précisait dans POT BOUILLE ces différentes catégories : OCTAVE MOURET, montant au dernier étage de l'immeuble VABRE pour se rendre au grenier en compagnie de TRUBLOT qui avait passé la nuit chez une cuisinière, celui-ci en passant devant les portes "lui nommait les bonnes familièrement : dans ce bout de couloir, après ADELE (la bonne à tout faire), LISA la femme de chambre des Campardon, une gaillarde qui faisait ses coups dehors, puis VICTOIRE, leur cuisinière, ... soixante-dix ans... puis FRANCOISE entrée la veille chez Madame VALERIE et dont la malle était peut-être là pour vingt-quatre heures...". Il nommait encore CLEMENCE la femme de chambre de Madame DUVEYRIER, et la petite LOUISE, l'orpheline dont Mme JUZEUR essayait, une gamine de quinze ans..." (1). Sous le porche

(1)

(1) E. ZOLA - Pot-Bouille p.

ils avaient rencontré "une vieille femme mal vêtue", la mère PEROU "payée quatre sous de l'heure pour les gros travaux"⁽¹⁾.

II - ORIGINES DES SERVANTES

Les servantes de Paris venaient pour les trois-quarts de la campagne, des départements les plus pauvres. En effet, les familles trop nombreuses de la campagne n'avaient guère d'autres moyens de se soulager du surcroît de leurs enfants. Peu de familles en effet à la campagne qui n'aient eu une ou plusieurs filles placées comme servantes en ville. Ainsi de GERMINIE LACERTEUX dont les GONCOURT faisaient se dérouler toute l'enfance misérable dans un canton des environs de Langres ; GERMINIE et ses deux soeurs aînées finissaient par se placer comme servantes, et après un passage à Langres, se retrouvaient toutes les trois à Paris après la mort de leurs parents (2). Cas typique aussi que celui d'ADELE, bonne des JOSSERAND. Elle venait de Bretagne, alors l'un des départements les plus arriérés de France, elle était présentée par E. ZOLA comme fort primitive "bête et pouilleuse" (3). En effet l'immigration bretonne à Paris très forte sous le Second Empire amenait à la capitale une main-d'oeuvre peu coûteuse et facile, prête à accepter les salaires les plus bas pour les travaux les plus durs : "C'est au breton que l'on donne les travaux dont personne ne veut... tout est assez bon pour lui" (4). Et cette immigration comptait un nombre de femmes très élevé au contraire de l'immigration limousine ou auvergnate et

. . .

(1) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 99

(2) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 8

(3) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 27

(4) L. CHEVALIER - La formation de la population parisienne au 19e siècle - p. 210

ces femmes et filles se plaçaient en général comme bonnes à tout faire. Dans ZOLA, ADELE acceptait elle aussi une place dont les autres ne voulaient pas "ADELE, seule, à peine débarquée de sa Bretagne, bête et pouilleuse, pouvait tenir dans cette misère vaniteuse de bourgeois qui abusaient de son ignorance et de sa saleté pour la mal nourrir" (1).

Beaucoup de servantes enfin sortaient de l'Assistance Publique, des Hospices d'enfants trouvés. Les filles "qui sortent des hospices sont placées dans les villes le plus souvent en qualité de servantes, écrivait un observateur sous la Restauration" (2). Les choses n'avaient pas changé dans la période suivante d'après les statistiques de l'Assistance Publique. Et les GONCOURT au cours d'un voyage en province remarquaient "une petite bonne, une pauvre enfant trouvée des hospices de Chatellerault" qui servait à table (3). Dans POT-BOUILLE la petite LOUISE avait été prise par Madame JUZEUR aux enfants assistés (4). Comme il n'y avait pas de limites d'âge légales à l'emploi des domestiques elle n'avait que quinze ans à son entrée en condition. GERMINIE, elle, à quatorze ans était entrée comme servante à Paris dans un petit café du boulevard "où elle servait à la fois de femme de chambre à la maîtresse du café et d'aide aux garçons pour les gros ouvrages de l'établissement" (5). Un peu différente, encore plus proche de

. . .

(1) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 27

(2) H. MITTRE - Des domestiques en France dans leurs rapports avec l'économie sociale, le bonheur domestique, les lois civiles, criminelles et de police p. 133

(3). E. et J. de GONCOURT - Journal, Lundi 19 octobre 1863 tome VI

(4) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 360

(5) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 36

celle des ouvrières était la condition des femmes de charge, souvent du reste des ouvrières trop âgées, épaves que les patrons d'atelier ne voulaient plus employer. Ainsi GERVAISE devenue vieille -à 35 ans !- faisait les gros travaux de nettoyage du sol et des murs de son ex-rivale VIRGINIE : Elle arrivait le samedi matin "avec son seau et sa brosse", elle faisait une sale et humble besogne, la besogne des torchons de vaisselle..." (1). Ainsi faisait aussi la mère PEROU dans POT-BOUILLE, "payée par le concierge pour faire les gros travaux de la maison" et qui lavait le pavé "sous le coup d'air glacé soufflant de la cour" (2).

III - L'IMPORTANCE SOCIALE DES DOMESTIQUES

Avant de voir plus en détail le travail de ces femmes qui intéressaient tout autrement que Molière ou Marivaux, les écrivains naturalistes, précisons l'importance sociale très réelle de cette catégorie laborieuse. "A Paris, écrit Louis CHEVALIER, c'est la masse de la domesticité qui différencie socialement et politiquement les quartiers. Elle absorbe sous le Second Empire la plus grande partie de l'afflux féminin de certains départements". (3). En 1866 on comptait pour la France entière 1 050 735 femmes domestiques (pour 263 800 hommes). En 1872 il y avait 112 031 domestiques du sexe féminin à Paris seulement (4). Or dès la Restauration déjà se posait socialement la question des domestiques. De plus en plus les classes bourgeoises, même

. . .

(1) E. ZOLA - L'Assommoir p. 731

(2) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 99

(3) L. CHEVALIER - La formation de la population parisienne. p. 79

(4) Statistiques générales de France. Dénombrement de la population 1866-1872

les plus proches du peuple et les plus modestes cherchaient à se distinguer des ouvriers et le premier signe apparent de richesse c'était une domestique à demeure (mentalité qui n'a du reste pas tellement changée actuellement).

Dans le domaine de la domesticité il y avait une crise attestée par tous les documents de l'époque sur la question et qui se prolongeait après 1900 encore. D'ailleurs la crise existait aussi au niveau du personnel domestique rural. Boucher de Perthes remarquait le manque de sujets "capables" non seulement pour le service intérieur des maisons mais aussi des fermes et des établissements agricoles⁽¹⁾ En effet, malgré le nombre important de filles qui arrivaient de la campagne à Paris pour se placer, la demande excédait l'offre, constamment, depuis le milieu du siècle⁽²⁾. Reliée au développement industriel il y avait une évidente désaffection des jeunes filles pour ce métier pourtant resté encore le métier féminin par excellence. Quand Denis POULOT conseille à la femme de l'ouvrier de travailler pour aider son mari, insuffisamment payé, à équilibrer le budget familial, il pense pour elle au travail domestique lui refusant l'entrée des ateliers au nom de la dignité féminine⁽³⁾. L'influence des idées proudhoniennes se faisaient alors fortement sentir sur les sociologues intéressés par le travail féminin : pour PROUDHON en effet seules les tâches ménagères sont permises aux femmes ! Et là peut-être aurait-il dû préciser qu'il s'agissait des travaux de son propre ménage... Mais l'état domestique n'était plus sous le Second

(1) Boucher de Perthes - De la femme dans l'état social..p.47

(2) Dr RYCHERE - La servante criminelle - Etude de criminologie professionnelle p. 7

(3) D. POULOT - Le Sublime p. 193

Empire une condition, mais une profession et de plus en plus une industrie passagère"(1).

Chez ZOLA dans POT-BOUILLE, c'est à la partie de cette bourgeoisie besogneuse et vaniteuse qu'appartiennent la majorité des ménages de l'immeuble VABRE. Dans tel ménage, écrit RYCHERE, où l'on gagne tout juste de quoi se loger, s'habiller proprement et manger à sa faim, on veut pour jeter de la poudre aux yeux, se charger d'une cuisinière et d'une femme de chambre que l'on met à la portion congrue" (2). Tout concourt dans POT-BOUILLE et en particulier lorsqu'il s'agit du ménage JOSSERAND à nous donner l'impression d'une bourgeoisie nécessiteuse, aux moyens financiers fort limités, puisque Monsieur JOSSERAND fait des bandes la nuit "des bandes imprimées dont Monsieur JOSSERAND remplissait les blancs pour un grand éditeur..." (3). Dans une telle famille le sort de la bonne à tout faire ne pouvait être enviable. Mal nourrie, mal vêtue, fort maltraitée la plupart du temps et accablée de besogne, il est certain que la servante ne restait pas longtemps dans ces sortes de places. "C'est la première qui soit restée trois mois", disait d'ADELE, Madame JOSSERAND. Les GONCOURT qui voulaient peindre avec Mademoiselle de VARANDEUIL un certain type d'aristocrate ruinée avaient présenté d'une façon toute différente les rapports entre maîtresse et servante. La vieille demoiselle en effet considérait GERMINIE LACERTEUX avec beaucoup d'affection et de son côté celle-ci ne permettait pas aux autres domestiques de la maison des critiques sur sa maîtresse, alors que dans

(1) H. MITTRE - Des domestiques en France... p. 25

(2) Dr RYCKERE - La servante criminelle p. 5

(3) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 24

POT-BOUILLE les bonnes se répandaient sans exception en calomnies virulentes sur leurs maîtres.

IV - LE TRAVAIL DES SERVANTES

Les bonnes à tout faire s'occupaient de tous les travaux du ménage et faisaient la cuisine. ADELE, bonne des JOSSERAND la faisait, fort mal d'après ses maîtres "Vingt fois déjà à propos d'un peigne trouvé sur le pain ou d'un fri-cot abominable qui leur donnait des coliques ils avaient parlé de la renvoyer" (1). De plus elles servaient à table. Là, comme pour toutes les autres professions féminines, le manque d'un apprentissage sérieux se faisait sentir. "Les servantes de la ville laissent beaucoup à désirer quant à leurs aptitudes ou à la connaissance de leurs devoirs", notait Boucher de Perthes. "Il faudrait dans nos écoles une place pour elles. La première catégorie serait celle des femmes de journée dites à tout faire, à qui il faut donner au moins une notion de ce que doit savoir une bonne ménagère. Ensuite viendrait l'école des domestiques de luxe, des femmes de chambre... Quant à la cuisine elle exige non seulement une étude approfondie, mais des dispositions particulières" (2). De là l'importance des premiers maîtres pour l'avenir de la jeune servante.

Sous le Second Empire la loi ne donnait aucun recours aux domestiques contre les abus de leurs maîtres, toujours crus sur parole dans les litiges qui pouvaient les opposer à leurs domestiques. Il n'existait pour les servantes pas de limitation officielle des heures de travail et bien

...

(1) E. ZOLA - Pot-Bouille p. 27

(2) Boucher de Perthes - De la femme dans l'état social...

entendu aucun jour de congé n'était prévu. La loi du 13 JUILLET 1906 en accordant le bénéfice d'un jour de congé hebdomadaire aux employés de magasin avait exclu la classe des domestiques de cet avantage. Il est vrai que les conditions en ce qui concernait le salaire, la nourriture et les jours de congé étaient en principe préalablement débattues entre maîtres et domestiques. Mais les jeunes campagnardes qui débarquaient à Paris, ignorantes, sans relations, ni aide, n'étaient certes pas en mesure de discuter les conditions qu'on leur faisait.⁽¹⁾ De toute façon il ne s'agissait pas d'un véritable contrat et la servante pouvait quitter ses maîtres comme eux pouvaient la congédier sous n'importe quel prétexte avec huit jours seulement de préavis. Ce qui était trop peu en général pour permettre à ces femmes de retrouver une place. C'est ainsi que les conditions matérielles des servantes dépendaient entièrement de la générosité des maîtres. Dans POT-BOUILLE, LISA la femme de chambre du ménage CAMPARDON avait un seul jour de sortie par mois "pour aller embrasser sa vieille tante qui demeure très loin" (2). GERMINIE LACERTEUX dont la maîtresse était plus compréhensive avait son jour de congé chaque dimanche (3). La pauvre ADELE par contre chez les JOSSERAND n'avait pas de congé du tout.

Les servantes n'avaient pas en général un service aussi agréable et peu astreignant que celui de GERMINIE chez Mademoiselle de VARANDEUIL : "Le service de Mademoiselle n'était guère assujettissant et lui prenait bien peu de temps. Un merlan, une côtelette, c'était toute la cuisine

(1) H. MITTRE - Des domestiques en France.... p. 28

(2) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 19

(3) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 112

à faire". Le soir "elle ne lui demandait que d'être rentrée à 10 heures pour l'aider à se mettre au lit" (1). Néanmoins, précisait les frères de GONCOURT, comme les autres "elle frottait, battait, nettoyait, rangeait, secouait, lavait sans repos ni trêve" (2).

En règle générale les offices où les servantes travaillaient n'étaient pas des plus sains. Beaucoup d'après le docteur RYCKERE "vivent 12 ou 15 heures durant dans leur cuisine où on doit garder le gaz allumé tout le jour, où tombent les poussières des étages supérieurs" (3). Les cuisines étaient toujours exposées au Nord. Elles donnaient sur les cours de service intérieures, dont on jugera de la salubrité en précisant que légalement elles pouvaient n'avoir que trois mètres de côté (4) (alors que six mètres au moins étaient exigés pour les cours intérieures autres que celles de service). Trois mètres de côté sur vingt mètres environ de haut, pour l'éclairage et l'aération des cuisines étaient évidemment insuffisants, c'étaient de véritables cheminées. Et l'on comprend que les domestiques aient pu se parler si facilement de fenêtres à fenêtres dans POT-BOUILLE. TRUBLOT "allongeait le nez au-dessus de ce puits humide qui exhalait des odeurs grasses d'évier mal tenu..." (5). Plus loin ZOLA parle de puisard "obscur et empesté" (6). Or l'aération avait pour les cuisines anciennes une extrême importance, cuisines où fourneaux au charbon et odeurs "sui generis" s'alliaient pour rendre la pièce malsaine. La chaleur des fourneaux présentait des inconvénients bien réels puisqu'à

(1) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 73

(2) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 73

(3) Dr RYCKERE - La servante criminelle. p. 420

(4) Dr RYCKERE & La servante criminelle p. 420

(5) E. ZOLA - POT BOUILLE p. 104

(6) E. ZOLA - POT BOUILLE p. 385

la fin du siècle une maladie particulière aux cuisinières fut reconnue, que l'on appela "rage des cuisinières", due à l'oxyde de carbone. Au surplus, d'après le travail d'un conseiller municipal de Paris, le nombre de personnes atteintes de tuberculose s'élevait plus que partout ailleurs dans les étages supérieurs des maisons où logeaient les domestiques. Ce qui pouvait prouver l'insalubrité de leurs chambres mais surtout celle des offices où elles passaient beaucoup plus de temps (1).

V - LES CONDITIONS D'EXISTENCE, SALAIRES, LOGEMENTS, NOURRITURE.

Il n'y avait dans POT-BOUILLE aucune indication concernant les gages touchés par les servantes, qu'elles entrassent dans la catégorie de luxe des femmes de chambre ou dans celle plus misérable de bonnes à tout faire. Il est vrai que les gages pouvaient varier dans d'énormes proportions. Jules SIMON donnait comme gages ordinaires dans les grands quartiers, les gages de 50 francs par mois que touchaient les domestiques (2). Mais sans aucun doute il s'agissait là de gages fort élevés par rapport à la moyenne des gages touchés par les bonnes dans la petite bourgeoisie. Cuisiniers et valets de chambre, écrivait Boucher de Perthes avec indignation, étaient toujours mieux payés que cuisinières et servantes (3). Celles-ci étaient nourries en principe par leurs maîtres ; très peu dans le milieu décrit par ZOLA en étaient bien nourries. ADELE affamée "torchait jusqu'à dédorner les plats, les rares fonds de sauce laissés par les maîtres" (4), et accusée de voler de la nourriture

. . .

-
- (1) La tuberculose par étage à Paris, étude de M. LEFEVRE
(2) J. SIMON - L'ouvrière p. 226
(3) Boucher de Perthes - De la femme dans l'état social p.53
(4) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 27

leur disait carrément : "donnez-moi de quoi manger et je ne dirai rien à vos pommes de terre" (1).

Sur le logement des domestiques en ville les témoignages concordent également. Dans ces maisons bourgeoises d'apparence luxueuse, l'étage réservé aux chambres des domestiques, le dernier, était assez négligé par les architectes.

Peu de maîtres se préoccupaient de la mansarde où l'on reléguait les domestiques. En 1860 Jules SIMON regrette que les chambres des domestiques soient placées très loin des appartements des maîtres et proteste contre "ce septième étage inhumain et même meurtrier : des chambres éclairées par une fenêtre en tabatière, glacées et quelquefois inondées en hiver, brûlantes et étouffantes pendant l'été" (2). Jules de GONCOURT en 1863, dans son journal, marque son étonnement devant le dénuement de la chambre de leur servante ROSE, qu'il voit pour la première fois après de longues années de service au moment où malade, elle doit être transportée, pour y mourir, à l'hôpital (3). De la part de maîtres qu'une affection certaine liait à leur servante cette indifférence pour le confort matériel d'une vieille bonne est choquante mais illustre bien une certaine tournure d'esprit. Après avoir traversé un appartement luxueux, écrivait le Docteur Ryckère, le médecin appelé pour une servante, sort de la cuisine et prend l'escalier de service si étroit qu'il doit le monter de biais... Parvenu sous les combles, il pénètre dans un taudis mal aéré par une tabatière, espace de quelques pieds carrés, encombré d'objets disparates. Ca et là des

. . .

(1) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 323

(2) J. SIMON - L'ouvrière p. 228

(3) E. et J. de GONCOURT - Journal lundi 11 août
année 1862 - Tome V p. 144 cit. p. 147

habits traînent sur des chaises branlantes; au pied du lit un lavabo crasseux, un pot à eau sans eau dans une cuvette ébréchée" (1). Si le couloir et l'escalier de service étaient d'aspect moins désolant dans POT-BOUILLE, les chambres elles-mêmes n'étaient pas mieux installées. OCTAVE MOURET entré par mégarde dans la chambre de JULIE, la cuisinière des DUVEYRIER regardait "... cette chambre à l'étroit lit de fer, à la table de toilette où un petit paquet de cheveux de femme nageait sur l'eau savonneuse". La fenêtre de cette pièce donnait sur l'étroite cour intérieure où prenaient jour toutes les cuisines de la maison (2). La chambre de GERMINIE LACERTEUX était la chambre même de ROSE telle que les GONCOURT l'avait vue chez eux, dans leur maison d'Auteuil: "C'était une mansarde de quelques pieds carrés, sans cheminée où la tabatière à crémaillère laissait passer l'haleine des saisons... Le lit, une chaise et une petite toilette avec une cuvette cassée faisait tout le mobilier" (3).

Dans toutes les maisons disait TRUBLOT, l'amateur empressé des servantes dans POT-BOUILLE, "les cloisons des chambres de bonnes sont minces comme des feuilles de papier... Ce n'est guère moral..." (4).

La morale bien entendu était le cadet des soucis de ce jeune homme de bonne famille. On a contesté à Emile ZOLA la vérité psychologique de ce personnage qui ne s'intéressait qu'aux servantes (5). Cliniquement le cas était fréquent d'après les rapports de certains médecins. Cela

. . .

(1) Dr RYCKERE - La servante criminelle.... p. 419

(2) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 102

(3) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 251

(4) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 103

n'avait rien d'étonnant. "Il est un fait certain et indéniable écrivait le Docteur Ryckère, qu'un tablier blanc attaché à une jeune femme guillerette, mise simplement mais non sans coquetterie, a le don d'exciter de façon toute particulière les sens un peu blasés de ceux qui ont usés et abusés des robes de soie et des chemises de dentelles" (1).

VI - LA MORALITE - LA CORRUPTION DES MOEURS

Les servantes ne passaient pas du reste pour avoir une vertu farouche. Si l'on en croit les statistiques c'était la classe qui fournissait le plus de prostituées à Paris comme à Bordeaux. En 1840 le médecin Parent-Duchâtelet dans son étude sur la prostitution à Paris comptait 289 domestiques séduites et abandonnées sur un peu plus de 5 000 filles soumises (2). En 1860, il ressortait des recherches faites par la Préfecture de Police de Paris sur le nombre des sujets fournis à la prostitution par les diverses professions, que les femmes sans profession occupaient le premier rang et les domestiques le second : 82 domestiques sur 1000 prostituées (3).

A Bordeaux en 1900 les servantes qui tombaient dans la prostitution étaient fort nombreuses et il y avait sur 100 prostituées 40 anciennes servantes (4). La profession elle-même était directement mise en cause par les médecins. En effet bien des raisons faisaient de la jeune domestique une proie facile pour la débauche citadine. ZOLA et les GONCOURT ont insisté particulièrement sur cet aspect

(1) Dr RYCKERE - La Servante criminelle ... p. 288

(2) Dr Parent-Duchâtelet - De la prostitution à Paris p. 98

(3) J. SIMON - L'ouvrière p. 227 note 1

(4) Dr RYCKERE - La servante criminelle - Rapport du Docteur Jeunel p. 278

LA PROSTITUTION A PARIS

(d'après le tableau de Parent-Duchâtelet p.100)

Les causes ayant amené la prostitution	Nombre de Prostituées		TOTAL
	nées à Paris	nées dans les départements	
Excès de misère	570	587	1157
Abandon	647	1255	1902
Soutien des vieux parents	37		37
Aînées de famille nombreuse	29		29
Veuves ou abandonnées avec des familles nombreuses	23		23
Amenées à Paris et abandonnées		260	404 avec les étrangers
Domestiques séduites par leurs maîtres et abandonnées	123	126	249
Simple concubines	559	494	1053
			5183

de la vie ancillaire. Et si dans GERMINIE LACERTEUX comme dans POT-BOUILLE les domestiques cédaient toutes sans exception aux avances de leurs maîtres dans la réalité aussi elles devaient se plier à leurs exigences quand elles étaient "fraîches et désirables", sous peine de renvoi. Quand elles étaient bonnes à tout faire elles étaient "souvent obligées de se prostituer au profit de leurs maîtres ou des fils ou des amis de ceux-ci" constatait le docteur Ryckère (1). TRUBLOT ou DUVEYRIER dans POT-BOUILLE étaient donc assurés de conquêtes faciles. Cuisinières ou femmes de chambre, aucune servante se trouvait à l'abri de leurs entreprises. Du côté des autres domestiques elles n'étaient pas plus protégées puisque cochers ou valets de chambre couchaient au même étage que les servantes et dans des chambres contigües. Ainsi dans POT-BOUILLE, HIPPOLYTE, le maître d'hôtel, venait retrouver maritalement tous les soirs CLEMENCE la femme de chambre, sa voisine du dernier étage de l'immeuble VABRE (2). Et Jules SIMON de son côté écrivait : "Un laquais, un cocher n'ont que trop d'occasions de mettre à mal les servantes qui passent avec eux loin de toute surveillance la plus grande partie de leur temps" (3). Les conséquences d'une telle conduite étaient faciles à prévoir. Non seulement la classe des servantes était celle qui de la Restauration aux années 1900 avait fourni le plus d'enfants naturels à Paris (4), mais encore c'était aussi celle où l'on trouvait le plus fort contingent de mères coupables d'abandon d'enfants, d'infanticides ou d'avortements. L'aventure d'ADELE qui dans la crainte d'un renvoi avait dissimulé sa grossesse

. . .

(1) Dr RYCKERE - La Servante criminelle p. 34

(2) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 104

(3) J. SIMON - L'ouvrière p. 227

(4) Journal de la Société de Statistique de Paris 1873 p. 118

à ses maîtres jusqu'au dernier moment n'était pas du tout un cas exceptionnel. En réalité si on en croit le nombre effarant d'exemples cités par Ryckère, c'était une aventure fort courante chez les domestiques, si facilement abandonnées par un maître coupable et qui légalement n'avaient pas le droit de demander une aide, au moins financière, au père, puisque toute recherche de paternité était interdite. Encore Emile ZOLA avait-il plutôt atténué la réalité car ADELE, contrairement à la règle générale en de tels cas, ne tuait pas immédiatement le nouveau-né (1), mais l'abandonnait aussitôt "plié dans deux journeaux", le déposant de nuit devant la grille du passage Choiseul (2).

Journal de la Société de Statistique de Paris
1866-1867 - p. 177

Années	Pour la France entière (Seine non comprise)		Pour la Seine	
	Infanticides	Exposition d'enfants	Infanticides	Exposition d'enfants
1853	196	160	7	8
1858	224	135	8	7
1862	188	127	4	4

Dans GERMINIE LACERTEUX, la servante coupable arrivait aussi à dissimuler son état jusqu'au tout dernier moment. Elle se faisait alors conduire à l'Hôpital de la Bourbe (3) sans dévoiler à sa maîtresse la véritable signification de son absence. Ainsi avait fait ROSE la servante des GONCOURT (4). L'enfant né dans ces conditions se trou-

(1) En 1866, il y avait eu 129 cas d'infanticides en France, sur 338 accusés coupables de crime entraînant la peine capitale. Journal de la Sté de Statistiques de Paris 1868 - p. 177

(2) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 371

(3) E. et J. de GONCOURT - GERMINIE LACERTEUX p. 107

(4) E. et J. de GONCOURT - Journal lundi 11 août 1867 p. 144

vait quelquefois mis en nourrice, mais ses chances de survie étaient faibles de toutes façons. Auguste BEBEL dans son ouvrage sur la condition féminine en Europe citait le cas d'une servante condamnée à Paris pour infanticide par le propre père de son enfant, un avocat pieux et considéré, qui faisait partie du jury (1). Drame qui dépassait en horreur celui que E. ZOLA avait mis en scène dans POT-BOUILLE où DUVEYRIER, conseiller à la Cour d'Appel, père sans doute de l'enfant d'ADELE, condamnait vertueusement une ouvrière coupable d'infanticide à 5 ans de prison (2).

(1) A. BEBEL - La femme dans le passé, le présent, l'avenir
p. 46 - note 1

(2) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 379

LES SERVANTES DE FERME

I - LE TRAVAIL

Les servantes de ferme formaient une catégorie assez particulière de domestiques. Elles vivaient sous le même régime des gages, n'étaient pas plus heureuses, ni surtout plus protégées par la loi. Mais aux travaux du ménage s'ajoutaient les travaux "Spéciaux" qu'exigeait l'entretien de la basse-cour, des étables ou même les travaux des champs. En 1862, d'après les dénombrements de la statistique officielle, il y avait en France 638 229 servantes de ferme, sur les 1 868 200 femmes occupées à l'agriculture (1). Elles pouvaient être nourries ou non et leurs gages étaient quelquefois payés partiellement en nature. Dans LA TERRE, les types de servantes étaient variés mais leurs occupations se trouvaient être sensiblement les mêmes.

A LA BORDERIE, modèle de grosse ferme dans La TERRE, il y avait 12 serviteurs et deux servantes. L'une des servantes cuisait le pain et s'occupait des gros travaux du ménage, la seconde JACQUELINE COGNET avait à sa charge toute la cuisine de la ferme et l'entretien d'une basse-cour de 600 volatiles (2). La préparation du repas des hommes n'était pas une mince besogne étant donné qu'au moment des grands travaux, la moisson en particulier, il y avait cinq repas par jour à préparer pour le fermier et les équipes de journaliers, qui comprenaient aussi des femmes : louée dans le Perche l'équipe qui travaillait pour HOURDEQUIN était

. . .

(1) Statistiques Générales de France. Les prix et salaires en France 1864

(2) E. ZOLA - La Terre p. 449

formée de 12 journaliers dont 6 femmes ramasseuses, quatre femmes et deux jeunes filles (1). Le travail pour la servante commençait à 3 heures du matin au lever du jour et ne s'achevait qu'à plus de 10 heures le soir (2). FRANCOISE MOUCHE, soeur cadette de LISA FOUAN, était traitée en servante par le jeune ménage, travaillait à l'occasion comme journalière aux champs. Pratique courante si l'on en croit les archives du Loiret (3). FRANCOISE "énumérait tout ce qu'elle faisait dans la maison et les vaches et le ménage, et la vaisselle et les champs où son beau-frère l'employait comme un homme" (4). Pendant l'année elle s'était louée comme faneuse au printemps à LA BORDERIE. Dès 5 heures du matin, elle était dans le champ avec sa longue fourche "d'un balancement de sa fourche elle prenait l'herbe, la jetait dans le vent qui l'emportait comme une poussière blonde" (5). Elle montait ensuite la meule. Puis, comme les journalières engagées par HOURDEQUIN, elle avait été employée à la moisson comme ramasseuse, fonction généralement réservée aux femmes, mais qui n'en était pas moins pénible pour autant. Elle suivait le faucheur, ployée "la main droite armée de la faucille dont elle se servait pour ramasser parmi les chardons sa brassée d'épis qu'elle posait ensuite en javelle, régulièrement tous les trois pas" (6). PALMYRE, autre journalière plus âgée, s'occupait à lier les gerbes, travail épuisant, confié aux hommes d'habitude. Elle était vieille à 35 ans "le visage couleur de cendre, mangé ainsi qu'un vieux sou, vieille de 60 ans à 35, elle achevait de laisser

. . .

(1) E. ZOLA - LA TERRE p. 564 t.4

(2) E. ZOLA - LA TERRE p. 564

(3) P 16 III - 7 - Loiret 31 décembre 1857 Sous-Préfet de Pithiviers

(4) E. ZOLA - LA TERRE p. 698

(5) E. ZOLA - LA TERRE p. 475

(6) E. ZOLA - LA TERRE p. 567

boire sa vie au brûlant soleil dans cet effort désespéré de la bête de somme qui va choir et mourir" (1). Sans pitié, le propriétaire du champ l'avait mise au cent de gerbes liées, la trouvant trop usée pour être payée à la journée. Ensuite venait le battage qui pouvait aussi être confié aux femmes. FRANCOISE battait le blé avec BUTEAU : "elle prit un fléau, au long manche et au battoir de cornouiller, que des boucles de cuir reliaient entre eux" (2). "A deux mains, elle le fit voler au-dessus de sa tête, l'abattit sur la gerbe que le battoir, dans toute sa longueur, frappa d'un coup sec". D'après les statistiques, les journalières avaient en moyenne 172 journées de travail par an (3). On comprend que ce travail ait eu des répercussions sur le plan physique. La paysanne était physiquement usée, cela ZOLA n'est pas le seul à l'avoir remarqué puisque Jules de GONCOURT notait chez ses fermiers que servait à table "une pauvre maigre femme qui n'a que les os sur la peau, épuisée et pitoyable comme les femmes de la campagne épuisées à 40 ans par une vie de bêtes de somme...." (4).

Bien sûr, pour les servantes de ferme, il n'était pas question d'un repos, dominical ou autre. Les fermiers "soucieux du rendement de leurs domestiques les font travailler le dimanche matin..." (5). Le service est dur, presque cruel en province, notait Jules de GONCOURT dans le Journal à la date du 18 avril 1860 pendant un séjour chez l'un de leurs fermiers, la servante n'y est point traitée en femme ni en être humain... On la nourrit de fromage et de potée et on exige d'elle, même malade, un labour d'animal! (6)

(1) E. ZOLA - LA TERRE p. 569

(2) E. ZOLA - LA TERRE p. 601

(3) Statistiques générales de France - Statistique de l'agriculture en France 1864

(4) E. et J. de GONCOURT - Journal 15 avril 1860 p. 10 t. IV

(5) Archives des prêtres du St-Esprit - Mission de Dossainville et Lesarville 1861

(6) E. et J. de GONCOURT - Journal 18 avril 1860 t. IV p. 12

Par ailleurs, le personnel agricole avait vu ses gages augmenter de façon notable au cours du Second Empire mais cela n'avait pu enrayer l'exode des travailleurs ruraux vers les villes. Dans les familles paysannes de ROGNES, les filles étaient placées à Chateaudun ou à Chartres, LAURE FOUAN, placée à Chateaudun, SUZANNE LENGAINNE "mise dans un atelier de couture partant de Chateaudun à Chartres puis à Paris (1).

En 1852, la moyenne des gages, touchés par les servantes était de 105 Francs par an, en 1862 cette moyenne était passée à 138 Francs par an, 183 francs pour le département du Loiret (2). Or dans LA TERRE la jeune FRANCOISE pour 5 ans de services dans la maison de sa soeur se voyait attribuer 186 francs de gages après un débat particulièrement âpre, 189 francs en y ajoutant les journées de travail aux champs payées 30 sous et en y enlevant 6 francs d'honoraires de médecin, soit 37,8 Francs par an. Le cas était particulier puisqu'il s'agissait d'un travail fait chez sa soeur (3). La somme était de beaucoup plus faible que celle donnée comme moyenne par les statistiques officielles. HOURDEQUIN, de son côté, payait 60 Francs aux femmes de l'équipe de moissonneurs pour un mois de travail à l'époque des moissons. Cela correspondait au salaire donné dans le Loiret pour un mois de travail aux femmes (62 francs 40 exactement en 1862) mais avec une restriction de taille : dans la statistique il s'agissait de femmes non nourries, ce qui n'était pas le cas pour les journalières de LA TERRE. Le chiffre donné par E. ZOLA semble donc trop élevé pour l'époque où se déroulait le roman, correspondant plutôt aux salaires de 1887.

(1) E. ZOLA - LA TERRE p. 392-476

(2) Statistiques générales de France - Statistiques de l'Agriculture en France 1866

(3) E. ZOLA - LA TERRE p. 698

II - LES MOEURS

Sans parler de débauche, on peut constater que les moeurs étaient fort libres à la campagne. L'une des causes, d'après le docteur Ryckère, de l'immoralité des servantes de Paris était leur origine campagnarde "car, écrit-il, à la campagne les rapports sexuels s'établissent avec plus de facilité et moins d'hypocrisie qu'à la ville"(1) En 1862 les dénombremets de la population font état de 29 795 enfants naturels dans les campagnes sur 680 414 enfants, 12 608 étaient reconnus (Était considéré comme campagne tout village de moins de 2000 habitants) (2). Dans les grosses fermes, le fermier régnait en maître à l'intérieur du domaine : "Les fortes exploitations agricoles sont les foyers de la plus affreuse corruption d'après les prêtres"(3). Dans LA TERRE la ferme de HOURDEQUIN n'échappait pas à cette règle "HOURDEQUIN avait toujours été un mâle despotique pour ses servantes. Même au temps de sa femme toutes étaient prises et cela naturellement comme une chose due. Si les filles des paysans pauvres qui vont en couture se sauvent parfois, pas une de celles qui s'engagent dans les fermes n'évitent l'homme, les valets ou le maître"(4) Le Sous-Préfet de Pithiviers parlait de "ces populations de la Beauce pour qui la vertu n'est qu'un mot" (5). Tous les prêtres desservants des cantons de la Beauce dénonçaient les cabarets comme lieux de dépravation, d'autant plus qu'ils s'adjoignaient souvent une salle de bal où venaient danser les filles du village (6). Ainsi, il y avait deux cabarets

(1) Dr RYCKERE - La servante criminelle.... p. 277

(2) Journal de la Sté de Statistique de Paris 1864 p. 210

(3) Archives de l'Evêché d'Orléans 1859-Doyenné de Patay

(4) E.ZOLA - LA TERRE p. 442

(5) F 10 III 7 Loiret 30 juin 1858

(6) F 10 III 7 Loiret 7 janvier 1869

à ROGNES pour un hameau d'environ 300 habitants et l'un d'eux celui des LENGAINNE s'était agrandi d'une salle de bal établie dans la grange contigüe à la boutique et où la jeunesse du village venait faire un tour et danser, quand elle avait loisir de le faire !...

De tout ce qui précède nous pouvons donc conclure que, mises à part les conditions plus saines tout de même dans lesquelles travaillaient les servantes de ferme, le grand souffle de la campagne et le rythme des saisons animant leur vie, elles étaient au moins aussi misérables, autant accablées de travail, aussi amoraless et aussi peu considérées socialement que les servantes de la ville. Leur sort était-il pire que celui des autres femmes laborieuses à la même époque ? ZOLA concluait, il semble : "oui, disait Mlle MENU dans POT-BOUILLE en parlant de sa nièce FANNY, une orpheline qu'elle avait recueillie, j'en ai fait une brodeuse ; un métier où il n'y a pas de l'eau à boire ; mais que voulez-vous ça ou autre chose, les femmes crèvent toujours de faim..."(1)

(1) E. ZOLA - POT-BOUILLE p. 128

TROISIEME PARTIE

POUR SERVIR DE CONCLUSION

P L A N

- I - Le tableau du travail des femmes dans E. ZOLA est-il complet ?

- II - Les grands thèmes traités par E. ZOLA. Leur intérêt historique :
 - 1° Les faiblesses dans l'oeuvre : la formation professionnelle et intellectuelle des ouvrières
 - 2° Les conditions du travail - les salaires
 - 3° Les ouvrières face à la maladie et à la vieillesse
 - 4° L'ivrognerie et la prostitution, fléaux sociaux

- III - La vision épique du romancier a-t-elle profondément influencé ses tableaux du travail féminin ?

- IV - Permanence des problèmes étudiés par E. ZOLA.

Il est évident, écrit Guy Robert dans sa conclusion d'ensemble sur l'oeuvre d'Emile ZOLA, que l'ASSOMMOIR, GERMINAL et LA TERRE dépassent en horreur les données les plus fréquentes de la vie et ne sauraient refléter les traits ordinaires de l'humanité, fût-elle condamnée au malheur et à l'abjection morale. Ce jugement normal sous la plume d'un homme de lettres n'est pas satisfaisant pour l'historien et ne pourrait s'appliquer sans restriction à la peinture dans l'oeuvre d'E. ZOLA de la condition de la femme laborieuse au 19e siècle : en effet, quels que soient autour de ce sujet les grands thèmes traités par ZOLA, on ne saurait l'accuser de noircir une réalité qu'il aurait bien plutôt atténuée, comme lui-même l'a déclaré après les attaques dont Germinal avait été l'objet.

Ces thèmes nous les avons vus ; ils étaient des problèmes d'actualité brûlante sous le Second Empire, époque des grands bouleversements sociaux amenés par l'industrialisation et demeurés actuels en 1880 en ce qui concerne les femmes. Ces problèmes répétons-le, étaient : l'apprentissage, la formation professionnelle et intellectuelle, les conditions de travail et les salaires, la maladie, la vieillesse et les mesures sociales d'aide et de secours, enfin l'alcoolisme et l'immoralité, "filles de la misère".

La situation des ouvrières, malgré les efforts de certains socialistes ouvriers et l'intérêt qu'elle suscitait parmi les réformateurs bourgeois, professeur comme Jules Simon qui devint ministre du reste ou journaliste comme Julien Turgan, ne s'était guère améliorée dans les

...

premières décennies de la Troisième République à l'exception pourtant d'une catégorie bien spéciale d'ouvrières, celles des pays miniers dont une loi en 1874 interdit l'engagement au fond des mines. Mais qu'il s'agisse des formes mêmes du travail donné aux femmes et qu'aucun règlement officiel ne fixait dans sa durée ou sa rétribution, qu'il s'agisse de la vie intellectuelle et morale des ouvrières pour la grande majorité incultes et guidées par des instincts plus que par une intelligence assez limitée -du reste peu favorisée par le milieu de misère où elles vivaient-, des ressources dont elles disposaient, qu'elles soient mariées ou célibataires, leur condition était uniformément misérable et précaire, et il est difficile de reprocher à ZOLA de l'avoir montré "crûment", avec une certaine brutalité et une réelle véhémence.

I - LE TABLEAU DU TRAVAIL DES FEMMES DANS ZOLA EST-IL COMPLET

Certes il n'a pas pu tout montrer, pêchant parfois par omission. De la vie des ouvrières dans les grandes usines et manufactures, par exemple, il n'a parlé que des ouvrières de la mine négligeant toute une partie du travail féminin numériquement le plus important sous le Second Empire : le travail des femmes dans l'industrie textile et le travail des étoffes qui occupaient respectivement 485 000 et 594 000 femmes : ouvrières engagées dans les grandes filatures ou les ateliers de tissage que l'on trouve à la fin de l'Empire installés sur tout le territoire et employant en général à des travaux subalternes tout un monde de femmes, de jeunes filles et d'enfants. Ce n'est

. . .

pas non plus dans son oeuvre qu'il faut chercher des précisions sur le travail des dentellières, des brodeuses ou des couturières, métiers toujours considérés comme féminins par excellence.

Mais les chiffres, nous l'avons vu, ont dissipé l'impression de "charges" que pouvaient à la lecture laisser l'ASSOMMOIR, GERMINAL ou LA TERRE.

II - LES GRANDS THEMES TRAITES PAR E. ZOLA - LEUR INTERET HISTORIQUE

1° Des faiblesses : formation professionnelle et intellectuelle :

Dans certains domaines bien précis cependant l'intérêt documentaire du roman faiblit. Tel est le cas pour la formation professionnelle des ouvrières dont ZOLA ne parle qu'en termes très généraux. C'était pourtant un problème fondamental pour la compréhension d'une certaine attitude des employeurs envers les femmes considérées comme qualitativement très inférieures aux hommes, attitude grosse de conséquences nous l'avons vu. Mais, peut-on objecter, si ZOLA n'a guère parlé de cette formation professionnelle n'est-ce pas en somme parce qu'elle était inexistante à l'époque ? En effet, il est un point sur lequel des personnages aussi dissemblables que Denis Poulot et Paul Leroy-Beaulieu se trouvaient du même avis : c'est le problème de l'apprentissage chez les femmes, souci majeur pour ceux qui s'intéressaient à cette époque à la classe ouvrière. Dans ce domaine la carence qui se faisait aussi sentir chez

. . .

les hommes, était encore plus nette chez les femmes. Les rapports des délégués ouvriers à l'exposition de Londres de 1862 sont unanimes à déplorer cette lacune "Jusqu'alors, écrivent les délégués lyonnais et ornemanistes, l'apprentissage n'a formé que des ouvriers incomplets ou mauvais". Les apprentis au début sont employés à des travaux grossiers: ils font des courses et portent les paquets. Et Paul Leroy-Beaulieu écrivait en 1873 : "Le défaut de connaissances et d'habileté professionnelle contraint les femmes à se restreindre aux ouvrages les plus grossiers et les plus rudimentaires". Il y avait en France en 1870 trois écoles professionnelles d'art et métier pour les hommes d'après Denis Poulot, une seule pour les femmes à Paris d'après un rapport de la commission d'enquête sur l'enseignement technique en 1865. La Directrice de cet établissement professionnel pour les jeunes filles, établi rue de la Perle, disait répondant à l'enquête du Ministre du commerce : "Il faut rendre les femmes à la fois plus intelligentes et plus spéciales", et Paul Leroy-Beaulieu concluait qu'il fallait aux jeunes filles et aux femmes dans l'obligation de travailler pour vivre "une solide éducation générale et en même temps "une connaissance approfondie des mille détails d'un métier déterminé", phrase qui résumait en somme tout un programme.

A Paris d'après l'enquête de la Chambre de Commerce de 1860, dont le Journal de la société de Statistiques de Paris reprend les chiffres, sur les 5580 apprenties recensées, 4297 n'avaient pas de contrat d'apprentissage.

. . .

C'est dire si les patronnes toutes puissantes pouvaient se servir de leurs jeunes apprenties comme bon leur semblait.

ZOLA néanmoins n'ignorait pas l'importance du problème de la formation professionnelle en général. Dans LA TERRE, le fermier HOURDEQUIN qui souhaitait que la culture devienne "rationnelle et scientifique" expliquait au député du Loiret, M. de Chédeville, "qu'il faudrait des écoles adaptées, un enseignement pratique, des cours gradués d'agriculture...". Ce qui était valable pour l'agriculture, l'était aussi sans doute pour toutes les professions.

Or dans l'ASSOMMOIR où apparaissaient deux apprenties, la vie de la jeune AUGUSTINE, apprentie de GERVAISE était plutôt suggérée que décrite de façon très détaillée. Cependant la description en semble fidèle à l'image de l'apprentie que donnaient les ouvriers dans leurs revendications : Augustine n'apprenait pas grand chose, servant surtout, d'aide plus ou moins efficace aux autres ouvrières, faisant une besogne de manoeuvre : elle "s'occupait du gros linge" dit ZOLA. Enfin NANA, après deux ans d'un apprentissage dont on ne dit rien de précis, chez une fleuriste, sortait de l'atelier en ne sachant faire que des queues de violettes. Bien faible ressource pour une fille pauvre...

De même, il serait difficile en se basant uniquement sur le témoignage apporté par E. ZOLA de faire le point de la situation intellectuelle des ouvrières sous le Second

. . .

Empire. Elles apparaissaient toutes, à l'exception des vendeuses comme Denise BAUDU et son amie, qui vont au théâtre, fort primitives. Il est certain que la majorité des ouvrières était inculte. Paul Leroy-Beaulieu notait encore en 1873 : "L'ignorance, cette maladie héréditaire et tenace, continue à peser sur près de la moitié de notre population féminine. Non seulement les connaissances scolaires mais les notions les plus usuelles sont les plus souvent absentes de l'esprit de l'ouvrière; l'éducation manque à la femme du peuple comme l'instruction même". Et pour beaucoup de familles l'école même gratuite est une dépense parce que l'écolière ne "gagne rien". Pourtant tout au long de l'Empire il y eut une diminution nette du nombre des illétrées d'après les Statistiques dressées en 1872. ZOLA ne donnait à ce sujet aucune précision réelle se bornant pour GERVAISE dans l'ASSOMMOIR à laisser entendre qu'elle savait lire et écrire, ce qui n'était pas le cas pour CATHERINE dans GERMINAL ou pour la MAHEUDE. Il est vrai qu'ALZIRE allait de temps à autre à l'école et que les trois enfants de la blanchisseuse allaient à l'école. Mais Gervaise qui malgré un travail absorbant arrive à s'occuper assez bien de ses enfants ne s'intéressait pas du tout, il semble, à leur vie scolaire. Remarquons qu'il n'est fait nulle part mention dans l'Assommoir des lectures qui devaient pourtant, d'après Jules Simon, plaire aux ouvrières, journaux ou romans.

Dans l'ASSOMMOIR seul LANTIER lisait. Il avait lu sans doute et conservait soigneusement "L'Histoire de Dix Ans" de Louis Blanc, moins le premier volume qu'il n'avait

. . .

jamais eu... Les Girondins de Lamartine, en livraison à deux sous, les Mystères de Paris et Le Juif Errant d'E.Sue".. Au café il lisait les journaux et quand il trouvait "un article réussi et selon ses idées, il achetait le journal, il le gardait. Il en avait ainsi un paquet énorme et de toutes les dates... empilés sans ordre". GERVAISE partageait-elle les lectures de LANTIER, le doute demeure, ZOLA restant muet à ce sujet. L'on peut penser qu'elle n'avait ni le goût, ni le temps de lire, elle qui pourtant possédait un minimum d'instruction et était en cela privilégiée par rapport à ses consocurs des usines ou des mines.

2° Les conditions du travail, les salaires :

Les conditions du travail des femmes dans les mines, dans les petits ateliers parisiens et dans les grands magasins furent traités par contre avec un réel souci documentaire par Emile ZOLA. Souci partagé par les frères de GONCOURT dans GERMINIE LACERTEUX. La vie dans les petits ateliers parisiens, dont l'effectif dépassait rarement une dizaine d'ouvrières, les rapports des ouvrières et de la patronne dans le cadre étroit d'une blanchisserie, d'un atelier de fleuriste tout comme ceux des servantes et de leurs maîtresses, composèrent de véritables tableaux de mœurs très précis dont la valeur historique est attestée par la concordance toujours retrouvée entre les chiffres officiels donnés par les statistiques et ceux des romans ; entre les documents contemporains et l'oeuvre du romancier.

. . .

Blanchisserie, couture et même ménage sont des métiers féminins par excellence, pourtant des métiers durs parce que le travail, trop prolongé, est fait dans des conditions néfastes dénoncées par tous les contemporains : le repos est inexistant, le dimanche étant rarement chômé; le travail de nuit est exigé des ouvrières à certaines époques, au contraire dans les mortes saisons, elles sont renvoyées sans préavis, enfin leur rémunération est insuffisante au point d'inquiéter les ouvriers eux-mêmes qui jugent la concurrence, dans ces conditions, déloyale, nous l'avons vu.

Toutes ces caractéristiques du travail féminin rappelées constamment dans les réunions ouvrières tenues à la suite de l'exposition de 1867, puis après 1870 dans les divers congrès à l'échelon régional, puis national, on les retrouve dans tous les romans de ZOLA, à un degré moindre chez les GONCOURT. Dans l'ASSOMMOIR, ZOLA nous dépeint les ouvrières à l'ouvrage jusqu'au milieu de la nuit dans une atmosphère malsaine, le dur travail des laveuses mais aussi le milieu quasi familial d'un petit atelier où les ouvrières sont encore très proches de leur patronne. A la différence évidente du climat qui règne dans le Grand Magasin où les employées travaillant 14 ou 15 heures par jour en lutte continuelle avec d'autres employés, où les plus forts "mangent" les plus faibles, et où patron et directeur sont devenus inaccessibles. De condition plus misérable encore que l'ouvrière de Paris est l'ouvrière qui travaille au fond de la mine, dans la réalité comme dans GERMINAL. Les "filles de fosses" comme on les appelle dans le borinage font un travail de bêtes de somme et le terme de "femelles" appliqué si souvent par ZOLA à ces ouvrières n'a rien d'exagéré

. . .

étant donné la nature de l'effort qui leur est demandé. On a beaucoup avancé pour expliquer une vision aussi noire de l'humanité, le tempérament épique du romancier. En réalité dans GERMINAL les tableaux où est décrit le travail des femmes dans les mines ne semblent pas tellement déformés par un style particulier comme parfois le reproche en a été fait au romancier. En faisant la part d'une certaine exagération sensible surtout dans les descriptions du cadre de l'action, qu'il s'agisse de la mine elle-même ou de la plaine désolée du Nord, il n'en reste pas moins que le travail que les Compagnies concessionnaires dans le Nord et surtout au centre de la France offraient aux femmes, était d'une nature telle qu'elle les exposait à des dangers d'ordre différent, mais si réels, qu'après l'Empire, une loi leur interdit la descente au fond. Il est certain aussi que l'écrivain se laisse entraîner trop loin quand il arrive à faire soulever à la force des reins à la pâle CATHERINE, la herscheuse de 15 ans, les 700 kilogs de la berline de charbon déraillée. Mais c'est là la seule invraisemblance d'un roman qui par ailleurs offre un intérêt d'autant plus fort qu'il s'agit d'un travail dont actuellement plus rien ne peut donner l'idée.

Que la rémunération du travail féminin ait été insuffisante c'est aussi un fait notoire, les revendications des ouvrières à ce sujet et la fréquence des grèves après 1864 le prouvent. Lorsque ZOLA décrit dans GERMINAL le déroulement de la grève des mineurs, on retrouve des détails empruntés aux relations des grèves de la Loire de 1869 et

. . .

1870. L'on voit les femmes y participer passionnément et c'est là qu'apparaît le type de la militante ouvrière de la Commune, incarné dans la terrible BRULE, véritable "pétroleuse" avant la lettre. Les salaires dans l'ASSOMMOIR sont exacts nous l'avons vu : les ouvriers parisiens sont, sous le Second Empire, mieux payés que les provinciaux. Mais à Paris la vie est très chère et le budget des familles ouvrières est difficilement en équilibre. Est-ce à dire qu'une ouvrière à Paris ne peut vivre que dans la misère ? Non et ZOLA ne l'a pas dit : les ouvrières de l'ASSOMMOIR font partie des ouvrières d'élite citées par l'enquête de 1860, repasseuses, fleuristes ou raccomodeuses de dentelles qui gagnent plus de trois francs par jour de travail. Les herscheuses dans GERMINAL ont un salaire un peu plus élevé que la moyenne des salaires donnés aux femmes dans les mines par les statistiques officielles de 1860, salaire qui varie du reste selon les régions, passant de 1 Franc dans la Loire à 2 Francs dans le département du Pas-de-Calais. Et il n'y a déjà plus de femmes employées au fond à Anzin en 1860. Le problème ne se pose pas de la même manière pour les vendeuses et les servantes qu'elles soient citadines ou fermières car la quête de la nourriture et le souci du logement leur sont épargnés même si, comme le notent les Goncourt dans leur JOURNAL, venant ainsi à l'appui de ce que décrit ZOLA, la nourriture servie dans les Grands Magasins n'est pas excellente. C'est le régime de "l'éternelle quatrième catégorie de viande et du pain rassis.." Aucun chiffre précis de gages n'apparaît d'ailleurs dans POT-BOUILLE ni dans GERMINIE LACERTEUX : lacune

. . .

compréhensible quand on songe à l'extrême diversité des gages touchés à Paris par les domestiques. Une moyenne était difficile à fixer, sans le secours des statistiques et elle n'aurait pas exactement répondu aux desseins de l'auteur qui dans POT-BOUILLE présentait une gamme assez étendue de domestiques : de la bonne à tout faire véritable souillon comme ADELE, à la femme de chambre stylée de Madame DUVEYRIER par exemple. Dans LA TERRE le montant des gages donné à l'équipe de journaliers venus pour la moisson, moissonneurs et ramasseuses du Perche, correspondait bien plutôt aux chiffres communiqués à ZOLA au moment où il écrivait le roman en 1887 qu'aux gages habituellement offerts sous le Second Empire d'après l'enquête sur l'agriculture datant de 1862. D'après cette enquête en effet, la moyenne des gages des ouvrières agricoles pendant la moisson était en 1862 de 1 F 13 centimes, lorsque femmes et filles étaient nourries par l'employeur, ce qui est le cas dans LA TERRE ; cette somme s'élevait à 1,38 F dans le Loiret, alors que le fermier HOURDEQUIN donnait à ses moissonneuses 2 F par jour et les nourrissait relativement bien avec cinq repas par jour, la soupe à quatre heures du matin au lever, le pain et le fromage du déjeuner, la seconde soupe de midi, l'émiettée au lait du goûter, le gros repas du soir avec du lard, du boeuf et des choux...

3° Les ouvrières face à la maladie et à la vieillesse :

Accidents, maladies et vieillesse misérable n'épargnaient pas plus les ouvrières d'élite que les autres,

. . .

toutes logées à la même enseigne. ZOLA a exploité longuement cet aspect de la vie ouvrière comme cela était normal et relativement facile ; il l'a exploité en poète, peut-être, dans la manière de s'exprimer, avec un certain parti pris politique peut-être aussi, mais objectivement d'autre part dans son incidence sur la vie quotidienne : la fiction ne dépassant jamais la réalité. Certes ZOLA fut d'abord un romancier, un artiste ; l'effet littéraire était nécessaire, exciter l'intérêt de ses lecteurs se trouvait être une obligation majeure, aussi est-il, le plus souvent, pratiqué l'accumulation des détails, des faits, des situations, afin de produire une impression plus frappante et plus durable. L'on a reproché à ZOLA par exemple, d'avoir donné à ses ouvrières de GERMINAL, toutes les maladies des mineurs ; la MAHEUDE, au service de la mine, perd, son fils, sa fille, son mari... COUPEAU après son accident qui le contraint au chômage sombre dans l'alcoolisme le plus dégradant, ce qui n'était pas une fatalité absolue ; pas plus que la mort poignante de PALMYRE, la tâcheronne de LA TERRE, qui tombait dans le blé qu'elle liait en javelles, foudroyée par le soleil... "les bras en croix comme crucifiée sur cette terre qui l'avait usée si vite à son dur labeur".

Mais maladies et accidents étaient bien réels nous l'avons vu et valablement décrits, pour l'historien, dans leur contexte social. Les plus exposés étaient les ouvrières des mines, mais les conditions de vie à Paris étaient bien dures aussi pour les femmes laborieuses. Dans

. . .

l'ASSOMMOIR, GERVAISE, il est vrai à force d'économie ménagère et de travail, arrivait d'abord à vivre assez dignement mais ZOLA insistait alors sur sa bonne santé de paysanne provençale... Les problèmes que posaient aux ouvrières maladies et vieillesse étaient tragiquement évidents. On s'étonne de l'indifférence des employeurs devant les très nombreux accidents du travail, véritables catastrophes qui livraient l'ouvrier et sa famille au dénuement le plus noir, au chômage forcé, aux frais de médecine, à la souffrance, à l'infirmité, à l'indigence, à une existence misérable et précaire. Pour sa fille morte noyée dans l'inondation de la mine LA MAHEUDE, dans GERMINAL, n'a droit à aucun dédommagement pas plus du reste que pour son fils tué dans un coup de grisou, ou son mari atteint d'une balle perdue lors de la grève. L'accident de COUPEAU, ne donnait lieu non plus à aucune sorte d'enquête suivie d'un secours si minime fût-il. Chaque jour de maladie était un jour de chômage et l'on comprend que les femmes comme les vendeuses, les servantes et GERVAISE la repasseuse, aient travaillé jusqu'au dernier moment lorsqu'elles se trouvaient enceintes, ne se reposant qu'un jour ou deux au plus à la naissance de leurs enfants. Car il fallait bien reprendre le travail le plus tôt possible, faute d'une allocation de maternité. Et une ouvrière absente était vite remplacée. Quand la vieillesse arrivait, toute relative puisque l'espérance de vie pour les femmes n'était en moyenne que de 35 ans en 1864, que devenait l'ouvrière? ZOLA avec LA MAHEUDE dans GERMINAL, la mère COUPEAU dans l'ASSOMMOIR nous le montre. La MAHEUDE à 40 ans redescendait dans la mine pour un tra-

. . .

vail rebutant et dangereux dont ne se serait pas chargé un homme; la mère COUPEAU sans aucune épargne après une vie de travail tombait enfin à la charge de ses enfants. En effet nous voyons les hospices accueillir, à Paris et à Lille par exemple, les vieilles ouvrières indigentes. D'après Jules Simon cependant, en 1860 il existait 140 sociétés de secours mutuels fondées et gérées par des femmes. Il est vrai qu'elles ne comptaient que 12 000 sociétaires pour l'ensemble de la France, chiffre insignifiant par rapport à l'effectif total des femmes laborieuses (voir tableau les femmes dans la population active). Les rapports des délégués ouvriers à l'Exposition Universelle de Paris en 1867 revenaient souvent sur la nécessité absolue pour les ouvriers de la création de caisse de retraite : "Ce que nous demandons, écrivaient les délégués charpentiers, c'est un morceau de pain et un abri pour la vieillesse". Désir partagé par GERVAISE et par toutes les travailleuses des romans de ZOLA, de l'ASSOMMOIR à LA TERRE.

4° L'ivrognerie et la prostitution, fléaux sociaux:

Ivrognerie et libertinage, tels sont les deux autres grands thèmes traités par ZOLA, et les GONCOURT avant lui, et sur lesquels l'insistance de ces romanciers n'a rien d'outrée, bien que pouvant procurer des effets littéraires facilement horribles et sensibiliser le lecteur bourgeois ; l'ivrognerie traitée par ZOLA tout particulièrement dans l'ASSOMMOIR, la débauche des femmes qui travaillent reprise dans toutes les oeuvres de ce romancier

. . .

et par les Goncourt dans GERMINIE LACERTEUX. A l'origine de ces deux fléaux il faut bien mettre en cause, comme ZOLA l'a précisément montré, les conditions de vie inhumaines et très souvent une dégradation de la vie familiale chez les ouvriers, due au travail de la femme au dehors et accentuée par l'ivrognerie du mari. Fréquemment en effet c'est l'alcoolisme du mari qui amène la prostitution de la femme et des filles par la dissolution de la famille et l'indigence. Or, les rapports des sous-préfets et des procureurs généraux font état continuellement sous le Second Empire des craintes que leur inspire l'alcoolisme croissant dans le peuple, aussi bien des campagnes que des centres industriels. Et l'abus de la boisson ne porte pas seulement préjudice à la bourse de l'ouvrier, il entraîne une diminution de la moralité. Dans le ressort de la Cour d'Appel de Paris, on signale comme découlant de la recrudescence de l'ivrognerie nombre de délits contre les mœurs. L'ivrognerie féminine se développe surtout dans les régions du Nord et de la région parisienne. GERMINIE LACERTEUX s'adonne à la boisson pour oublier sa triste condition de servante; GERVAISE semblable en cela à l'ouvrière femme d'un "sublime" comme les décrit Denis Poulot, est entraînée à l'ivrognerie par un mari devenu alcoolique à la suite d'un accident du travail. Pour toutes les deux et aussi pour la fille de GERVAISE, NANA, la prostitution quasi-fatalité du milieu, apparait vite comme un supplément de ressources. Car la misère aussi pousse les ouvrières à se prostituer ; l'insuffisance des salaires, réalité pour la majorité nous l'avons vu, et dans les grandes villes, la

. . .

hausse du coût de la vie, sont tels, que la prostitution devient une ressource admise. A Lille comme à Paris ce sont les ouvrières et les servantes qui forment le plus fort contingent de prostituées. De nature différente apparaît dans GERMINAL et dans LA TERRE la démoralisation dans les centres miniers et les campagnes. Distinction réelle, très valable car il y a peu de points communs entre la débauche toujours un peu crapuleuse de Paris et celle plus primitive des campagnes. Or l'ouvrier des mines est un paysan. ZOLA en a bien l'intuition. CATHERINE prenant CHAVAL pour amant ou la MOUQUETTE et ses hommes, ne sont, et très justement, pas traitées comme GERVAISE battant les trottoirs la nuit ou GERMINIE au cours de leurs mêmes promenades boulevard de la Chapelle. CATHERINE et LA MOUQUETTE s'apparentent davantage aux femmes de LA TERRE que même leur seul instinct.

Débauche dans les villes, débauche dans les co-
rons, débauche dans les campagnes, partout l'ouvrière est dangereusement sollicitée. ZOLA, et avant lui les Goncourt, ont certainement mis en évidence une réalité sur laquelle finalement tous les témoignages concordent.

III - LA VISION EPIQUE DU ROMANCIER A-T-ELLE BEAUCOUP INFLUENCE SES TABLEAUX DU TRAVAIL DES FEMMES ?

"Epopée pessimiste de l'animalité humaine" tel est le jugement que porte Jules Lemaitre dans "Les Contemporains" sur la série des ROUGON-MACQUART. Nous avons vu ce qu'il fallait penser du "pessimisme" de l'écrivain surtout

. . .

dans son application à la condition féminine du temps. Mais ZOLA est aussi un poète épique, "sans délicatesse et sans grâce, mais non sans audace et sans énergie". Cela nuit-il à la vérité historique de son oeuvre ? Le cadre prend dans ses romans une importance peut-être démesurée par rapport à la réalité : l'immeuble caserne de la rue de la Goutte d'Or, la rue elle-même dans l'ASSOMMOIR sont partout présents et participent à l'action. Le ruisseau du teinturier sous le porche de la maison marque naïvement par des colorations différentes, les étapes de la vie de la blanchisseuse : bleu tendre le jour du mariage de Coupeau, noir au moment où GERVAISE s'abandonne à la déchéance... La fête de la blanchisseuse est traitée comme une vraie kermesse flamande à laquelle tout le quartier participe : "la rue de la Goutte d'Or elle-même s'en mêlait.. Vrai, la rue finissait par être soulevée, rien que l'odeur de noce qui sortait de chez Coupeau faisait festonner les gens sur les trottoirs". Procédé que l'on retrouve dans AU BONHEUR DES DAMES où les descriptions successives de la richesse, de l'activité fébrile du magasin, ont été bien souvent taxées de fantasmagories, de visions romantiques. Mais les images que ZOLA nous donne du Grand Magasin n'altèrent en rien la véracité de sa peinture sociale. Le magasin y est dépeint tantôt comme une monstrueuse machine broyant les employés, tantôt comme un torrent dévastant les rues commerçantes avoisinantes et les submergeant du flot de ses marchandises. MOURET regardait "ce dégorgement de marchandises dont il venait de voir la maison s'engorger à l'extrémité opposée des sous-sols : l'énorme courant aboutissait là, sortait

. . .

par là, dans la rue, après avoir déposé de l'or au fond des caisses".

ZOLA excelle dans la description hallucinée et triste des choses concrètes embrassées en de vastes ensembles. Cette transposition de la réalité par le romancier apparaît très proche de la vision hugolienne. ZOLA sentait lui-même sans plaisir cette parenté de tempérament qui l'unissait aux romantiques et disait "j'en suis et j'enrage". LA TERRE de la Beauce est présentée d'une manière très romantique, tantôt comme une mère généreuse "la nourrice, la mère" dit HOURDEQUIN, qui se rebellait pourtant et "devenait lasse de nourrir un peuple imbécile", tantôt comme un monstre avide de vies humaines.

Vision épique et apocalyptique dans GERMINAL plus encore que dans les autres romans et qui pourtant ne nuit à aucun moment à la véracité des scènes décrites. Les images en effet ne sont pas incompatibles avec sa conception du roman naturaliste. Elles sont toujours appropriées et concrètes. Dans GERMINAL dès les premières pages, la fosse du Voreux est décrite comme un animal sauvage "avec son air mauvais de bête goulue accroupie là pour manger le monde" et on prévoit déjà la faiblesse de l'homme devant le monstre et sa défaite finale. C'est sa respiration longue qui rythme la vie des mineurs et c'est dans le puits vorace que descend CATHERINE la herscheuse et elle travaille dans les profondeurs de cet antre. C'est le poète visionnaire qui peint l'éventrement de Maigrat par les femmes des mineurs ou la course des grévistes en rase campagne sous un ciel ensanglanté. Les femmes devenues des furies apparais-

. . .

saient "sanglantes dans un reflet d'incendie, pendant la destruction de Jean Bart, " suantes et échevelées de cette cuisine de sabbat." Au premier rang des révoltés elles s'avançaient, quelques unes armées de bâtons; au premier rang la MAHEUDE, transformée, avec des yeux ensauvagés "qui semblaient chercher au loin la cité de justice promise", la BRULE véritable sorcière des Caprices de Goya "décharnée, craquante comme un fagot". On a beaucoup reproché à ZOLA la mort de CATHERINE dans la mine, drame romantique à souhait disent les critiques. La description de l'effondrement de la mine, simple et tragique accident fréquent d'après l'ingénieur SIMONIN, y est transformée en vision d'apocalypse où ZOLA introduit une donnée politique puisque c'est SOUVARINE l'anarchiste qui le provoque "Au bout des galeries l'air refoulé s'amassait, se comprimait, partait en explosions formidables parmi les roches fendues, les terrains bouleversés. C'était le terrifiant vacarme des cataclysmes intérieurs, un coin de la bataille ancienne, lorsque les déluges retournaient la terre en abîmant les montagnes sous les plaines".. Vision d'apocalypse, certes, poésie romantique déchaînée, mais qui ne nuit en rien à l'exactitude du détail, donnant seulement un cadre coloré et grandiose à la grisaille de l'humble vie quotidienne, à cette vie misérable de la femme accablée par un labeur trop souvent inhumain.

IV - PERMANENCE DES PROBLEMES ETUDIES PAR E. ZOLA

Une constatation assez curieuse s'impose qu'il convient de faire maintenant : depuis la disparition de

. . .

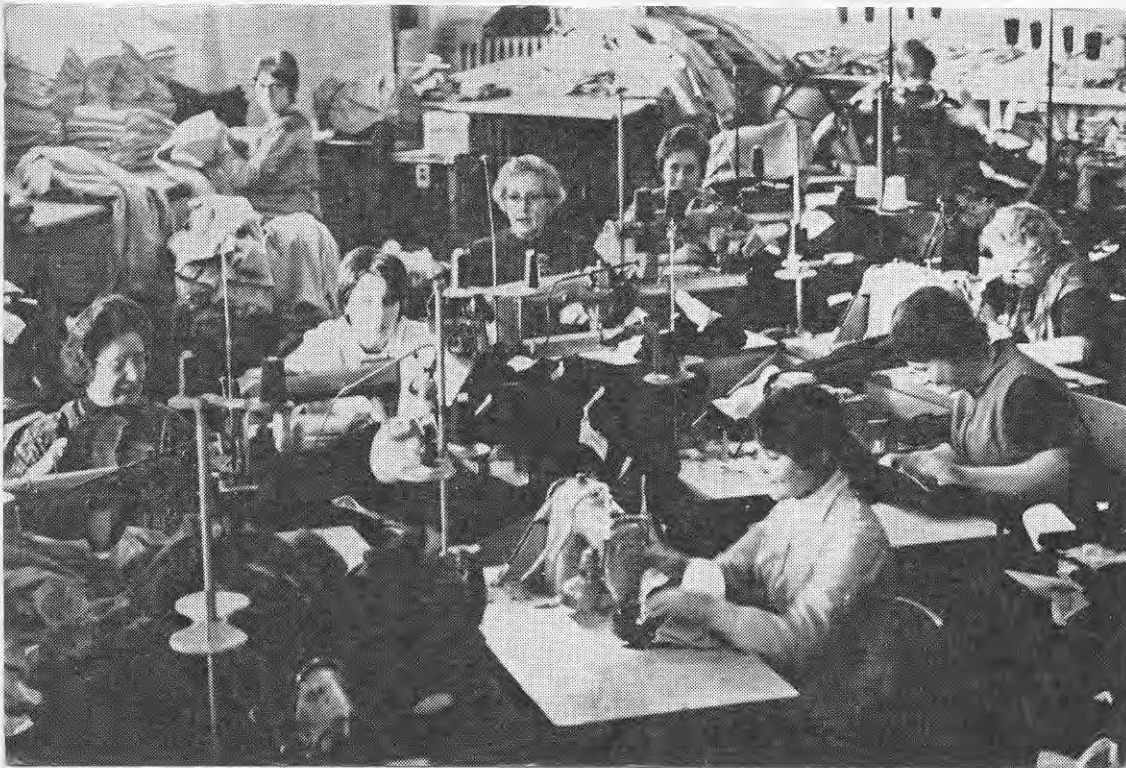
leur éditeur Le merre , l'oeuvre romanesque des Goncourt tombe peu à peu dans l'oubli, pour une part moindre leur oeuvre proprement historique. Personne ne semble plus s'intéresser à GERMINIE LACERTEUX ou la fille Elisa, volumes devenus introuvables en librairie et absents de beaucoup de bibliothèques publiques. Tout au contraire des générations entières retrouvent ou découvrent l'oeuvre d'E. ZOLA, plus lue que jamais, surtout depuis sa réédition dans diverses collections de poche, cette réédition même étant le signe d'un intérêt général accru. La série des ROUGON-MACQUART ne passait-elle pas en 1969 le cap des six millions d'exemplaires vendus, plaçant ainsi ZOLA au premier rang de la liste par auteurs dans la collection du Livre de poche ? Cet intérêt est-il d'ordre historique, idéologique ou purement littéraire ? Tout à la fois sans doute. Mais lecteurs et lectrices y apprendront-ils l'histoire de la classe ouvrière sous le Second Empire ? Pour établir le degré de véracité du romancier et sa valeur historique, il nous a semblé bien nécessaire de mettre en parallèle les faits précis et connus fournis par les documents contemporains authentiques ou les nombreux travaux de recherches postérieurs et les romans de ZOLA, page après page. La comparaison s'est révélée très favorable au romancier rarement pris en défaut, pêchant parfois par omission, ce qui était inévitable et non par inexactitude flagrante.

Déjà de nombreux historiens connus se sont servis d'Emile ZOLA. Il est peu d'ouvrages sur les Grands Magasins

...

Les revendications syndicales féminines

en 1970
(Industries de l'habillement)



*Travail épuisant, bas salaires,
Avantages sociaux : nettement insuffi-
sants,
Contre les atteintes aux libertés syndi-
cales...*

Il est urgent, Monsieur le Président, d'effectuer une réelle revalorisation des salaires de l'habillement et de régler le dossier des revendications en litige.

- Augmentation des salaires réels de 0,40 de l'heure,
- Barème national minima, catégorie A, 4 F
- Pas de salaire en dessous de 700 F,
- Indemnité complémentaire pour maternité et maladie, prime d'ancienneté,
- Suppression des récupérations,
- Age de la retraite : 60 ans, à taux plein,
- Respect des libertés syndicales et leur extension.

Éditée par la Fédération des Travailleurs de l'Habillement-Chapellerie C. G. T.
213, rue Lafayette - PARIS-10^e

à limbrer
à 0,30 F

**Monsieur le Président
de l'Union Interfédérale
des Industries de l'Habillement**

**8, rue de Richelieu
75 - PARIS - 1^{er}**

ou sur les mines au 19e siècle qui ne se réfèrent longuement à ses romans. Marc Blanchard, historien du Second Empire, n'a-t-il pas écrit que si l'on pouvait utiliser les oeuvres de Balzac, pour une étude sur la société et l'économie de la Restauration, le même usage pouvait être fait des romans de ZOLA pour la période du Second Empire ? Et il y a eu des exemples en effet d'un enseignement historique basé sur l'étude précise d'oeuvres d'Emile ZOLA. Dans la revue "Europe" (année 1968) un professeur d'histoire au Lycée d'Enghien raconte longuement comment il a utilisé un roman d'Emile ZOLA pour faire connaître à ses élèves les milieux d'argent du Second Empire.

Par ailleurs plus actuelles qu'on ne le croit généralement se révèlent les études de ZOLA sur le travail féminin et sa peinture de la condition des ouvrières au 19e siècle. En effet, si les progrès accomplis dans certains secteurs de la petite industrie tels que couture, coiffure ou industrie hôtelière, par exemple, sont évidents : des écoles spécialisées délivrant des C.A.P. au bout d'un an ou deux de formation professionnelle, les ouvrières dans la grande industrie n'ont toujours à attendre que des emplois inférieurs, exigeant un effort physique limité mais "à caractère répétitif nettement marqué et plus souvent rémunéré au rendement". Des enquêtes récentes très approfondies sur le travail en usine des femmes ont permis de conclure, comme au siècle dernier, à la carence d'une formation professionnelle féminine condamnant les ouvrières à des postes subalternes où elles sont beaucoup moins payées que les ouvriers et sans aucun espoir de promotion. Souli-

. . .

gnons cependant que sur le chapitre maladies et vieillesse, les progrès accomplis depuis un siècle sont considérables, les diverses caisses de sécurité sociale et de retraites couvrant pour les femmes comme pour les hommes les risques de maladies et de chômage et assurant "le pain de la vieillesse". Une législation complète du travail a été aussi élaborée peu à peu depuis le Second Empire, qui n'est pas lettre morte pour les femmes et la semaine de quarante heures, en particulier, est devenue aujourd'hui, chose impensable au 19e siècle, la règle à peu près commune. Mais comme au 19e siècle, la revendication de l'égalité effective des salaires, du relèvement des qualifications des emplois féminins, de l'accession des femmes à de nouveaux emplois par la formation professionnelle et la promotion du travail, constituent toujours les thèmes fondamentaux de l'action des organisations syndicales où l'élément féminin se montre particulièrement actif.

Si les ouvrières, en 1970, lisent ZOLA, et pourquoi pas, puisque toutes savent maintenant lire et écrire, elles ne s'y trouveront ni mal renseignées sur les rudes et parfois terribles conditions de travail de leurs aînées, ni totalement dépayrées, ni déroutées par les problèmes qui se posaient alors à l'ensemble des femmes laborieuses, problèmes dont certains ont été résolus, mais dont plusieurs restent encore au premier plan de l'actualité.